

THEODORE
KACZYNSKI

LE MANIFESTE
DE 1971

L'AVENIR
DE LA SOCIÉTÉ
INDUSTRIELLE

PRÉFACE DE JEAN-MARIE APOSTOLIDÈS

CLIMATS

LE MANIFESTE DE 1971 TECHNOLOGIE ET LIBERTÉ

Nous soutenons dans les pages qui suivent la thèse selon laquelle les incessants progrès scientifiques et techniques vont inévitablement provoquer la fin de la liberté individuelle. J'emploie le terme « inévitablement » dans le sens suivant : on peut imaginer – c'est possible – certaines conditions sociales dans lesquelles la liberté pourrait coexister avec la technologie, mais ces conditions n'existant pas présentement, on ne connaît pas la façon d'y parvenir. En conséquence, le progrès scientifique ne manquera pas d'entraîner la perte de la liberté individuelle. À la fin de ce texte, nous proposerons les seules mesures qui nous paraissent susceptibles de constituer un remède concret à cette situation.

Je souhaite que le lecteur se range à mes côtés quand je lui présenterai des arguments et des faits qui peut-être lui sont déjà connus. Je ne prétends à aucune originalité. Je pense simplement que la situation présentée plus haut est indéniable et j'essaye de le démontrer de la façon la plus claire possible, à l'aide d'arguments récents ou anciens, dans l'espoir que le lecteur acceptera la solution que je lui suggère, solution parfaitement évidente pour moi mais que nombre de gens auront du mal à avaler.

Ces dernières années, la capacité qu'a notre société de contrôler l'individu s'est accrue très rapidement ; on peut s'attendre à ce qu'elle augmente encore plus vite dans le futur. Je

rappellerai quelques-uns de ces développements les plus inquiétants.

1. La propagande et les techniques de production d'images. Dans ce domaine, nous ne devons pas négliger le rôle du cinéma, de la télévision ou de la littérature, toutes choses qu'on regarde en général comme de l'art ou du divertissement mais qui adoptent bien souvent un point de vue consciemment défini, au service de la propagande. Même dans le cas où l'adoption d'une perspective explicite ne s'est pas faite consciemment, ces outils servent à endoctriner le spectateur ou le lecteur, en lui transmettant certaines valeurs. Nous admirons les grands écrivains du passé mais, quand on considère objectivement la situation présente, on doit reconnaître que les techniques artistiques se sont développées à un tel point que les films ou les livres les plus habilement échafaudés ont un impact psychologique sur le spectateur ou le lecteur contemporain bien plus fort que, disons, Shakespeare à son époque. Les meilleurs parmi ces produits sont capables d'attraper et d'impliquer si puissamment le lecteur qu'ils influencent toutes ses valeurs. Remarquez également jusqu'à quel point l'individu lambda se fait aujourd'hui « du cinéma », comme le souligne l'expression. Les gens dépensent davantage de temps dans des divertissements en conserve plutôt que de participer à des activités spontanées. Comme le surpeuplement, les obligations diverses et les règlements limitent les occasions d'activité spontanée, et comme par ailleurs les progrès de l'industrie du spectacle donnent naissance à des produits toujours plus attrayants, il est à prévoir que le public baignera davantage dans l'univers des divertissements de masse.

2. Parmi les responsables de l'éducation, on insiste constamment sur la nécessité de « guider » le développement émotionnel de l'enfant. Elle s'accompagne d'une perspective toujours plus scientifique à l'égard de la pédagogie. Bien sûr, de tout temps les pédagogues ont tenté à un degré ou à un autre de modeler le comportement des élèves mais ils ne parvenaient jadis

qu'à des résultats limités, pour la bonne raison que leurs méthodes n'avaient rien de scientifique. La psychologie de l'éducation est en train de changer tout cela.

3. Le conditionnement opérant, à la manière de B. F. Skinner et ses amis. (Inutile d'ajouter que cela ne peut être séparé du point numéro 2.)

4. Le contrôle physique direct des émotions par l'intermédiaire d'électrodes ou de « chimitrodes » implantées dans le cerveau. (Voir le livre de Jose M. R. Delgado, *Le Contrôle physique du psychisme*.)

5. L'entraînement *neurofeedback*, d'après les travaux de Joseph Kamiya et d'autres.

6. Les prévisibles « pillules de mémoire » ou autres drogues dont la finalité est d'augmenter la mémoire ou de stimuler l'intelligence³⁰.

7. Le prévisible génie génétique, l'eugénisme et les techniques apparentées^{**}.

8. Marvin Minsky^{*}, du MIT (un des génies américains de l'informatique), et d'autres scientifiques prédisent qu'avant quinze ans on construira des ordinateurs superhumains doués de capacités intellectuelles dépassant de beaucoup celles des hommes. Je dois insister sur le fait que ces ordinateurs ne se contenteront pas d'accomplir des tâches subalternes, de type mécanique ; ils seront capables de pensée créatrice. Bien des gens sont incrédules à l'idée d'un ordinateur créatif, mais qu'on garde en mémoire que (sauf si l'on fait appel à des explications surnaturelles pour expliquer la pensée humaine) le cerveau des hommes n'est lui-même qu'un ordinateur électro-chimique, et qu'il opère selon les lois de la physique et de la chimie. Qui plus est,

les hommes qui annoncent l'avènement de ces ordinateurs ne sont pas des imbéciles mais des scientifiques hors pair.

Il est difficile de prédire le pouvoir que ces machines offriront à ce qu'il est convenu d'appeler l'*establishment*, mais ce sera certainement un pouvoir monumental. Gardez en tête que ces ordinateurs seront entièrement aux mains de l'élite scientifique, bureaucratique et commerciale. Le citoyen lambda n'y aura aucun accès. Contrairement au cerveau humain, les ordinateurs ne connaissent pour ainsi dire pas de limite quant à la taille (et, plus important, il n'y a pas de limite au nombre de machines qu'on peut associer les unes aux autres de façon à ne former qu'un seul cerveau) ; ainsi, il n'y a pas de limite à la mémoire ou à l'importance des informations qui pourront être traitées et appariées. Les ordinateurs ne sont pas handicapés par la fatigue, la rêverie ou les soucis du quotidien. Ils travaillent à une vitesse incroyable. Si l'on considère qu'un ordinateur peut remplacer le cerveau humain, il est clair, au vu des avantages mentionnés plus haut, qu'aucune intelligence humaine ne saurait damer le pion à ce type de machine, dans quelque domaine que ce soit.

9. Les gadgets variés permettant la surveillance. On commence à s'en servir. Par exemple, selon des articles de journaux, la police de New York a récemment créé, dans des quartiers qui posent problème, un système de surveillance télévisée fonctionnel 24 heures par jour.

Ce ne sont là que les exemples les plus frappants des nouvelles retombées du progrès scientifique. Mais il est peut-être plus profitable de s'arrêter aux conséquences de l'impact général de la technologie sur notre société. Le progrès technologique est à l'origine de l'augmentation constante d'interdits et de régulations. Cela tient au fait que de nombreux outils techniques sont plus puissants, et en conséquence qu'ils sont potentiellement plus dangereux que les outils primitifs qu'ils remplacent (par exemple, comparez les voitures automobiles aux chevaux). Ainsi, la complexité toujours plus grande du système rend obligatoire une coordination plus étroite entre ses différentes parties. Qui plus est,

nombre d'instruments d'une importance capitale (par exemple, les ordinateurs, l'équipement des chaînes de télévision, celui des compagnies d'aviation) ne sauraient appartenir à un individu moyen, en raison de leur taille et de leur coût. Ces outils sont aux mains de grandes organisations comme les compagnies internationales ou l'État qui s'en servent pour promouvoir les buts de *l'establishment*. Ainsi, une part toujours plus grande de l'environnement individuel sera aux mains et sous le contrôle des grandes corporations plutôt que celui de l'individu. Par environnement individuel, je n'entends pas seulement l'environnement physique mais aussi notre travail ou nos loisirs. Cela est une conséquence *obligatoire* du progrès technologique parce que permettre à la technologie de se développer d'une façon anarchique, en dehors de toute régulation, conduirait simplement au désastre.

Remarquez que le problème ici ne se réduit pas à s'assurer que la technologie est utilisée à de bonnes fins seulement. En fait, on peut être certain que les pouvoirs nouveaux que la technologie est en train d'offrir à *l'establishment* seront utilisés pour promouvoir le bien et éradiquer le mal. Ces pouvoirs sont si grands qu'en quelques décennies tout mal sera virtuellement éliminé. Mais il va sans dire qu'ici les notions de « bien » et de « mal » doivent être comprises comme ce que la société dominante définit comme bien ou comme mal. En d'autres mots, la technologie va permettre à la société dominante d'imposer partout ses propres valeurs. Ce résultat ne sera pas le fruit des machinations de quelques salopards assoiffés de pouvoir mais le produit des efforts de gens socialement responsables qui veulent bien faire et qui croient sincèrement à la liberté. Mais leur définition de la liberté portera les marques de leurs valeurs à eux, qui ne sont pas forcément les vôtres ou les miennes.

Les conséquences les plus importantes de ce processus se remarqueront sans doute dans l'éducation des enfants. Qu'on me permette donc de prendre l'éducation comme exemple, pour montrer le fonctionnement de ce processus. Par des méthodes

toujours plus efficaces au fur et à mesure que se développera la psychologie de l'éducation, on apprendra aux enfants à devenir créatifs, curieux, forts en sciences ou en lettres, passionnés par leurs études. On leur enseignera peut-être même le non-conformisme ! Bien sûr, ce ne sera pas un non-conformisme choisi par hasard mais plutôt un non-conformisme « créatif ».

Un non-conformisme créatif signifie simplement qu'il sera orienté vers des fins socialement désirables. Par exemple, au nom de la liberté, on pourra enseigner aux enfants à se libérer des préjugés irrationnels de leurs aînés, ces préjugés irrationnels n'étant autre chose que les valeurs obsolètes ne facilitant plus le développement sain de la société, tel qu'il sera compris par la majorité des éducateurs. Ainsi, les enfants seront éduqués à respecter les différences raciales, à détester la violence, à s'insérer dans le tissu social sans conflits trop importants. Par un ensemble de petits changements – chacun d'entre eux n'étant pas considéré comme une étape vers le conditionnement total mais comme une amélioration des techniques éducatives – le système deviendra si efficace qu'il n'y aura plus un enfant pour souhaiter autre chose que réaliser le désir de ses maîtres. Alors tout le système éducatif se sera transformé en instrument de contrainte psychique. Les moyens utilisés pour parfaire cette « éducation » seront multipliés afin d'y inclure d'autres méthodes qu'on pourrait aujourd'hui considérer comme répugnantes. Mais dans la mesure où de telles techniques seront introduites graduellement, la plupart des gens émettront d'autant moins d'objections qu'une nouvelle génération d'enfants habitués à prendre une perspective « rationnelle » ou « scientifique » à l'égard de l'éducation aura grandi et prendra la place de la génération précédente, en voie d'extinction.

Par exemple, les manipulations cérébrales, qu'elles soient chimiques ou électriques, seront tout d'abord utilisées seulement pour les enfants diagnostiqués comme fous, ou du moins sévèrement perturbés. Plus le public s'accoutumera à de telles pratiques, plus on les utilisera pour des enfants modérément atteints. Maintenant, quelle que soit la frontière future entre le normal et l'anormal, toute anomalie sera tenue pour répugnante.

Lorsque les formes les plus sévères de déviance seront éliminées, les formes bénignes seront présentées comme la limite de l'acceptable. On les regardera elles aussi avec dégoût. En conséquence, tels comportements jadis tolérés feront l'objet de manipulations électriques et chimiques. En fin de compte, toute forme d'inconduite sera éradiquée et tout comportement qui produira un conflit entre un individu et son entourage le rendra malheureux. Il est à prévoir que le comportement de cet individu sera défini et traité comme un problème. Remarquez que tout ce processus ne sous-entend aucune philosophie anti-libertaire de la part des éducateurs ou des psychologues, mais seulement un désir d'accomplir leur travail avec plus d'efficacité.

Qu'on considère ceci : comment est-il possible aujourd'hui de s'opposer à l'éducation sexuelle ? L'éducation sexuelle n'a pas seulement pour fin de donner aux enfants des informations objectives concernant la sexualité ; elle vise à les guider de façon à ce qu'ils acquièrent une attitude saine envers le sexe. Qui peut s'opposer à cela ? N'oublions pas les souffrances qui furent la conséquence du puritanisme victorien, les perversions sexuelles, la frigidité, les grossesses non désirées et les maladies vénériennes. Si la plupart de ces problèmes peuvent être éliminés en enseignant aux enfants des comportements sexuels plus sains (ce dernier mot étant entendu dans le sens de la majorité dominante), qui voudrait le leur refuser ? Mais, en agissant ainsi, il deviendra impossible de s'opposer à toute nouvelle décision qui augmentera le conditionnement de la personne humaine. Chaque étape relèvera de la même perspective progressiste dans ses buts.

Il n'existe pas de frontière nette entre « guider », « influencer » et « manipuler ». Quand une méthode visant à influencer les gens devient si efficace qu'elle parvient à produire l'effet désiré presque à chaque fois, on ne peut plus parler d'influence mais d'obligation. Ainsi passe-t-on de l'influence à l'obligation, au fur et à mesure que les techniques s'améliorent scientifiquement.

Des recherches ont montré que si un individu est exposé à la violence à travers la télévision, il développera lui-même des attitudes violentes. L'existence même de ce savoir implique inévitablement que tôt ou tard la censure télévisée sera instaurée, que ce soit par le gouvernement ou par l'industrie télévisuelle, dans le but d'abaisser le taux d'agressivité des enfants. Nous avons ici un cas de manipulation. Vous jugez peut-être qu'il est bon de mettre un terme à la violence sur les écrans et que le degré de manipulation pour y parvenir est insignifiant. Il paraît en effet difficile de soutenir le contraire. Mais la science va mettre au jour, l'un après l'autre, une centaine d'autres facteurs qui, dans la télévision, ont un effet positif ou négatif sur la personnalité. Pour chacun de ces éléments, cette connaissance rendra la manipulation inévitable. Lorsque l'on parviendra à connaître tous ces facteurs, nous serons également confrontés à une manipulation à grande échelle. C'est ainsi que la recherche conduit automatiquement à l'endoctrinement calculé.

Pour avancer d'autres exemples, considérons maintenant le génie génétique. Cette pratique ne résultera pas d'une décision collective d'utiliser les manipulations génétiques. Cela commencera avec quelques parents « progressistes » qui accepteront librement des interventions dans le but d'éviter à leurs enfants à naître de graves accidents génétiques. Plus tard, on élargira ces pratiques non seulement pour éliminer les carences intellectuelles mais aussi dans le but de prédisposer certains enfants à un plus grand degré d'intelligence. (Remarquez que la question de savoir ce qui constitue une carence intellectuelle relève d'un jugement de valeur. Par exemple, l'homosexualité est-elle une maladie ? La plupart des homosexuels diraient que non. Mais il est impossible de répondre objectivement oui ou non à cette question.) Les méthodes s'amélioreront au point que la minorité de parents qui aura accepté les interventions du génie génétique produira des rejetons plus forts et plus brillants que les autres. À ce moment, un plus grand nombre de parents désirera l'intervention de la science. Quand la majorité des enfants proviendront de telles manipulations, même les parents qui

pourraient se montrer hostiles au génie génétique se sentiront néanmoins obligés de réclamer son aide, ne serait-ce que pour permettre à leurs enfants de survivre dans un monde d'individus supérieurs, cette supériorité devant s'entendre par rapport aux valeurs du milieu en question. À la fin, le recours à l'ingénierie génétique sera une obligation et les quelques marginaux qui s'y opposeront seront regardés comme des parents cruels et irresponsables, dans la mesure où ils donneront naissance à des enfants « inférieurs ». Gardez en tête que de telles pratiques comporteront une dimension physique et une autre mentale. En effet, puisque les scientifiques expliquent aujourd'hui les caractéristiques psychologiques de l'homme sur la base de considérations physiologiques, neurologiques ou biochimiques, il deviendra de plus en plus difficile de séparer le mental du physique.

On remarquera qu'après la naissance d'une société fondée sur l'ingénierie, qu'elle soit psychique, génétique ou de toute autre forme, il n'y aura pas de retour en arrière. Cette option sera sans doute permanente parce que les individus nés de l'ingénierie seront en faveur de telles interventions. Une nouvelle société saura susciter l'accord des individus « nouveaux » qu'elle aura produits. Qui plus est, l'ingénierie génétique se prêtera à la pratique d'associer l'esprit humain aux ordinateurs, ou à d'autres pratiques semblables. Une fois répandues, ces habitudes vont engendrer de telles mutations qu'il sera impossible à l'homme de vivre comme un être autonome et indépendant, que ce soit au point de vue physique ou psychologique. En effet, la technologie contemporaine nous a déjà rendus incapables de vivre comme des individus physiquement indépendants ; les habiletés qui permettaient jadis à l'homme primitif de tirer sa subsistance de la nature se sont perdues. Nous ne pouvons survivre qu'en agissant comme les pièces d'une machine gigantesque qui satisfait nos besoins physiques. Et, puisque la technologie se répand maintenant dans le domaine psychique, on peut prédire sans erreur que bientôt les humains dépendront d'elle autant pour leurs

besoins physiques que psychiques. J'en veux la preuve dans le fait que dès à présent nombre de personnes ne peuvent échapper à l'ennui qu'en ouvrant leur télévision tandis que d'autres ne cessent de consommer des tranquillisants dans le but de supporter les frustrations et le stress de la vie moderne.

Toutes les prédictions ci-dessus peuvent être confirmées par l'opinion de quelques écrivains responsables. Voir en particulier le livre de Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, ainsi qu'un chapitre du livre de Kahn et Wiener, *L'An 2000*, intitulé « Le contrôle social ».

Nous arrivons maintenant à la question suivante : que peut-on faire pour empêcher tout ça ? Commençons pas regarder la solution élaborée par Perry London dans son livre *Le Contrôle du comportement*. Cette solution est une parfaite illustration de ce qu'il ne faut pas faire, dans la mesure où les défauts qu'elle présente se retrouvent dans toutes les autres propositions. En quelques mots, voici l'idée de London : n'essayons pas d'intervenir dans le développement des techniques de manipulation comportementale ; essayons plutôt d'être conscients de leur impact et d'acquérir en ce domaine le plus de connaissance possible. Que ces techniques ne restent pas aux mains d'une minorité mais plutôt qu'elles deviennent accessibles à l'ensemble de la population. Ainsi, les gens s'en serviront à la fois pour se changer eux-mêmes et pour se protéger des manipulations d'autrui. Ceci dit, prenant en compte qu'« il doit bien y avoir des limites », Perry London défend la thèse que, dans certains domaines, c'est la société qui devrait imposer un contrôle comportemental. Il soutient par exemple que le public devrait être conditionné à détester la violence ou bien qu'on devrait utiliser des techniques persuasives pour empêcher les industries du bois de détruire nos forêts³¹.

Ma première objection au modèle de Perry London est d'ordre personnel. La sphère de liberté qu'il défend est simplement trop étroite à mon goût pour que je trouve sa thèse recevable. Mais cette dernière est entachée d'autres erreurs.

Il propose d'utiliser le contrôle psychologique quand ce n'est pas nécessaire, moins par utilité propre que dans le but de flatter le sens esthétique des intellectuels de gauche. C'est vrai qu'« il doit bien y avoir des limites » – à la violence par exemple –, mais la menace d'emprisonnement me paraît un garde-fou suffisant. Quand on lit des exemples de violence urbaine, on peut être effrayé, mais les crimes violents ne sont pas la cause principale de mortalité. Bien plus de gens meurent dans un accident de la route qu'à la suite d'un crime. Est-ce que London se ferait également l'avocat de la castration psychique des personnalités agressives au volant ? Le fait que les intellectuels de gauche et bien d'autres personnes s'excitent à propos de la violence plutôt que contre les mauvais conducteurs automobiles signifie peut-être que leur antagonisme provient moins d'un souci de la vie humaine que d'une réaction émotionnelle exagérée à l'égard de la violence elle-même. Il apparaît ainsi clairement que la proposition de Perry London d'éliminer la violence par l'intermédiaire du contrôle psychique provient moins d'une nécessité pratique que du désir de cet auteur de répandre dans la sphère publique quelques-unes de ses valeurs.

Cela devient encore plus évident quand on considère la volonté de London de mettre à profit l'ingénierie psychologique pour empêcher les hommes d'affaires de détruire nos forêts. Il est clair qu'aucune ingénierie psychologique ne peut accomplir un tel programme avant que les décideurs politiques ne choisissent de mettre en action l'ingénierie psychique. Mais si l'*establishment* peut être persuadé d'agir ainsi, il peut également être persuadé de voter des lois suffisamment strictes pour empêcher la déforestation. Et si de telles lois peuvent être promulguées et appliquées, alors l'ingénierie psychologique n'est plus nécessaire. De nouveau, il m'apparaît évident ici que si London est attiré par l'ingénierie psychologique, c'est dans le but de faire partager certaines de ses valeurs à la totalité du public.

Lorsque London propose d'utiliser systématiquement le contrôle psychique, mais de le restreindre à certains traits de personnalité, avec interdiction de l'utiliser en dehors de ces zones,

il croit que la génération suivante partagera sa perspective et saura se limiter à ce qu'il a défini. Rien ne me paraît plus faux que cette supposition. L'introduction du contrôle psychique dans certains domaines (ceux qu'approuve Perry London) servira de tremplin à l'utilisation du contrôle à d'autres domaines (que London n'approuve pas), parce que cela va entraîner de telles modifications culturelles que les gens deviendront plus sensibles à l'idée du contrôle psychologique. Aussi longtemps qu'on tolérera des comportements contraires à l'intérêt des organisations sociales, on subira la tentation d'en éliminer les aspects les plus dangereux par l'intervention de l'ingénierie humaine. De nouveaux types de contrôle seront établis dans le seul but de corriger les aspects les plus négatifs de la conduite humaine, sans intention d'aller plus loin dans le contrôle comportemental. Mais ces étapes engendreront, de façon indirecte, une extension des domaines contrôlés, parce que, dès que le public s'habitue à de nouveaux contrôles, sa conception de ce qui est acceptable en cette matière s'en trouve modifiée. En d'autres termes, quel que soit le degré de contrôle auquel le public est habitué, celui-ci sera tenu pour juste et bien. Un léger accroissement du domaine contrôlé sera considéré comme un prix modeste à payer dans le but d'éradiquer des formes de comportement que les gens trouveront inacceptables.

London considère la vaste dissémination dans le public de la technologie comportementale comme le moyen grâce auquel les gens sauront se protéger des manipulations psychologiques en provenance des pouvoirs en place. Mais si c'était le cas, si les gens pouvaient utiliser ce savoir pour éviter la plupart des manipulations, pourquoi ne le feraient-ils pas pour éliminer leur conditionnement négatif à l'égard de la violence ou pour éviter d'être contrôlés dans d'autres domaines que ceux que London juge important de contrôler ? London semble croire que les gens seront incapables d'éviter le contrôle seulement là où il lui paraît indispensable de l'exercer, mais qu'au contraire ils seront capables de s'y opposer là où il estime le contrôle inutile.

London fait référence au phénomène psychique de « la prise de conscience » comme une arme protectrice au service de chacun – épée ou bouclier – contre les empiètements de *l'establishment*. Sous l'Empire romain, un individu quelconque pouvait avoir une épée ou un bouclier de la même qualité que ceux des soldats de l'empereur, cela ne lui permettait pourtant pas d'échapper à l'oppression. Pareillement, si un homme du futur possède une connaissance parfaite de l'ingénierie comportementale, cela sera insuffisant pour éviter le contrôle psychologique, pas plus que la possession d'un fusil-mitrailleur ou d'un tank ne permet d'échapper à la contrainte physique générale. Les moyens à la disposition d'une société organisée sont beaucoup trop puissants pour qu'aucun individu puisse s'y opposer, quelles que soient ses armes.

De nouveaux savoirs se développent rapidement, les sciences du comportement, la biochimie, la cybernétique, la physiologie, la génétique, et d'autres disciplines qui ont en commun de pouvoir affecter le comportement humain. Pour cette raison, il est déjà probablement impossible pour un individu de se tenir au courant de tous ces progrès, et si ce n'est pas le cas, cela va le devenir bientôt. Quoi qu'il en soit, dans le but de maintenir cette « prise de conscience » si chère à Perry London, nous devrions bientôt tous devenir, à un degré plus ou moins grand, des spécialistes du contrôle comportemental. Mais qu'en est-il des gens qui n'éprouvent aucun intérêt pour ce savoir, ou qui ne possèdent aucun don pour les sciences ? Ça sera l'enfer pour eux que de consacrer de longues heures à étudier le béhaviorisme, dans le seul but de conserver leur liberté.

Même si le modèle de liberté à travers la prise de conscience que propose London était réalisable, ce ne pourrait l'être que par une élite intellectuelle, des hommes d'affaires, etc. Pouvez-vous imaginer des gens appartenant à des minorités sous-éduquées, ou même, tout simplement, l'individu de la classe moyenne, manifestant le désir et la volonté d'acquérir suffisamment de connaissances dans un monde de manipulation psychologique ? On verra plutôt les malins et les forts devenir plus malins et plus

forts tandis, que les idiots et les faibles deviendront (relativement) plus idiots et plus faibles, parce qu'il faudra être à la fois fort et malin pour avoir rapidement accès à la technologie comportementale et une habileté encore supérieure pour en faire un usage efficace.

C'est pourquoi les moyens pour augmenter ses capacités mentales ou psychiques (comme l'entraînement *biofeedback*, les pilules de mémoire, ou l'association des cerveaux humains avec les ordinateurs) représentent un danger pour la liberté, même sur la base d'une utilisation volontaire. Par exemple, tout le monde ne pourra pas s'offrir dans son sous-sol un ordinateur auquel il pourra rattacher son cerveau. Les facilités électroniques seront réservées à ceux que la société aura jugés dignes de s'en servir : les bureaucrates du gouvernement, les scientifiques, etc. C'est ainsi que les puissants le deviendront davantage.

Par ailleurs, l'utilisation de ces techniques de renforcement intellectuel ne restera pas longtemps volontaire. Toutes les améliorations offertes par la société contemporaine furent à l'origine présentées comme des avantages optionnels que l'on pouvait prendre ou laisser, selon le choix de chacun. Pourtant, une conséquence de l'introduction de ces améliorations est que la société s'est tellement transformée que leur utilisation est maintenant devenue obligatoire. Il est en effet matériellement impossible de vivre aujourd'hui sans faire un usage constant des appareils ménagers. De même, l'utilisation d'appareils permettant une augmentation des capacités intellectuelles, bien que facultative en principe, deviendra tôt ou tard une pratique obligatoire. Lorsque ces appareils auront atteint un haut degré de performance et qu'ils seront d'usage fréquent, une personne refusant de les utiliser se placera elle-même dans la situation d'une bête brute dans un univers de surhommes. Elle se trouvera simplement incapable de survivre dans un environnement structuré autour du postulat que la plupart des gens doivent augmenter leurs performances intellectuelles de façon significative.

En vertu de leur puissance, les techniques permettant d'augmenter ou de modifier la personnalité et les capacités intellectuelles devront obligatoirement être soumises à un ensemble d'usages et de régulations. L'esprit humain sera de plus en plus considéré comme un artéfact de la technologie ; pour cette raison, les usages et régulations des machines deviendront bientôt ceux de l'esprit humain.

Un point essentiel : London ne prend pas en considération la question de l'ingénierie consacrée à l'enfance, et encore moins celle des techniques génétiques prénatales. Un gamin de deux ans sera évidemment incapable d'appliquer la philosophie de la prise de conscience si chère à notre auteur. Pourtant, il est loisible d'imaginer dans le futur des modifications du bagage génétique de l'enfant afin qu'en grandissant il développe le type de personnalité désirée par ses éducateurs, quels qu'ils soient. Que signifie alors la liberté pour un individu dont la personnalité entière a été programmée et créée par quelqu'un d'autre ?

La solution de London souffre encore d'un autre défaut qui est d'une importance considérable parce qu'on le retrouve dans toutes les utopies libertaires qui sont venues à mon attention et qui visent à régler la question de la technologie. Le problème de la technique est supposé recevoir sa solution de la propagation et l'accroissement d'une certaine philosophie gauchiste. Il y a peu de chance que cette démarche produise un résultat ! La perte de notre liberté n'a pas pour cause la création d'une philosophie antilibertaire. La plupart des gens de ce pays croient au contraire à la liberté. Si celle-ci se détériore, c'est parce que les gens utilisent la technologie dans leur travail et dans leur vie quotidienne. Le système s'est créé de telle façon qu'il est toujours plus facile de choisir ce qui va renforcer l'organisation. Quand une personne en position de pouvoir agit pour éliminer ce qui s'oppose aux valeurs établies, elle s'en trouve récompensée, entre autres par l'estime de ses pairs. Les fonctionnaires de police qui introduisent de nouveaux systèmes de surveillance, les pédagogues qui ont recours à plus de technologies de pointe pour modeler les enfants, n'agissent pas ainsi par haine de la liberté ; ils

le font parce qu'ils reçoivent l'approbation de leurs collègues, dans la police ou dans l'éducation, et aussi parce qu'ils éprouvent une intime satisfaction à l'idée d'avoir rempli leur tâche non seulement avec compétence mais de plus avec initiative. Une approche pédagogique fondée sur le laisser-faire dans le développement de la personnalité de l'enfant serait sans doute ce qu'il y a de mieux par rapport à la liberté, mais elle ne sera jamais adoptée parce que les pédagogues les plus intelligents et les plus capables meurent d'envie d'exercer leur initiative. Ils veulent faire *plus* avec l'enfant, pas moins. La plus grande récompense que puisse recevoir quelqu'un pour avoir défendu les fins de son milieu est peut-être simplement une nouvelle occasion de développer des projets ambitieux qui feront date. C'est une chance que la société ne vous offre pas tous les jours. Par exemple, Marvin Minsky ne travaille pas sur les ordinateurs par haine de la liberté mais plutôt pour relever un important défi intellectuel. Il est probable qu'il croit en la liberté, mais puisqu'il est un spécialiste de l'électronique, il parvient à se persuader que les ordinateurs augmenteront la liberté humaine.

Les menaces envers la liberté sont d'abord causées par l'attitude des gens envers la technologie, dans leur travail et dans leur vie quotidienne. Et la façon dont ils se comportent vis-à-vis de la technologie est déterminée par de puissantes forces sociales et psychologiques. S'opposer à cela par un moyen aussi dérisoire qu'une doctrine philosophique est simplement ridicule. Même si vous persuadez le public de partager votre point de vue, il ne changera pas ses habitudes pour autant. Il trouvera toujours des rationalisations pour concilier sa conduite avec la philosophie ; ou bien les gens diront que ce qu'ils font individuellement est trop peu important pour modifier le cours des choses ; ou bien ils confesseront qu'ils sont trop faibles pour mettre en pratique leurs principes. On peut concevoir qu'une doctrine philosophique puisse changer une culture sur le long terme mais seulement si les forces sociales qui lui sont opposées sont elles-mêmes en état de faiblesse. Mais c'est loin d'être le cas aujourd'hui où notre société

est puissamment engagée dans le développement technique. Il nous reste très peu de temps, peut-être trois décennies tout au plus, après quoi nous aurons atteint le point de non-retour.

C'est pourquoi une philosophie n'aura aucune efficacité à moins qu'elle ne s'accompagne d'un projet d'action concret, et qui soit tel qu'il n'exige pas du public que celui-ci modifie volontairement sa manière de vivre et de travailler ; un programme qui ne demande qu'un effort minime et un engagement faible de la part des gens. Un tel programme devra être de type politique ou législatif. Aucune philosophie n'est susceptible de modifier les comportements quotidiens mais, avec un peu de chance, on peut inciter le public à voter pour des hommes politiques favorables à un programme précis. Mettre un bulletin dans une urne ne demande pas un effort surhumain ni une grande détermination, seulement un petit engagement. Nous nous retrouvons ainsi devant la question suivante : quelle sorte de programme législatif aura une chance de sauver la liberté ?

Je ne peux imaginer que deux possibilités possédant un peu de crédibilité. Je vais entamer plus loin la discussion sur la première d'entre elles. Quant à la seconde, qui est celle pour laquelle je milite, la voici : en termes nets, il nous faut mettre un arrêt au développement scientifique, en supprimant la majeure partie des fonds de recherche. Je m'explique. Il faut commencer par tous ou la plupart des fonds de recherche fédéraux. Qu'on les arrête. Si un arrêt brutal entraînerait une crise économique, alors qu'on le fasse par étapes. Ensuite, il faut voter des lois pour limiter ou tarir les fonds de recherche de toutes les institutions d'enseignement recevant des subsides du gouvernement. Enfin, il serait souhaitable de légaliser l'interdiction de la recherche dans toutes les compagnies d'une certaine importance ainsi que dans les grandes agences gouvernementales. Bien entendu, il finira par devenir nécessaire d'imposer de telles mesures dans le reste du monde, mais c'est nous, les Américains, qui devons commencer et donner l'exemple dans notre pays. Et ça n'est que trop nécessaire puisque nous sommes la première puissance mondiale en ce qui

regarde le développement technique. Quant aux dysfonctionnements économiques ou autres qui pourraient naître de la fin du progrès technique, ils risquent d'être de moindre amplitude que les changements rapides que va nous apporter la science elle-même.

J'admets qu'en raison de la position de force qu'occupe actuellement la science lourde il est peu probable qu'on puisse faire voter un tel programme. Néanmoins, je pense qu'à long terme il existe une petite chance de succès, s'il se formait une ou plusieurs organisations cherchant à convaincre le public des dangers que lui font courir les incessants progrès de la science et militant en faveur d'une telle législation. Même s'il n'existe qu'une petite chance de gagner, je crois que le jeu en vaut la chandelle, car le revers de la médaille, ce sera la perte de toute liberté humaine.

Je m'attends à ce qu'on taxe ma proposition de « simpliste » mais ce serait ignorer la question fondamentale, à savoir : y a-t-il une solution meilleure ou même y a-t-il une autre solution que celle que je préconise ? À mon avis, il n'en existe pas d'autre. D'accord, ne soyons pas dogmatique. Il y a peut-être une meilleure solution. Mais voici le hic : s'il existe une telle solution, personne ne la connaît pour le moment. Or, la situation s'est aggravée au point qu'on ne peut plus s'asseoir tranquillement en attendant que quelque chose se produise. Si l'on arrête le progrès scientifique maintenant, ou du moins si on le réduit considérablement, on va ouvrir une parenthèse qui nous permettra de respirer et d'envisager toutes les solutions possibles à notre problème, s'il y en a.

Il existe encore une solution que je me suis gardé de mentionner jusqu'à présent. La voici. On pourrait envisager une législation fondamentale, une sorte de Déclaration des droits de la liberté, afin d'empêcher les empiètements de la technologie. Pour les raisons suivantes, je ne crois pas à l'efficacité d'une telle solution.

D'abord, une charte qui tenterait de définir à travers quelques principes simples notre sphère de liberté serait soit trop faible pour exiger d'être défendue soit trop forte pour être compatible avec le fonctionnement de la société présente. Ainsi, une Déclaration des droits devrait être extrêmement complexe, mais avec des exceptions, des aménagements et de subtils compromis. Une telle charte serait la cible de nombreux amendements pour des raisons de convenance sociale ; et lorsqu'un amendement sera imprécis, il ouvrira la porte à plusieurs interprétations de la charte. Des décisions récentes de la Cour suprême, qu'on les approuve ou non, montrent jusqu'à quel point un texte peut être transformé à travers le mécanisme de réinterprétation. Notre Constitution actuelle (*Bill of Rights*) aurait été inefficace s'il y avait eu en Amérique des forces sociales assez fortes pour s'opposer à la liberté d'expression, à la liberté de culte, etc. Comparez ce qui est en train d'arriver avec le droit de posséder des armes qui est opposé aujourd'hui aux normes socialement admises. Que vous approuviez ou non ce droit n'est pas la question ; le problème est qu'une garantie constitutionnelle ne tient pas indéfiniment contre de puissants courants sociaux qui s'y opposent.

Si vous êtes en faveur d'une approche légaliste et constitutionnelle du problème technologique, faites vous-même l'expérience en essayant d'écrire ne serait-ce qu'un paragraphe sur, mettons, le génie génétique. Essayez de tracer la frontière entre l'ingénierie qui sera autorisée et celle qui sera interdite. Soit votre loi sera trop forte pour passer ; soit trop vague en sorte qu'elle sera aisément réinterprétée en fonction de l'évolution des normes sociales ; soit elle sera exagérément complexe et détaillée. Dans ce dernier cas, la loi ne passera jamais comme un amendement constitutionnel parce que, pour des raisons pratiques, une loi qui veut régler dans le détail un tel problème doit être assez facile à modifier, en fonction des besoins et des circonstances. Dans ce cas-là, naturellement, la loi sera constamment modifiée en raison des compromis sociaux et ne saurait servir de rempart contre l'érosion de la liberté.

Et qui pourrait présentement établir en détail une telle charte ? Sans aucun doute, un comité composé de représentants du Congrès, ou bien une commission mise en place par le Président, ou quelque autre groupe formé de gens importants. Ils nous serviraient quelques propos en faveur de la liberté mais jamais ils n'accepteraient de payer le prix d'une liberté véritable. Jamais ils ne voteraient une loi qui minerait le pouvoir des organisations en place.

J'ai dit qu'une charte des libertés pèserait peu face aux pressions de tous bords en faveur de la science, du progrès et de l'amélioration de la vie. Mais des lois qui mettraient un terme à la recherche scientifique seraient d'une tout autre portée. Le prestige de la science s'en trouverait brisé. Avec l'effondrement du substrat financier, peu de jeunes gens trouveraient avantageux de se lancer dans une telle carrière. Après environ trois décennies, notre société cesserait d'être obsédée par le progrès et les pressions les plus fortes qui menacent actuellement notre liberté relâcheraient leur emprise. Ce résultat ne saurait provenir d'une charte.

C'est ici une des raisons pour lesquelles il serait inefficace de supprimer la recherche dans quelques domaines seulement. Tant que la science demeurera d'un intérêt constant et partagé par de nombreuses personnes, la tentation subsistera de l'appliquer à de nouveaux champs ; mais cette pression disparaîtra si la science ne joue plus qu'un rôle insignifiant dans notre société.

Essayons maintenant de résumer le rôle de la technologie dans ses rapports avec la liberté. Le principal résultat de la technologie, c'est d'augmenter le pouvoir de la société comme un tout. Bien sûr, cette assertion est chargée de jugements de valeur. Par exemple, est-il bon qu'un individu adopte des attitudes puritaines dans sa vie sexuelle ou non ? Est-il mieux que la pluie tombe pendant la nuit ou pendant le jour ? Quand la société parvient à contrôler de telles situations, généralement les tendances sociales font pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Les forces sociales sont alors capables d'utiliser la machinerie

collective pour imposer partout leur choix. Par exemple, elles pourraient conditionner les enfants de façon à ce qu'en grandissant aucun d'entre eux ne manifeste d'attitudes puritaines à l'égard du sexe ; ou bien elles peuvent mettre au point une ingénierie climatique de façon à ce qu'il ne pleuve que la nuit. C'est une façon de restreindre constamment le nombre des possibilités qu'offre notre monde. Le résultat final sera la création d'un monde consensuel, fondé sur un seul système de valeurs. La seule façon d'y échapper, c'est d'arrêter le développement de la puissance sociale collective.

Je vous propose de me rejoindre, moi et quelques autres auxquels j'écris, dans le but de fonder une organisation qui aura pour fonction d'arrêter le financement fédéral de la recherche scientifique. J'imagine que vous rejetterez ma suggestion mais j'espère que votre rejet ne sera pas fondé sur de vagues idées telles que « la science a du bon » ou bien « elle représente le futur ». D'accord, la science a du bon, mais quel prix ne nous fait-elle pas payer ? Devons-nous troquer notre liberté en échange de la connaissance ? Je comprendrais que vous hésitez à rejoindre une organisation dont vous ne savez rien. Mais vous en savez maintenant autant que moi sur la question. Nous n'avons pas encore commencé, vous serez un des membres fondateurs. Je ne prétends pas avoir de compétences particulières pour fonder un groupe de cette sorte et je n'ai aucune idée sur la façon de m'y prendre concrètement. J'en suis à l'étape préparatoire parce que personne ne s'est proposé de le faire à ma place. Simplement, je souhaite réunir quelques individus hautement intelligents, qui auront réfléchi aux problèmes, et qui seront désireux de s'atteler à la tâche. Si ça ne tenait qu'à moi, je préférerais laisser tomber parce que je ne suis pas fait pour ce genre de travail. Je peux même vous dire que je le déteste profondément.

³⁰ Il est possible que le lecteur se dise que les items 5 et 6 ne présentent aucun danger pour la liberté, parce que leur utilisation sera apparemment volontaire, mais je me réserve de discuter ce point plus tard. Voir p. 59-60.

³¹ Comme je n'ai pas présentement accès au livre de Perry London, je me fie à ma mémoire dans la présentation que j'en fais. Ma mémoire est probablement fidèle en ce domaine mais je dois par honnêteté admettre la possibilité d'une erreur.

L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE

Introduction

1. Les conséquences de la révolution industrielle ont été désastreuses pour tout le genre humain. Si cette révolution a sensiblement augmenté l'espérance de vie des habitants des pays « développés », elle a par ailleurs déstabilisé la société et rendu l'existence insignifiante. Elle a fait subir des humiliations aux êtres humains, elle a répandu des souffrances psychiques sans nombre (qui s'accompagnent dans le tiers-monde de souffrances physiques) et elle a causé à la nature un dommage irréparable. Si le développement de la technologie se poursuit, il est clair que la situation ne fera qu'empirer. Il est probable que les humiliations augmenteront, de même qu'augmentera le dommage infligé à la nature. On peut prévoir l'accroissement du dysfonctionnement social ainsi qu'une misère psychique accrue, susceptible de générer davantage de souffrances physiques, même dans les pays « développés ».

2. Le complexe industrialo-technologique peut survivre, ou il peut s'effondrer. S'il survit, il se PEUT qu'il parvienne à réduire au minimum le niveau des souffrances psychiques et physiques, mais il n'y parviendra qu'après une très longue et très pénible période d'ajustement, et seulement au prix d'une réduction des êtres humains et de nombreux autres organismes vivants à l'état

de produits manufacturés et de simples rouages de la machine sociale. De plus, si le système survit, de telles conséquences seront inéluctables : aucun moyen permettant de réformer ou de modifier le système dans un sens qui l'empêcherait de priver les gens de dignité et d'autonomie n'est concevable en principe.

3. Si le système s'effondre, les suites en seront également très pénibles. Mais plus le système s'accroît, plus les conséquences de sa destruction seront désastreuses. C'est pourquoi, s'il doit être détruit, il vaudrait mieux que ce soit maintenant.

4. Nous réclamons donc une révolution contre le système industriel. Cette révolution peut être violente ou non violente : elle peut éclater soudainement ou se dérouler graduellement, sur plusieurs décennies. On ne saurait le prédire. Mais nous pouvons ébaucher à gros traits les mesures que devraient prendre ceux qui haïssent le système industriel s'ils veulent se préparer à une révolution contre ce type de société. Cette révolution ne sera pas POLITIQUE. Elle n'aura pas pour objet de renverser des gouvernements ; c'est à la base économique et technologique de la société actuelle qu'elle s'attaquera.

5. Dans ce texte, nous limiterons notre analyse à quelques aspects négatifs engendrés par le complexe industrialo-technologique. D'autres aspects seront seulement mentionnés en passant ou même simplement ignorés. Cela ne signifie pas que nous les jugeons sans importance. Pour des raisons pratiques, nous devons limiter notre discussion à des points qui n'ont pas reçu suffisamment d'attention ou sur lesquels nous avons quelque chose de neuf à dire. Par exemple, dans la mesure où il existe déjà des mouvements pour la protection de l'environnement ou des espaces naturels, nous avons été brefs sur la dégradation des conditions de l'environnement ou sur la destruction de la nature, même si nous considérons ces sujets comme de la plus haute importance.

La psychologie du gauchisme contemporain

6. Presque tout le monde s'accordera à dire que nous vivons dans une société profondément perturbée. L'un des signes les plus répandus de la folie de notre monde est le gauchisme ; aussi, un tableau de la psychologie du gauchisme permettra d'introduire à l'ensemble des problèmes de la société contemporaine.

7. Mais qu'est-ce que le gauchisme ? Pendant la première moitié du XX^e siècle, le gauchisme aurait pu être pratiquement identifié au socialisme. Aujourd'hui, le mouvement se trouve fragmenté, et l'on ne peut pas attribuer l'étiquette gauchisme d'une façon certaine. Dans ce texte, lorsque nous parlons de gauchisme, nous faisons surtout référence aux socialistes, aux collectivistes, aux gens « politiquement corrects », aux féministes, aux activistes en faveur des homosexuels ou des handicapés, à ceux qui défendent les droits des animaux, et *tutti quanti*. Cependant, toute personne associée à l'un ou l'autre de ces mouvements n'est pas forcément gauchiste. Ce que nous essayons de cerner dans notre analyse du gauchisme est d'ailleurs moins un mouvement ou une idéologie qu'un type psychologique, ou plutôt une collection de types similaires. Ainsi, notre définition du gauchisme apparaîtra-t-elle plus clairement lorsque nous aurons brossé le tableau du psychisme des gauchistes. (Voir aussi paragraphes 227-230.)

8. Même ainsi, notre conception du gauchisme restera passablement moins claire que nous l'aurions souhaité, mais nous n'y voyons apparemment pas de remède. Ce que nous essayons de faire ici est simplement d'indiquer, d'une façon grossière et approximative, les deux tendances psychiques que nous croyons être à la racine du gauchisme moderne. Nous n'avons pas la prétention de dire TOUTE la vérité concernant la psychologie du gauchisme. Par ailleurs, cette analyse ne s'applique qu'au gauchisme contemporain. Nous laissons de côté la question de

savoir si notre modèle est valable pour les gauches du XIX^e et du début du XX^e siècle.

9. Nous désignons comme les deux tendances qui sont à la source du gauchisme moderne le « sentiment d'infériorité » et la « sursocialisation ». Le sentiment d'infériorité caractérise toute la gauche contemporaine, tandis que la sursocialisation ne s'applique qu'à une partie d'entre elle ; mais cette dernière jouit d'une grande influence.

Le sentiment d'infériorité

10. Par « sentiment d'infériorité », nous ne faisons pas uniquement référence à la sensation d'être inférieur au sens strict mais à une gamme complète de traits connexes : piètre estime de soi, sentiments d'impuissance, tendances dépressives, défaitisme, culpabilité, haine de soi, etc. Nous croyons qu'aujourd'hui les gauchistes possèdent certains de ces traits (probablement plus ou moins réprimés) et que ces sentiments jouent un rôle essentiel dans la direction prise par le gauchisme moderne.

11. Lorsqu'un individu estime que presque tous les propos tenus à son égard (ou à l'égard des groupes auxquels il s'identifie) sont désobligeants, nous en concluons qu'il éprouve des sentiments d'infériorité ou qu'il possède une faible estime de soi. Cette attitude se remarque fréquemment chez les défenseurs des droits des minorités, qu'ils appartiennent eux-mêmes ou non aux minorités dont ils défendent la cause. Ils réagissent de façon hypersensible aux vocables utilisés pour désigner les minorités, et à tout propos les concernant. Des termes comme « nègre », « oriental », « handicapé », ou « nana » ne possèdent à l'origine aucune connotation négative quand ils désignent un noir, un Asiatique, un infirme ou une femme. « Nana » ou « nénette » n'étaient que le pendant féminin de termes comme « mec »,

« gars » ou « type ». Ce sont les activistes eux-mêmes qui ont attaché des connotations négatives à ces termes. Quelques défenseurs des droits des animaux vont jusqu'à rejeter l'expression « animal domestique » et veulent lui substituer celle de « compagnon animal ». Quant aux anthropologues de gauche, ils multiplient les contorsions pour éviter le moindre propos qui pourrait paraître dépréciatif à l'égard des primitifs. Ils veulent remplacer « peuple primitif » par « peuple sans écriture ». Ils réagissent de façon presque paranoïaque devant le plus petit propos pouvant suggérer que la moindre culture primitive pourrait être inférieure à la nôtre. (Nous ne disons pas que les cultures primitives SONT inférieures à la nôtre ; nous voulons seulement souligner l'extrême susceptibilité des anthropologues de gauche.)

12. Ce n'est pas le résident ordinaire des ghettos noirs, l'immigrant asiatique, la femme battue ou la personne handicapée qui manifeste la plus grande susceptibilité à l'égard de la terminologie « politiquement incorrecte » ; c'est plutôt une minorité d'activistes dont la plupart, loin d'appartenir à un groupe « opprimé », proviennent des couches privilégiées de la société. Le bastion du politiquement correct se dresse au cœur des universités ; il se compose de professeurs jouissant de la sécurité d'emploi et de salaires confortables. Ce sont en majorité des hommes blancs, hétérosexuels, que leur origine familiale situe entre la frange moyenne et la frange supérieure de la société.

13. De nombreux gauchistes s'identifient fortement aux problèmes de groupes dont l'image est celle de la faiblesse (les femmes), de la défaite (les Indiens), de l'ignominie (les homosexuels) ou de l'infériorité à quelque égard que ce soit. Ce sont les gauchistes eux-mêmes qui jugent ces groupes inférieurs. Ils ne s'avoueraient jamais de tels sentiments, mais il est clair que c'est précisément parce qu'ils voient ces groupes comme inférieurs qu'ils s'identifient à leurs problèmes. (Nous ne voulons pas dire que les femmes, les Indiens, etc., SONT inférieurs ; nous

cherchons seulement à relever un trait de la psychologie du gauchisme.)

14. Les féministes sont par-dessus tout désireuses de prouver que les femmes sont aussi fortes et aussi compétentes que les hommes. Elles sont manifestement rongées par la crainte que les femmes pourraient NE PAS être aussi fortes et aussi capables que les hommes.

15. Les gauchistes ont l'habitude de haïr tout ce qui renvoie l'image de la force, de l'habileté ou de la réussite. Ils haïssent les États-Unis, ils haïssent la civilisation occidentale, ils haïssent les hommes blancs, ils haïssent la rationalité. Les raisons qu'ils offrent pour justifier leur haine de l'Occident, etc., n'ont rien à voir avec leurs véritables motifs. Ils DISENT haïr l'Occident en raison de son caractère belliqueux, impérialiste, sexiste, ethnocentrique, etc. Mais lorsque ces mêmes défauts sont décelables dans les pays socialistes ou dans les sociétés primitives, le gauchiste leur trouve des excuses ou, dans le meilleur des cas, il en admet l'existence À CONTRE-CŒUR. Par contre, il dénonce AVEC PASSION ces mêmes travers (et souvent les exagère-t-il fortement) lorsqu'ils apparaissent dans la civilisation occidentale. Il est donc évident que ces défauts ne sont pas ce qui provoque la haine du gauchiste. Il déteste l'Amérique et l'Occident en raison de leur puissance et de leur réussite.

16. Des mots et des expressions comme « confiance en soi », « indépendance d'esprit », « initiative », « optimisme », « esprit d'entreprise », etc., tiennent peu de place dans le vocabulaire des gauchistes et des radicaux. Le gauchiste s'oppose à l'individualisme, il préfère le collectivisme. Il veut que la société résolve à la place des gens les problèmes de chacun, qu'elle suffise aux besoins de chacun, qu'elle prenne en charge tout un chacun. Au fond de lui, il n'a pas confiance en sa capacité de résoudre ses problèmes personnels ou de suffire à ses besoins. Si

le gauchiste s'oppose si fort à toute idée de compétition, c'est parce que, en son for intérieur, il se vit comme un vaincu.

17. Les formes d'art qu'affectionnent aujourd'hui les intellectuels de gauche se complaisent dans le sordide, le désespoir et la défaite. Ou bien elles manifestent une tendance orgiaque, se débarrassant de tout contrôle rationnel, comme s'il fallait abandonner tout espoir de réussir quoi que ce soit à l'aide de la raison, et qu'il n'y eût d'autre solution que de se noyer dans les sensations du moment.

18. Aujourd'hui, les philosophes gauchistes en viennent à révoquer la raison, la science, la réalité objective, et prétendent que tout relève du relativisme culturel. Il est vrai qu'on peut légitimement se poser des questions sur les fondements de la connaissance scientifique, et sur la façon dont le concept de réalité objective peut être appréhendé, s'il peut l'être. Il est néanmoins évident que les philosophes gauchistes contemporains ne se contentent pas d'être des logiciens à tête froide analysant de façon systématique les fondements du savoir ; leurs attaques contre les notions de vérité et de réalité participent d'un engagement émotionnel profond. C'est en raison même de leurs problèmes psychologiques qu'ils s'en prennent à ces concepts. Car cette querelle sert d'abord de dérivatif à leur hostilité et, dans la mesure où elle a du succès, elle satisfait leur désir de pouvoir. Plus important, le gauchiste déteste la science et la rationalité parce qu'elles posent certaines propositions comme vraies (c'est-à-dire que ces propositions réussissent, sont supérieures) et d'autres comme fausses (c'est-à-dire que ces propositions échouent, sont inférieures). Le sentiment d'infériorité est enraciné si profondément dans la sensibilité de la gauche qu'elle ne peut accepter une classification dans laquelle certaines choses réussiraient ou seraient supérieures tandis que d'autres perdraient ou seraient inférieures. Cela permet également d'expliquer pourquoi de nombreux gauchistes rejettent le concept de « maladie mentale » et doutent de l'utilité des tests d'intelligence.

Les gauchistes refusent de rendre compte par la génétique des capacités et des conduites humaines, parce que de telles analyses ont pour conséquence de faire apparaître certains individus supérieurs ou inférieurs à d'autres. Les gauchistes préfèrent croire que seule la dimension sociale intervient dans les disparités individuelles. Ainsi, si un individu se trouve en situation d'infériorité, il ne saurait en porter la responsabilité ; la faute en incombe plutôt à la société qui ne l'a pas éduqué comme elle le devait.

19. Du fait de son sentiment d'infériorité, le gauchiste n'est pas pour autant nécessairement vantard, égocentrique, porté à l'affirmation de soi ou à la concurrence impitoyable. Ce dernier type d'homme n'a pas totalement perdu confiance en lui. S'il sous-estime ce qu'il peut accomplir, s'il s'aveugle sur sa valeur réelle, il se considère néanmoins comme quelqu'un qui peut faire preuve de force, et c'est l'effort qu'il fait pour se transformer en individu puissant qui engendre chez lui un comportement si déplaisant³². Le gauchiste s'est trop éloigné de ce modèle. Le sentiment d'infériorité est si enraciné en lui qu'il ne se regarde plus comme individuellement fort ou valable. D'où sa préférence pour le collectivisme. Il ne peut se sentir fort que lorsqu'il s'associe à une grande organisation ou à un mouvement de masse avec lequel il va s'identifier.

20. Remarquez la composante masochiste des tactiques gauchistes. Les gauchistes protestent en s'allongeant devant des véhicules ; ils poussent intentionnellement la police ou les groupes racistes à s'attaquer à eux, etc. Ces tactiques peuvent bien être souvent efficaces, mais de nombreux militants les utilisent non pas comme un moyen pour atteindre une fin, mais parce qu'ils AIMENT les tactiques masochistes. La haine de soi est une caractéristique typique du gauchisme.

21. Les gauchistes prétendent que leur activisme trouve son origine dans la compassion ou dans des principes moraux, et la

morale joue effectivement un rôle pour le militant de type sursocialisé. Mais ni la compassion, ni les principes moraux, ne suffisent à expliquer l'activisme gauchiste. L'hostilité est une composante bien plus essentielle de leur comportement, ainsi que le désir de pouvoir. En outre, une bonne part des actions gauchistes n'a pas pour finalité de servir les intérêts des gens que la gauche prétend vouloir aider. Ainsi, si l'on croit que la « discrimination positive » est bonne pour les noirs, est-ce de bonne diplomatie que de la réclamer en termes agressifs ou dogmatiques ? Il serait évidemment plus efficace de choisir une approche conciliante qui ferait quelques concessions, au moins verbales et symboliques, en direction des blancs qui pensent que la discrimination positive est discriminatoire à leur égard. Si les activistes de gauche ne choisissent pas cette approche, c'est parce qu'elle ne satisfait pas leurs besoins affectifs. Aider les noirs n'est pas leur véritable but. Ils utilisent plutôt les conflits raciaux comme prétexte pour manifester leur agressivité et leur appétit de pouvoir frustré. En agissant ainsi, ils font du tort aux noirs, parce l'attitude hostile des activistes à l'encontre de la majorité blanche a pour résultat d'exacerber les haines raciales.

22. Si notre société avait résolu tous ses problèmes sociaux, les gauchistes en INVENTERAIENT de nouveaux pour servir d'excuse à leurs simagrées.

23. Nous insistons sur le fait que ce qui précède ne veut pas être une description exacte de chaque individu pouvant prétendre au label de gauchiste. Il s'agit plutôt de définir grossièrement une tendance générale du gauchisme.

La sursocialisation

24. Les psychologues se servent du terme « socialisation » pour décrire le processus par lequel les enfants sont dressés à

penser et à agir en fonction des attentes de la société. On dit d'un individu qu'il est bien socialisé s'il croit au code moral de sa société et lui obéit, et s'il s'intègre harmonieusement dans l'ensemble social. On jugera peut-être insensée l'affirmation selon laquelle la plupart des gauchistes sont des individus sursocialisés, dans la mesure où le gauchiste passe pour un rebelle. Néanmoins, notre point de vue peut se défendre. Bien des gauchistes ne sont pas aussi révoltés qu'ils le pensent.

25. Le code moral de notre société fait peser sur nous des exigences si fortes que personne ne peut agir, penser ni ressentir en totale adéquation avec ces normes. Par exemple, nous ne devrions haïr personne, et pourtant la majorité d'entre nous a fait un jour ou l'autre l'expérience de la haine, qu'on se l'avoue ou non. Certains sont socialisés à un tel degré que la nécessité de ressentir, de penser et d'agir d'une façon parfaitement morale s'impose à eux comme un poids terrible. Dans le but d'éviter la culpabilité, ils en viennent à se mentir constamment sur les mobiles qui les font agir, et ils trouvent des justifications morales à des sentiments ou à des actions dont l'origine se situe hors de la sphère de la morale. Pour décrire de tels gens, nous nous servirons du terme « sursocialisé »³³.

26. La sursocialisation peut conduire à une faible estime de soi, à des sentiments d'impuissance, au défaitisme, à la culpabilité, etc. Un des principaux moyens dont la collectivité se sert pour socialiser les enfants consiste à leur faire ressentir de la honte lorsqu'ils parlent ou agissent à l'encontre des attentes de la société. Lorsque cette méthode est appliquée trop systématiquement, ou lorsqu'un enfant est prédisposé à développer de tels sentiments, il finit par avoir honte de LUI-MÊME. Par ailleurs, la pensée et les comportements d'une personne sursocialisée se trouvent plus fortement contrôlés par les attentes sociales que ceux d'une personne moins conditionnée socialement. La plupart des gens développent à un degré plus ou moins grand des comportements asociaux : ils mentent, ils

commettent de petits larcins, ils violent le code de la route, ils paressent à leur travail, ils détestent un voisin, ils cassent du sucre sur le dos des autres ou ils agissent en douce afin de prendre la place d'un concurrent. L'individu sursocialisé ne peut pas agir ainsi ou, s'il le fait, cela développe en lui des sentiments de honte et de haine de soi. Il ne peut même pas se livrer à des sentiments ou à des pensées contraires à la morale commune sans se sentir coupable : il est incapable de s'abandonner à de « mauvaises pensées ». Et la socialisation n'est pas qu'une affaire de morale ; nous sommes socialisés dans le but de nous adapter à de nombreux modèles de conduite qui ne relèvent pas de la sphère de la morale. La personne sursocialisée se trouve ainsi tenue au bout d'une laisse psychologique et elle passe sa vie à marcher dans les allées que la société a prévues pour elle. Cela a pour conséquence que de nombreux individus de ce type se sentent contraints et impuissants, sentiments qui pèsent lourdement sur eux. Nous voyons la sursocialisation comme l'un des pires sévices que les humains peuvent s'infliger les uns aux autres.

27. Nous soutenons qu'une part très importante et très influente du gauchisme contemporain est sursocialisée et que cette sursocialisation joue un rôle déterminant dans la direction prise aujourd'hui par la gauche. La gauche sursocialisée se recrute généralement parmi les intellectuels ou les membres de la frange supérieure de la classe moyenne. On remarquera que les universitaires constituent à la fois la partie la plus socialisée de notre société et celle qui se trouve le plus à gauche³⁴.

28. Le gauchiste de type sursocialisé tente de briser le carcan psychologique qui l'enserme et revendique son indépendance par la révolte. Mais il est généralement trop faible pour se rebeller contre les valeurs fondamentales de la société. En général, les projets des gauchistes contemporains ne sont PAS en conflit avec la morale dominante. Au contraire, la gauche s'empare d'un principe de l'éthique commune, elle le fait sien pour ensuite accuser le reste de la société de le violer. C'est le cas de l'égalité

des races, de l'égalité des sexes, de l'aide aux gens défavorisés, de la paix opposée à la guerre, de la non-violence en général, de la liberté d'expression, du bon traitement envers les animaux et, plus fondamentalement, de l'obligation pour l'individu d'être utile à la société et de l'obligation pour la société de prendre en charge l'individu. Toutes ces valeurs sont enracinées depuis longtemps dans le terreau social, ou du moins dans ses couches moyenne et supérieure³⁵. Ces valeurs, explicitement ou de façon tacite, sont présentées ou présupposées dans la plupart des informations que nous soumettent les médias ou le système éducatif. Les gauchistes, particulièrement ceux de type sursocialisé, n'ont pas l'habitude de se révolter contre ces valeurs, mais ils expliquent leur hostilité envers la société en arguant (avec plus ou moins de raison) du fait qu'elle-même ne respecte pas ces principes.

29. Voici une bonne illustration de la manière dont le gauchiste sursocialisé prouve son attachement effectif aux conventions de notre société, tout en prétendant s'y opposer. De nombreux militants sont en faveur de la discrimination positive ; ils réclament des emplois de prestige pour les noirs, un enseignement de meilleure qualité et mieux subventionné pour leurs écoles. Ils tiennent le mode de vie du sous-prolétariat noir pour une tare sociale. En fait, ils souhaitent l'intégration du noir dans le système ; ils veulent en faire un cadre d'entreprise, un avocat, un homme de science comme le blanc de la moyenne bourgeoisie. Les gauchistes rétorqueront qu'ils ne veulent pour rien au monde faire du noir une copie conforme du blanc ; qu'à l'inverse ils souhaitent préserver la culture des Afro-Américains. Mais en quoi consiste au juste cette préservation de la culture afro-américaine ? Elle se réduit pour l'essentiel à manger des plats traditionnels noirs, à écouter de la musique noire, à s'habiller à la mode africaine et à fréquenter une église pour noirs ou bien une mosquée. En d'autres termes, elle ne se manifeste que dans des domaines superficiels. Dans les choses ESSENTIELLES, la majorité des gauchistes de type sursocialisé souhaitent que l'homme de couleur se conforme aux idéaux du petit-bourgeois

blanc. Ils veulent lui faire étudier des matières techniques, ils souhaitent qu'il devienne un homme de science ou un cadre, qu'il passe sa vie à grimper l'échelle sociale pour prouver que les noirs sont aussi capables que les blancs. Ils veulent des pères de famille noirs qui soient responsables, des gangs de jeunes noirs qui soient non violents, etc. Mais ce sont exactement les valeurs du complexe industrialo-technologique. Le système se moque éperdument de savoir quel type de musique un homme écoute, quel genre de vêtements il porte ou bien quel Dieu il adore, pour autant qu'il étudie à l'école, qu'il exerce un métier respectable, qu'il grimpe dans l'échelle sociale, se comporte en père « responsable », ait une conduite non violente, et ainsi de suite. En fait, en dépit de toutes ses dénégations, le gauchiste sursocialisé veut intégrer le noir dans le système et lui en faire adopter les valeurs.

30. Nous ne prétendons certainement pas que les gauchistes, même ceux du type sursocialisé, ne se révoltent JAMAIS contre les valeurs fondamentales de notre société. Il est clair qu'à l'occasion ils le font. Certains militants sursocialisés vont plus loin et se révoltent contre l'un des principes les plus fondamentaux de la société moderne en faisant usage de la violence physique. À les en croire, la violence serait pour eux une forme de « libération ». Autrement dit, lorsqu'ils utilisent la violence, ils brisent les garde-fous psychologiques qui ont servi à leur éducation. Dans la mesure où ces individus sont sursocialisés, les barrières psychiques ont été plus contraignantes pour eux que pour les autres ; d'où leur besoin de s'en évader. Mais dans l'ensemble, ils justifient leur révolte dans les termes de la morale commune. S'ils ont recours à la violence, c'est, disent-ils, pour lutter contre le racisme, ou quelque chose de semblable.

31. Nous sommes conscient qu'on pourrait élever de nombreuses objections contre la description schématique de la psychologie du gauchisme qui précède. La réalité est bien plus complexe et, quand bien même les informations nécessaires

seraient accessibles, vouloir en faire un relevé exact demanderait plusieurs volumes. Nous reconnaissons nous être limité à la mise au jour des deux principales caractéristiques de la psychologie du gauchisme contemporain.

32. Les problèmes du gauchisme sont des indicateurs des problèmes de la société dans son ensemble. Les gauchistes n'ont pas le monopole de la faible estime de soi, des tendances dépressives ou du défaitisme. Bien qu'on les remarque surtout à gauche, ces maux sont répandus dans toutes les couches sociales. Et la civilisation contemporaine cherche à nous socialiser plus complètement qu'aucune autre ne l'a fait auparavant. Les spécialistes en viennent à nous dire ce qu'il faut manger, quels exercices physiques sont bons pour notre santé, la bonne manière de faire l'amour, celle d'élever nos enfants, et tout le reste.

Le processus de pouvoir

33. Les êtres humains ont un besoin (qui s'explique sans doute biologiquement) pour quelque chose que nous appellerons le « processus de pouvoir ». Sans que ce soit exactement la même chose, on peut le rapprocher de l'instinct de pouvoir, qui est largement admis. Le processus de pouvoir se compose de quatre éléments. Nous appelons les trois éléments les mieux identifiables l'objectif, l'effort et la réalisation de l'objectif. (Tout le monde a besoin d'objectifs dont la réalisation demande un effort, et a besoin de parvenir à réaliser un certain nombre de ces objectifs.) Le quatrième élément est plus difficile à définir et ne correspond peut-être pas à un besoin universel. Nous l'appelons l'autonomie, et nous en remettons la discussion à plus tard (paragraphe 42-44).

34. Prenons le cas hypothétique d'un homme qui, par un simple souhait, peut obtenir tout ce qu'il veut. Un tel individu

aura le pouvoir mais il développera de sérieux problèmes psychologiques. Au commencement, il s'amusera beaucoup, mais peu à peu il s'ennuiera ferme et il perdra le moral. Il peut même finir par devenir un déprimé pathologique. L'histoire nous montre comment les aristocraties désœuvrées s'engagent dans la décadence. On ne peut pas dire la même chose des aristocraties guerrières qui doivent se battre pour maintenir leur pouvoir. Mais les aristocraties désœuvrées, à l'abri du besoin, pour qui le travail n'est pas une nécessité, sombrent dans l'ennui, l'hédonisme et le découragement, même lorsqu'elles ont le pouvoir. Ce qui prouve que le pouvoir n'est pas tout. On doit avoir des buts en fonction desquels le pouvoir doit s'exercer.

35. Tout le monde possède des objectifs ; à défaut d'autres, la nécessité de satisfaire aux besoins physiques de l'existence : la nourriture, la boisson, l'abri et les vêtements exigés par le climat. Mais l'aristocrate oisif obtient toutes ces choses sans effort. D'où l'ennui et la démoralisation qui l'affectent.

36. La non-réalisation de certains buts primordiaux entraîne la mort, si l'objectif se rapporte aux nécessités de l'existence, et la frustration, si cette absence d'accomplissement ne menace pas la survie. Un échec répété dans la réalisation des objectifs tout au long de la vie engendre le défaitisme, une piètre estime de soi ou la dépression.

37. En conséquence, en vue d'éviter de sérieux troubles psychologiques, un être humain doit se fixer des buts dont la réalisation demande un effort, et il doit obtenir un taux raisonnable de succès dans la réalisation de ses objectifs.

Les activités de substitution

38. Tout aristocrate oisif ne sombre pas dans l'ennui ou la démoralisation. Par exemple, au lieu de fuir dans un hédonisme décadent, l'empereur Hirohito s'est passionné pour la biologie marine, domaine où il a acquis une certaine notoriété. Lorsque les individus n'ont pas à se préoccuper de leurs besoins physiques, ils se proposent des buts artificiels. Dans de nombreux cas, ils mettent dans la poursuite de ces objectifs la même fougue et la même implication affective qu'ils auraient mises dans la satisfaction des nécessités de la vie, s'ils y avaient été contraints. C'est ainsi que sous l'Empire romain les aristocrates eurent des prétentions littéraires. Il y a quelques siècles en Europe, de nombreux aristocrates consacraient une bonne partie de leur temps et de leur énergie à la chasse, sans que le gibier leur soit nécessaire pour autant. D'autres castes ont rivalisé pour l'obtention d'un statut prestigieux grâce à un étalage sophistiqué de leurs richesses. Et quelques aristocrates, à l'exemple d'Hirohito, se sont adonnés à la science.

39. Nous utilisons le terme « activité de substitution » pour désigner une activité dirigée vers un objectif artificiel que les gens se donnent simplement pour avoir un but dans l'existence, ou plutôt pour le semblant d'accomplissement qu'ils retirent de sa poursuite. Voici une manière pratique pour identifier les activités de substitution. Soit un individu qui consacre pas mal de temps et d'énergie à la poursuite d'un objectif x ; posez-vous la question suivante : si cet individu devait consacrer la majeure partie de son temps et de son énergie à la satisfaction de ses besoins biologiques, et si cet effort exigeait qu'il utilise ses facultés physiques et mentales de façon à la fois complexe et variée, serait-il sérieusement affecté s'il ne pouvait pas réaliser l'objectif x ? Si la réponse est non, alors la poursuite de l'objectif x est une activité de substitution pour la personne en question. Les recherches en biologie marine d'Hirohito relèvent clairement de l'activité compensatoire puisqu'il est à peu près certain que si Hirohito avait dû consacrer son temps à des tâches intéressantes et non scientifiques pour satisfaire aux nécessités de la vie, il

n'aurait pas souffert de ne pas tout connaître de l'anatomie ou du cycle de vie de la faune marine. D'un autre côté, la recherche d'amour et de satisfactions sexuelles (pour prendre cet exemple) n'est pas une activité de substitution, parce que la plupart des gens, même si leur existence était par ailleurs satisfaisante, seraient frustrés s'ils devaient passer leur vie sans jamais avoir de relation avec une personne de l'autre sexe. (Mais la recherche exagérée de plaisirs sexuels, au-delà du besoin réel d'un chacun, peut devenir une activité de substitution.)

40. La société industrielle contemporaine n'exige qu'un effort minime pour la satisfaction de nos besoins physiques. Il suffit de vous inscrire à un programme de formation où vous pourrez acquérir une maigre habileté technique ; il vous faudra ensuite arriver à l'heure au travail et fournir le tout petit effort nécessaire pour garder votre emploi. Les seules exigences sont un minimum d'intelligence et, par-dessus tout, de la SOUMISSION. Si quelqu'un en est pourvu, la société le prend en charge du berceau jusqu'à la tombe. (Nous n'oublions pas que pour le sous-prolétariat, la satisfaction des nécessités physiques ne va pas de soi, mais nous faisons ici référence au gros de la société.) Aussi n'est-il pas étonnant qu'on rencontre de nombreuses activités de substitution dans la société moderne. Cela va de la recherche scientifique aux prouesses sportives, en passant par le travail humanitaire, la création littéraire et artistique, l'avancement dans la hiérarchie des emplois, l'acquisition d'argent et de biens de consommation au-delà du point où ils apportent encore un surcroît de plaisir, et l'activisme social quand il s'applique à des causes qui n'ont aucune importance pour l'activiste lui-même, comme dans le cas des militants blancs qui travaillent à la promotion des minorités de couleur. Il ne s'agit pas toujours d'activités de substitution PURES, dans la mesure où de nombreuses personnes y investissent davantage que la simple recherche d'un objectif. Le travail scientifique peut partiellement s'expliquer par la recherche de prestige, la création artistique par le besoin d'exprimer des émotions, le militantisme social par

l'agressivité. Mais, pour la majorité des gens qui s'y adonnent, ce sont surtout des activités de substitution. Par exemple, la plupart des scientifiques s'accorderont à dire que la satisfaction qu'ils retirent de leur travail importe davantage que l'argent ou le prestige qu'ils y gagnent.

41. Pour beaucoup, si ce n'est pour la majorité des gens, les activités de substitution procurent moins de satisfaction que la poursuite de buts authentiques (c'est-à-dire d'objectifs qu'on voudrait réaliser même si les besoins liés au processus de pouvoir se trouvaient déjà satisfaits). Nous en voyons la preuve dans le fait que, dans la plupart des cas ou presque, les gens profondément engagés dans des activités de substitution ne sont jamais satisfaits, jamais en repos. Ainsi, celui qui gagne beaucoup d'argent n'a de cesse d'en gagner davantage. Sitôt qu'il a résolu un problème, l'homme de science s'attaque à un autre. Le coureur de fond s'oblige à courir toujours plus loin, toujours plus vite. Plusieurs personnes qui s'adonnent à des activités de substitution prétendront qu'elles retirent plus de plaisir de ces activités qu'elles ne le font du travail « terre à terre » nécessaire à la satisfaction de leurs besoins biologiques ; mais la raison en est qu'aujourd'hui les efforts nécessaires pour combler les besoins physiques sont insignifiants. Plus important, nos contemporains ne satisfont pas ces besoins d'une façon AUTONOME, mais en devenant des pièces dans la grande machine sociale. Par contre, ils jouissent généralement d'une grande autonomie dans la poursuite de leurs activités de substitution.

L'autonomie

42. En tant qu'élément du processus de pouvoir, l'autonomie n'est peut-être pas une nécessité pour tout le monde. Néanmoins, la plupart des gens ont besoin d'un plus ou moins grand degré d'autonomie dans la réalisation de leurs objectifs. Les efforts

qu'ils entreprennent sont dus à leur initiative personnelle, ils doivent rester sous leur direction et leur contrôle. Pourtant, peu de gens ont l'occasion, en tant qu'individus, de faire usage d'initiative, de commandement et de contrôle. Il suffit la plupart du temps d'agir en tant que membre d'un PETIT groupe. Ainsi, si une demi-douzaine d'individus se choisissent un objectif et que leur effort commun permet d'atteindre ce but, chacun obtiendra la satisfaction liée au processus de pouvoir. Mais s'ils reçoivent des ordres rigides d'une hiérarchie ne leur laissant aucune décision autonome, aucune initiative, alors la satisfaction liée au processus de pouvoir ne sera pas atteinte. La même chose s'applique aux décisions prises collectivement, quand le groupe qui les prend est si grand que le rôle de chaque individu en devient insignifiant³⁶.

43. Il est vrai que certains individus ne semblent guère avoir besoin d'autonomie. Ou bien leur désir de pouvoir est faible, ou bien il est satisfait par identification à quelque organisation puissante à laquelle ils sont affiliés. Dans ce cas, ils relèvent de la catégorie « bête brute », qui se contente d'un instinct de pouvoir purement physique (le bon troupier qui développe cet instinct en affinant des techniques de combat qu'il aura plaisir à mettre aveuglément à la disposition de ses supérieurs).

44. Cependant, la plupart des gens n'acquièrent l'estime d'eux-mêmes, la confiance en eux et le sens du pouvoir que par le processus de pouvoir qui inclut la définition d'un objectif, l'effort AUTONOME et la réalisation de cet objectif. Lorsque quelqu'un ne trouve pas l'occasion de réaliser les éléments du processus de pouvoir, les conséquences en sont (selon l'individu et la façon dont le processus de pouvoir se trouve bloqué) l'ennui, le découragement, la faible estime de soi, le sentiment d'infériorité, le défaitisme, la dépression, l'anxiété, la culpabilité, la frustration, l'hostilité, la violence envers son épouse ou ses enfants, l'hédonisme insatiable, le comportement sexuel déviant, l'insomnie, les troubles dans l'alimentation, etc.³⁷

L'origine des problèmes sociaux

45. Chacun des symptômes mentionnés ci-dessus peut apparaître dans n'importe quelle société, mais on les rencontre sur une vaste échelle dans la société industrielle contemporaine. Nous ne sommes pas les premiers à remarquer que le monde d'aujourd'hui semble devenir fou. Cet état de choses n'est pas la condition normale des sociétés humaines. Nous avons de bonnes raisons de croire que l'homme primitif avait moins à souffrir du stress et de la frustration, et qu'il était plus satisfait de sa condition que l'homme moderne. C'est vrai que tout n'était pas rose dans les sociétés primitives. Chez les aborigènes australiens, le viol des femmes était chose banale ; dans quelques tribus indiennes d'Amérique du Nord, le transsexualisme était pratique courante. Mais EN GÉNÉRAL, les sortes de problèmes que nous avons mentionnés dans le paragraphe précédent étaient bien moins fréquents parmi les primitifs qu'ils ne le sont dans la société moderne.

46. Nous attribuons les problèmes sociaux et psychologiques de la société contemporaine au fait qu'elle impose à ses membres des conditions d'existence radicalement différentes de celles sous lesquelles le genre humain a évolué. Elle exige également qu'ils se comportent selon des normes en complète contradiction avec les modèles de conduite développés par les hommes qui les ont précédés. De ce que nous avons écrit plus haut, on peut inférer que nous tenons l'impossibilité de réaliser le processus de pouvoir comme la plus grave des conditions anormales d'existence que la société contemporaine inflige à ses membres. Mais c'est loin d'être la seule. Avant de voir comment le blocage du processus de pouvoir peut entraîner des problèmes sociaux, nous devons nous arrêter à certaines autres causes.

47. Il faut compter parmi les conditions anormales présentes dans la société industrielle la densité excessive de population, le

fait que l'homme vive éloigné de la nature, la trop grande rapidité des mutations sociales et la disparition des petites communautés naturelles comme la famille étendue, le village ou la tribu.

48. C'est un fait bien connu que la surpopulation augmente le stress et l'agressivité. La densité démographique qu'on rencontre aujourd'hui et l'éloignement de l'homme par rapport à sa condition naturelle sont les conséquences du progrès technologique. Toutes les sociétés pré-industrielles furent à prédominance rurale. La révolution industrielle a considérablement modifié la taille des villes et le pourcentage de la population urbaine ; et la mécanisation de l'agriculture contemporaine a permis de nourrir une population beaucoup plus nombreuse qu'auparavant. (La technologie aggrave encore les conséquences du surpeuplement dans la mesure où elle offre aux gens de nouveaux moyens de produire des dysfonctionnements. C'est le cas d'une multitude d'appareils, source de nuisances sonores, comme les tondeuses à gazon électriques, les radios, les motos, etc. Si on ne réglemente pas l'usage de ces appareils, les gens qui veulent le silence et la paix seront irrités par le bruit. Si on le réglemente, leurs utilisateurs seront irrités par les restrictions. Mais si ces machines n'avaient jamais été inventées, elles n'auraient engendré ni conflit ni irritation.)

49. Le monde naturel (qui n'a en général changé que lentement) a fourni aux sociétés traditionnelles un cadre de référence stable leur procurant un sentiment de sécurité. Depuis le début de l'ère moderne, ce sont les hommes qui ont dominé la nature plutôt que le contraire. Or le progrès technologique pousse la société contemporaine à un changement rapide. En conséquence, nous avons perdu tout cadre de référence stable.

50. Les conservateurs sont des idiots : d'un côté ils se plaignent du déclin des valeurs traditionnelles, de l'autre ils soutiennent avec ferveur le progrès technologique et la croissance économique. Apparemment il ne leur est jamais venu à l'esprit

qu'on ne saurait déclencher des changements profonds et rapides dans la technologie ou l'économie d'une société sans provoquer à brève échéance des modifications dans tous les autres secteurs ; et ils ne semblent pas avoir réalisé non plus que ces mutations rapides entraînent inmanquablement la ruine des valeurs traditionnelles.

51. La rupture avec les valeurs traditionnelles implique jusqu'à un certain point la dislocation des liens qui maintiennent la cohésion des groupes sociaux de taille moyenne. La désintégration de ces groupes est aussi facilitée par le fait que les conditions modernes exigent ou incitent souvent les individus à déménager, les séparant ainsi de leur communauté. Par-dessus tout, pour qu'elle fonctionne de façon efficace, une société technologique EST DANS L'OBLIGATION d'affaiblir les communautés locales et les solidarités familiales. Dans la société moderne, l'individu doit d'abord sa fidélité au système, et seulement après à sa communauté d'origine ; parce que si les solidarités traditionnelles devaient passer en premier, les intérêts du groupe d'appartenance se développeraient au détriment du système tout entier.

52. Imaginons qu'un fonctionnaire ou un cadre d'entreprise offre un poste à un cousin, un ami ou un coreligionnaire plutôt qu'à la personne la plus qualifiée pour cette position. En agissant ainsi, il permet que des liens de solidarité individuels l'emportent sur le loyalisme à l'égard du système. Cela s'appelle du « népotisme » ou de la « discrimination », qui sont l'un et l'autre des péchés mortels dans le monde d'aujourd'hui. Les sociétés à prétentions industrielles qui n'ont pas réussi à subordonner les solidarités individuelles ou locales au loyalisme à l'égard du système sont généralement très inefficaces. (Regardez l'Amérique latine.) Par conséquent, la société industrielle avancée ne tolère les petites communautés qu'après les avoir émasculées, domptées et transformées en outils au service du système³⁸.

53. On s'accorde pour dire que le surpeuplement, le changement rapide et la disparition des communautés sont à l'origine des problèmes sociaux. Nous ne croyons cependant pas qu'ils suffisent à expliquer l'étendue des problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui.

54. Bien que certaines villes pré-industrielles aient été de grande taille et très peuplées, leurs habitants ne paraissent pas avoir souffert de problèmes psychologiques comparables à ceux de l'homme moderne. Par contre, on trouve encore dans l'Amérique contemporaine des zones rurales peu peuplées où se développent des problèmes identiques à ceux des zones urbaines, même si ces problèmes n'ont pas la même intensité qu'en ville. Nous en concluons que le surpeuplement n'est pas un facteur essentiel.

55. Lorsqu'au XIX^e siècle la frontière des États-Unis ne cessait de reculer, la migration des populations a probablement entraîné la rupture de familles étendues et de groupes sociaux restreints, au moins autant qu'aujourd'hui. En fait, de nombreuses familles nucléaires ont vécu dans un tel isolement, sans voisins à des kilomètres à la ronde, qu'elles n'appartenaient à aucune communauté, sans pour autant qu'il en soit résulté des problèmes particuliers.

56. Qui plus est, le recul des frontières a été en Amérique un phénomène rapide et profond. Un homme pouvait très bien naître et être éduqué dans une cabane en rondins, hors de portée de la loi et de la vie policée, et vivant largement de gibier ; et parvenu à la vieillesse il pouvait avoir un emploi stable et passer ses jours au sein d'une communauté policée, sous l'égide de la loi. C'était un changement bien plus profond que celui qui arrive typiquement dans l'existence de nos contemporains, et pourtant cela ne semble pas avoir produit de problèmes psychologiques. En fait,

l'Amérique du XIX^e siècle croyait en elle-même et faisait preuve d'un optimisme qui contraste avec ce qu'on observe aujourd'hui³⁹.

57. La différence, selon nous, tient au fait que l'homme moderne a le sentiment (largement justifié) que le changement lui est IMPOSÉ, tandis que le pionnier du XIX^e siècle avait l'impression (tout autant justifiée) qu'il était responsable du changement puisqu'il l'avait voulu. Ainsi, un pionnier s'établissait sur une terre de son choix et, par son travail, il en faisait une ferme. En ce temps-là, un comté pouvait comprendre deux cents habitants, et se trouvait bien plus isolé et autonome qu'un comté d'aujourd'hui. Ainsi, le fermier défricheur, en tant que membre d'un groupe relativement restreint, participait-il à la création d'une communauté nouvelle et policée. On peut se demander si la création de cette communauté était un progrès mais, quoi qu'il en soit, le pionnier y trouvait la réalisation du processus de pouvoir.

58. On pourrait trouver d'autres exemples de sociétés dans lesquelles un changement rapide et/ou une absence de liens communautaires étroits ne se sont pas accompagnés d'un comportement massivement aberrant comme c'est le cas aujourd'hui dans la société industrielle. Nous croyons que la cause principale des problèmes psychologiques et sociaux de la société contemporaine gît dans le fait que les gens ont peu d'occasions de réaliser leur processus de pouvoir comme ils le devraient. Non qu'il n'y ait pas eu d'autres cultures dans lesquelles le processus de pouvoir se soit trouvé bloqué ; il est probable que la plupart sinon toutes les sociétés policées ont interféré à un degré plus ou moins grand dans la réalisation du processus de pouvoir de leurs membres ; mais aujourd'hui le problème est devenu particulièrement aigu. La sensibilité gauchiste, du moins dans sa récente moûture (milieu et fin du XX^e siècle), est un des symptômes des carences liées à l'accomplissement du processus de pouvoir.

Le blocage du processus de pouvoir dans la société moderne

59. Nous distinguons trois groupes dans les besoins humains : 1) ceux qui peuvent être satisfaits avec un minimum d'effort ; 2) ceux qui ne peuvent être satisfaits qu'au prix d'un sérieux effort ; 3) ceux qui ne peuvent pas être satisfaits de façon adéquate, quel que soit l'effort fourni. Le processus de pouvoir est un processus permettant de satisfaire les besoins du second groupe. Plus nombreux sont les besoins du troisième groupe, plus fréquentes sont la frustration, la colère, engendrant le défaitisme, la dépression, etc.

60. Dans la société industrielle contemporaine, les besoins naturels des hommes se répartissent généralement entre le premier et le troisième groupe. Le second groupe se compose de plus en plus de besoins artificiellement créés.

61. Dans les sociétés primitives, les nécessités physiques tombent généralement dans le deuxième groupe. On peut les satisfaire mais au prix d'un sérieux effort. À l'inverse, la société moderne tend à garantir à ses membres la satisfaction de ces nécessités physiques⁴⁰, en échange d'un effort minime, d'où le fait que les besoins biologiques se retrouvent dans le premier groupe. (On peut ne pas être d'accord avec le fait qu'une profession réclame un effort « minime » ; mais dans les emplois qui requièrent peu ou pas de qualifications, en fait d'effort, c'est surtout de la SOUMISSION qui est exigée. Vous vous asseyez ou vous vous tenez là où l'on vous a dit de vous asseoir ou de vous tenir ; vous faites ce qu'on vous a dit de faire, de la manière dont on vous a dit de le faire. Vous n'avez que rarement l'occasion de faire des efforts sérieux, et dans tous les cas on vous laisse si peu de latitude dans votre travail que la satisfaction du processus de pouvoir ne peut pas être obtenue.)

62. Dans la société moderne, des besoins sociaux comme l'amour, la sexualité ou le statut se tiennent souvent dans le deuxième groupe, en fonction de la situation de l'individu⁴¹. Mais, à l'exception des gens qui ont un désir particulièrement fort de reconnaissance sociale, l'effort exigé pour combler ces besoins est insuffisant pour satisfaire de façon adéquate le processus de pouvoir.

63. Dans le but d'obtenir la satisfaction du processus de pouvoir, des besoins artificiels ont été créés, qui tombent dans le second groupe. On a aussi développé des techniques de publicité et de marketing afin que de nombreux individus aient envie de choses que leurs grands-parents n'ont jamais souhaitées ou qu'ils n'auraient même pas imaginées. Dans la mesure où il faut produire un sérieux effort pour gagner assez d'argent afin de satisfaire ces besoins artificiels, nous les plaçons dans le deuxième groupe. (Mais reportez-vous aux paragraphes 80-82.) L'homme moderne doit parvenir à la satisfaction du processus de pouvoir en grande partie par l'intermédiaire de besoins créés artificiellement par la publicité ou par l'industrie du marketing⁴², et par l'intermédiaire d'activités de substitution.

64. Il semble que pour de nombreuses personnes, et peut-être dans la majorité des cas, ces formes artificielles du processus de pouvoir ne suffisent pas. Un thème revient souvent dans les essais critiques de la seconde moitié du XX^e siècle, le sentiment d'absurdité qui frappe beaucoup de gens dans la société moderne. (On appelle aussi ce sentiment de l'absurde « anomie », ou « vacuité des classes moyennes ».) Nous pensons que la soi-disant « crise d'identité » est plus probablement une quête pour retrouver un but dans l'existence, ce dernier pouvant être une activité de substitution. L'existentialisme a peut-être été une réaction à l'absurdité de la vie moderne⁴³. Le besoin de s'accomplir est très répandu dans la société contemporaine. Nous croyons cependant que pour la majorité des gens, un projet dont la seule finalité est

l'accomplissement (c'est-à-dire une activité de substitution) ne peut pas être pleinement satisfaisant. En d'autres termes, cela n'aboutit pas à la satisfaction du processus de pouvoir. (Voir paragraphe 41.) Cette satisfaction ne peut être obtenue que par l'intermédiaire de projets tournés partiellement vers l'extérieur, comme les nécessités physiques, la sexualité, l'amour, la reconnaissance sociale, la vengeance, etc.

65. De plus, la plupart des gens ne sont pas en position de poursuivre leurs objectifs de façon AUTONOME dès lors que cette poursuite implique de gagner de l'argent, de grimper dans l'échelle des statuts, ou de s'intégrer dans l'ensemble du système. La plupart des travailleurs sont employés par quelqu'un d'autre et, comme nous le soulignons dans le paragraphe 61, ils doivent consacrer leur temps à faire ce qu'on leur a commandé, selon les normes en vigueur. Même ceux qui sont à leur propre compte possèdent une autonomie limitée. Les artisans et les dirigeants de petites entreprises ne cessent de se plaindre des régulations gouvernementales excessives qui sont une entrave à leur travail. Quelques-unes de ces lois sont sans doute inutiles, mais dans la plupart des cas elles sont une conséquence inévitable de l'extrême complexité de notre société. Une bonne part des petites entreprises actuelles fonctionne sur le système des franchises. Il y a quelques années, le *Wall Street Journal* rapportait que de nombreuses compagnies accordant des franchises exigeaient des candidats désireux d'en obtenir une qu'ils passent un test de personnalité afin d'ÉLIMINER ceux qui faisaient preuve d'esprit d'initiative et de créativité. De tels individus étaient jugés trop indociles pour pouvoir se fondre sans problème dans le moule préparé par le système des franchises. De telles pratiques excluent de la petite entreprise certains individus qui auraient le plus besoin d'autonomie.

66. Aujourd'hui, les gens vivent davantage en fonction de ce que le système fait POUR EUX, ou leur fait À EUX, qu'en fonction de ce qu'ils font pour eux-mêmes. Et ce qu'ils font pour

eux-mêmes s'accomplit de plus en plus selon les normes proposées par le système. Les occasions se réduisent à celles que le système offre, et doivent être exploitées en fonction des lois et règlements qu'il a établis⁴⁴. Et si l'on veut avoir la moindre chance de réussir, c'est en se conformant au modèle prescrit par les experts.

67. Ainsi le processus de pouvoir se trouve-t-il bloqué dans notre société à la fois par un manque d'objectifs réels et par un manque d'autonomie dans la poursuite des objectifs. Mais il se trouve également bloqué par les besoins qui tombent dans le troisième groupe : ceux que les hommes ne peuvent pas satisfaire adéquatement, quelque effort qu'ils entreprennent. L'un de ces besoins est le besoin de sécurité. Notre vie dépend de décisions prises par d'autres ; nous n'avons aucun contrôle sur ces décisions et nous ignorons généralement jusqu'au nom de ceux qui les prennent. (« Nous vivons dans un monde où un nombre relativement restreint de gens, entre 500 et 1000, prennent toutes les décisions importantes. » Philip B. Heymann, de la faculté de droit de Harvard, cité par Anthony Lewis, *New York Times*, 21 avril 1995.) Nos vies dépendent par exemple du respect des normes de sécurité dans une usine produisant de l'énergie nucléaire ; ou de la quantité de pesticides autorisée dans notre alimentation ; ou du niveau de pollution de l'air ; ou bien encore du degré de compétence (ou d'incompétence) de notre médecin. Obtenir ou perdre un emploi peut dépendre de décisions prises par des fonctionnaires du ministère de l'Économie ou par des cadres d'entreprise, et ainsi de suite. La plupart des gens n'ont que peu de moyens de parer à ces menaces. En conséquence, la recherche individuelle de sécurité se trouve frustrée et aboutit à un sentiment d'impuissance.

68. On nous objectera que l'homme primitif était moins protégé que l'homme moderne, ce qui explique sa plus courte espérance de vie, et qu'ainsi, en ce qui concerne la sécurité, l'homme moderne souffre plutôt d'un excès que d'un manque.

Mais le sentiment psychique de sécurité ne correspond pas à la sécurité physique. Nous nous sentons en sécurité moins en fonction de normes objectives qu'en raison de notre capacité à prendre notre sort en main. Menacé par une bête féroce ou par la faim, l'homme primitif pouvait se défendre, ou partir à la recherche de nourriture. Bien que jamais certain du résultat, il n'était cependant pas sans ressource face aux menaces. L'individu moderne par contre est environné de menaces contre lesquelles il n'a aucune défense : les accidents nucléaires, les produits cancérogènes dans son alimentation, la pollution de l'environnement, la guerre, l'augmentation des impôts, l'invasion de sa vie privée par les grandes organisations, les phénomènes économiques et sociaux à échelle nationale peuvent affecter sa vie.

69. Il est vrai que l'homme primitif était impuissant face à certaines menaces comme la maladie. Mais il pouvait accepter avec stoïcisme le risque de maladie. Ce n'était pas de sa faute, cela faisait partie de la nature des choses, sauf à croire que la responsabilité en incombait à quelque démon imaginaire. Tandis que les menaces qui pèsent sur l'homme moderne sont des CRÉATIONS DE L'HOMME. Loin d'être le fruit du hasard, elles lui sont IMPOSÉES par d'autres hommes dont, en tant qu'individu, il ne peut contrecarrer les décisions. Par conséquent, il se sent frustré, humilié et il enrage.

70. L'homme primitif était ainsi en grande partie responsable de sa propre sécurité (en tant qu'individu ou en tant que membre d'un petit groupe) tandis que la sécurité de l'homme moderne est aux mains de personnes ou d'organisations trop distantes ou trop grandes pour qu'il puisse les influencer. C'est pourquoi le besoin de sécurité de l'homme moderne tend à se répartir entre le premier et le troisième groupe. Dans certains domaines (la nourriture, le logement, etc.), sa sécurité est assurée au prix d'un effort insignifiant, tandis que dans d'autres domaines il NE PEUT PAS l'assurer. (Ce qui précède constitue une simplification de la

réalité, mais vise à souligner en termes généraux en quoi la condition de l'homme moderne diffère de celle du primitif.)

71. Les gens ont de nombreux besoins ou des désirs passagers qui sont nécessairement frustrés dans la vie moderne, et qui pour cette raison tombent dans la troisième catégorie. On peut se mettre en colère, mais la société contemporaine ne permet pas de se battre. Dans la plupart des cas, elle n'autorise même pas l'agression verbale. Quand on se déplace en voiture, qu'on soit pressé ou d'humeur vagabonde, on n'a guère le choix, on doit rouler à la même vitesse que les autres et s'arrêter aux feux rouges. On aimerait peut-être faire notre travail d'une façon différente, mais on doit généralement le faire selon les exigences du patron. Dans de nombreux autres domaines, l'homme moderne est enserré dans un réseau de règles et de prescriptions (explicites ou implicites) qui frustrent beaucoup de ses impulsions et viennent s'immiscer dans le processus de pouvoir. On ne peut se débarrasser de la plupart de ces régulations car elles sont indispensables au fonctionnement de la société industrielle.

72. À certains égards, la société moderne est extrêmement permissive. Dans les domaines qui n'ont pas de rapport avec le fonctionnement du système, on peut généralement agir à sa guise. On peut s'affilier à n'importe quelle confession religieuse (pour autant qu'elle n'encourage pas les comportements qui nuiraient au système). On peut faire l'amour avec toute personne qui nous plaît (à condition d'utiliser des prophylactiques). On peut faire tout ce qu'on veut pourvu que cela n'ait AUCUNE IMPORTANCE. Mais pour tout ce qui est IMPORTANT, le système tend de plus en plus à contrôler nos conduites.

73. Le comportement n'est pas seulement contrôlé par des règles explicites de l'État, ni exclusivement par lui. Le contrôle s'exerce souvent par des contraintes indirectes, par des pressions psychologiques ou par des manipulations. En dehors de l'État, d'autres organisations, ou même le système dans son ensemble, se

chargent de la surveillance. La plupart des grandes compagnies utilisent des techniques de propagande pour manipuler les attitudes du public ou son comportement⁴⁵. La propagande ne se ramène pas à la publicité, et les gens qui la fabriquent ne le font pas toujours intentionnellement. Par exemple, le contenu des divertissements télévisés véhicule une forme de propagande très puissante. Voici un exemple de contrainte indirecte : aucune loi ne nous oblige à nous rendre chaque jour au travail et à obéir aux ordres de notre patron. Légalement, rien ne nous interdit de vivre dans la nature, à la façon des primitifs, ou de fonder notre propre entreprise. Mais en pratique il reste peu d'espaces inhabités, et le système économique ne peut tolérer qu'un nombre restreint de petites entreprises. C'est pourquoi la plupart d'entre nous ne survivent qu'en trouvant un patron.

74. Il est probable que l'obsession de l'homme moderne pour la longévité, le maintien de l'intégrité physique ou l'attirance sexuelle jusqu'à un âge avancé, est un symptôme d'incomplétude qui résulte de l'incapacité à parvenir à la satisfaction du processus de pouvoir. Le « démon de midi » en est un autre symptôme. Même chose pour le refus de fonder une famille, si commun dans notre société, et presque inconnu dans les cultures primitives.

75. Dans les sociétés primitives, la vie se présente comme une suite de stades. Lorsque les besoins et les finalités d'un stade ont été satisfaits, il n'y a pas de répugnance particulière à passer au stade suivant. Un jeune homme franchit les étapes du processus de pouvoir en devenant chasseur, chassant non par goût du sport ou pour sa satisfaction, mais pour la viande nécessaire à sa subsistance. (Pour les jeunes femmes, le processus est plus complexe, avec plus d'insistance sur le pouvoir social ; nous ne pouvons pas discuter cette question ici.) Après avoir franchi ce stade, le jeune homme fait face aux responsabilités familiales sans répugnance. (Par contraste, certains de nos contemporains retardent indéfiniment le moment d'avoir des enfants, trop occupés qu'ils sont à chercher ailleurs quelque

« accomplissement ». Nous pensons que ce dont ils ont réellement besoin c'est d'une satisfaction adéquate du processus de pouvoir, avec des objectifs authentiques au lieu des buts artificiels fournis par les activités de substitution.) De nouveau, après avoir bien éduqué ses enfants, ayant franchi les étapes du processus de pouvoir en pourvoyant à leurs nécessités physiques, l'homme primitif sait qu'il a accompli sa tâche et il se sent prêt à entrer dans la vieillesse (s'il vit assez longtemps pour ça) puis à mourir. De leur côté, nos modernes envisagent avec inquiétude le déclin physique et la mort, comme le montrent les efforts monumentaux qu'ils font pour maintenir leur condition, leur apparence physique et leur santé. Selon nous, cela est dû à l'insatisfaction qui résulte du fait qu'ils n'ont jamais appliqué leur énergie à quoi que ce soit d'utile, qu'ils ne se sont jamais servis de leur corps pour passer les étapes du processus de pouvoir. Ce n'est pas l'homme primitif, qui a utilisé quotidiennement son corps à des fins pratiques, qui craint les atteintes de l'âge ; c'est l'homme moderne, qui se sert uniquement de ses jambes pour aller de sa voiture à sa maison. Celui qui a obtenu pendant sa vie la satisfaction du processus de pouvoir est davantage prêt à accepter la fin de son existence.

76. En réponse aux arguments de cette section, quelqu'un dira sans doute que la société doit s'arranger pour que les gens aient l'occasion d'accomplir le processus de pouvoir. Mais si c'est la société qui l'offre, l'occasion n'en est plus une. Le public doit trouver ou inventer lui-même ses occasions. Aussi longtemps que le système lui en OFFRIRA, il sera tenu en laisse. Pour atteindre l'autonomie, les gens doivent se défaire de leurs chaînes.

Comment certains individus s'adaptent

77. Dans la société industrielle et technologique, tout le monde ne souffre pas de problèmes psychologiques. Quelques personnes se disent même satisfaites du monde tel qu'il est. Nous

allons nous intéresser maintenant à l'origine de ces divergences d'opinions à propos de la société.

78. Tout d'abord, il est indubitable que le besoin de pouvoir diffère d'un individu à l'autre. Ceux chez qui il est faible n'ont guère envie de passer les étapes du processus de pouvoir, ou du moins n'ont guère besoin d'autonomie pour satisfaire le processus de pouvoir. On trouve des individus qui auraient été contents d'être manouvriers dans les plantations du sud des États-Unis. (On ne se moque pas des nègres des cotonneries du Sud. On peut même porter à leur crédit que la majorité des esclaves n'étaient PAS satisfaits de la servitude. Par contre, nous nous moquons de ceux qui se SATISFONT de leur servitude.)

79. Quelques personnes peuvent développer un instinct exceptionnel pour acquérir la satisfaction du processus de pouvoir. C'est le cas de ceux qui ont un besoin particulier de reconnaissance sociale : ils peuvent passer leur vie à grimper l'échelle des honneurs sans jamais s'ennuyer à ce jeu.

80. Les individus sont plus ou moins perméables à la publicité et aux techniques de marketing. Certains sont tellement influençables que même s'ils gagnent beaucoup d'argent, ils n'apaisent jamais leur désir compulsif d'acquérir les jouets neufs et clinquants que les publicitaires font miroiter sous leurs yeux. Ainsi, même s'ils ont un gros revenu, ils vivent constamment sous contrainte financière, et leurs envies demeurent frustrées.

81. D'autres sont peu perméables à la publicité et aux techniques de marketing. Ce sont des gens que le gain n'intéresse pas. Pour eux, la satisfaction du processus de pouvoir ne passe pas par l'acquisition de biens matériels.

82. Les individus qui sont moyennement perméables à la publicité et aux techniques de marketing sont capables de gagner assez d'argent pour satisfaire leurs envies de biens et de services,

mais seulement au prix d'un sérieux effort (faire des heures supplémentaires, avoir un second emploi, obtenir des promotions, etc.). Dans leur cas, l'acquisition matérielle leur procure la satisfaction du processus de pouvoir. Mais il ne s'ensuit pas obligatoirement que cette satisfaction est complète. Dans le processus de pouvoir, le besoin d'autonomie peut rester insatisfait (leur travail pouvant consister à obéir aux ordres), et quelques besoins seront frustrés (par exemple, la sécurité, l'agression). (Dans les paragraphes 80-82, nous sommes coupables d'un excès de simplification, parce que nous sommes partis de l'hypothèse que le besoin d'acquérir des objets est une création artificielle de la publicité et des techniques de marketing. Bien sûr, ce n'est pas si simple. Nous renvoyons à la note du paragraphe 63 [page 106].)

83. Certains individus obtiennent en partie la satisfaction du processus de pouvoir en s'identifiant à un puissant parti ou à une organisation de masse. Quelqu'un qui n'a ni projet ni pouvoir va rejoindre un mouvement ou un parti ; il en adopte les buts, et collabore à leur promotion. Quand certains de ces objectifs sont réalisés, et même si ses efforts personnels n'ont joué qu'un rôle mineur dans ce résultat, l'individu a le sentiment (grâce à son identification au mouvement) d'avoir franchi les étapes du processus de pouvoir. Ce phénomène fut exploité par les fascistes, les nazis et les communistes. Notre société l'utilise également, bien que de façon moins cynique. Exemple : Manuel Noriega agaçait les États-Unis (objectif : punir Noriega). Les États-Unis envahirent le Panama (effort) et punirent Noriega (réalisation de l'objectif). Ainsi, les États-Unis accomplirent le processus de pouvoir, et de nombreux Américains, en raison de leur identification à leur patrie, firent l'expérience du processus de pouvoir de façon substitutive. De là une large approbation publique de l'invasion du Panama, qui a procuré aux gens un sentiment de puissance⁴⁶. Le même phénomène se retrouve dans les armées, les entreprises, les partis politiques, les organisations humanitaires, les groupements religieux ou idéologiques. En

particulier, les mouvements gauchistes tendent à attirer des gens en quête de satisfaction du processus de pouvoir. Cependant, la plupart des individus ne parviennent pas à la satisfaction du processus de pouvoir en s'identifiant à un mouvement fort ou à une organisation de masse.

84. Les activités de substitution constituent un autre moyen pour obtenir la satisfaction du processus de pouvoir. Comme nous l'avons dit aux paragraphes 38-40, une activité de substitution est dirigée vers un objectif artificiel que l'individu poursuit pour la seule satisfaction qu'il retirera de cette quête, et non pas pour la réalisation du but en soi. Par exemple, il n'y a aucune raison pratique justifiant de se fabriquer une musculature énorme, de frapper une petite balle en direction d'un trou ou d'acquérir une série complète de timbres-poste. Malgré tout, dans notre société, beaucoup de gens sont des passionnés de culturisme, de golf ou de philatélie. Certains individus sont davantage « extrodéterminés » que d'autres ; ils seront plus prompts à attacher de l'importance à une activité de substitution par le simple fait que leur entourage y accorde de l'intérêt ou parce que la société leur affirme qu'elle en vaut la peine. C'est la raison pour laquelle certaines personnes traitent avec le plus grand sérieux des activités aussi futiles que le sport, le bridge, les échecs ou les arcanes de la recherche universitaire, tandis que d'autres, plus lucides, ne reconnaissent dans ces mêmes choses que des activités de substitution, ce qu'elles sont en effet. En conséquence, elles n'y attachent pas suffisamment d'importance pour obtenir par ce canal la satisfaction du processus de pouvoir. On doit encore souligner que dans de nombreux cas, la façon dont un individu gagne sa vie constitue également une activité de substitution. Non pas une activité de substitution PURE, dans la mesure où la raison qui motive partiellement cette activité est de pourvoir aux nécessités physiques et (pour certains) d'acquérir un statut social, ainsi que les superfluités que la publicité leur fait désirer. Mais bien des gens investissent dans leur travail un effort beaucoup plus grand que celui qui est nécessaire pour gagner l'argent et le prestige dont

ils ont besoin, et cet effort supplémentaire constitue une activité de substitution. Cet effort supplémentaire, joint à l'investissement émotionnel qui l'accompagne, est l'une des forces qui travaillent le plus efficacement au développement incessant et à l'amélioration du système, avec les conséquences négatives que cela peut avoir pour la liberté individuelle (voir paragraphe 131). Pour les scientifiques et les ingénieurs les plus créatifs en particulier, le travail tend pour une bonne part à devenir une activité de substitution. Ce point est si important qu'il requiert une analyse spécifique, que nous fournirons bientôt (paragraphe 87-92).

85. Dans cette section, nous avons expliqué comment la plupart des gens obtiennent à un degré plus ou moins grand la satisfaction du processus de pouvoir dans la société contemporaine. Nous croyons néanmoins que la majorité des individus ne parvient pas à une satisfaction complète. D'abord, ceux qui ont un besoin exagéré de reconnaissance sociale, ou qui se « droguent » au moyen d'une activité de substitution, ou qui s'identifient fortement à un mouvement ou à une organisation pour satisfaire ainsi leur besoin de pouvoir, sont des personnalités d'exception. Pour les autres, les activités de substitution ou l'identification à une communauté ne suffisent pas (voir paragraphes 41 et 64). En second lieu, par le canal des règlements formels ou par la socialisation, le système impose un contrôle excessif, ce qui entraîne une carence en autonomie ainsi que des frustrations dues à la fois à l'impossibilité de réaliser certains buts et à la nécessité de réprimer un trop grand nombre de pulsions.

86. Cependant, même si la plupart des gens du complexe industrialo-technologique se disaient satisfaits, nous (FC) continuerions à nous opposer à ce type de société, parce que (entre autres raisons) nous considérons comme dégradant le fait de satisfaire aux besoins du processus de pouvoir par des activités de substitution ou par identification à des organismes plutôt que par la poursuite d'objectifs authentiques.

Les motivations des scientifiques

87. Le meilleur exemple d'activité de substitution peut être trouvé dans la science et la technologie. Quelques scientifiques prétendent que la « curiosité » ou bien « l'amélioration du sort de l'humanité » les motive. Mais il est facile de voir que, pour la plupart d'entre eux, la grande source de motivation est à chercher ailleurs. En ce qui concerne la curiosité, cette notion est simplement absurde. La plupart des chercheurs travaillent à des problèmes hautement spécialisés qui ne sauraient faire l'objet d'aucun intérêt ordinaire. Par exemple, est-ce qu'un astronome, un mathématicien ou un entomologiste peuvent trouver de l'intérêt aux propriétés de l'isopropyltriméthyléthane ? Certainement pas. Il n'y a qu'un chimiste pour s'y intéresser, et encore ne le fait-il que parce que la chimie est pour lui une activité de substitution. Est-ce qu'un chimiste peut se passionner pour la classification d'une nouvelle sorte de coléoptères ? Non. Cette question regarde seulement le spécialiste des insectes, qui ne s'y intéresse que parce que l'entomologie est une activité de substitution. Si le chimiste ou l'entomologiste devaient s'adonner à des activités sérieuses pour satisfaire leurs nécessités physiques, et si cet effort exerçait leurs capacités d'une façon intéressante pour eux, même si elle n'avait pas de rapport avec la science, alors ils se ficheraient complètement de l'isopropyltriméthyléthane ou de la classification des coléoptères. Imaginons que le manque de bourses universitaires ait obligé le chimiste à devenir courtier d'assurances plutôt que chimiste. Il aurait alors développé de l'intérêt pour les assurances et ne se serait jamais préoccupé de l'isopropyltriméthyléthane. Dans tous les cas, il est anormal de mettre dans la satisfaction d'une simple curiosité le temps et l'énergie que les scientifiques mettent dans leur recherche. Le motif de la « curiosité » avancé par les hommes de science pour justifier leur travail ne tient simplement pas debout.

88. La justification par « l'amélioration du sort de l'humanité » ne fonctionne pas mieux. Une part du travail scientifique n'a aucun rapport concevable avec le bien du genre humain – presque toute l'archéologie ou la linguistique comparée par exemple. D'autres domaines scientifiques présentent des dangers évidents. Cela n'empêche pas les scientifiques travaillant dans ces domaines de faire preuve d'autant d'enthousiasme à l'égard de leur travail que ceux qui développent des vaccins ou qui étudient la pollution de l'air. Prenez le cas du professeur Edward Teller, qui à l'évidence s'implique émotionnellement dans sa croisade pour les industries nucléaires. Son implication est-elle née d'un désir d'être utile à l'humanité ? Si c'est le cas, pourquoi le professeur Teller ne s'est-il pas impliqué dans la promotion d'autres causes humanitaires ? S'il était un si grand humaniste, aurait-il participé à la fabrication de la bombe H ? Comme dans bien d'autres cas, la question de savoir si les usines nucléaires sont vraiment bénéfiques à l'humanité reste ouverte. Est-ce que l'électricité à bon marché pèse plus lourd que l'accumulation des déchets et le risque d'accidents ? Le professeur Teller n'a vu qu'un côté de la question. Sa croisade pour le nucléaire n'est pas née d'un désir d'être utile à l'humanité, mais plutôt du sentiment d'accomplir quelque chose grâce à ses recherches et du plaisir de les voir mettre en application.

89. On peut dire la même chose de tous les scientifiques en général. À de rares exceptions près, ils ne sont motivés ni par la curiosité ni par le désir d'être utiles à l'humanité, mais par le besoin d'accomplir le processus de pouvoir : avoir un objectif (un problème scientifique à résoudre), faire un effort (la recherche) et réaliser cet objectif (la solution du problème). La science est une activité de substitution parce que les scientifiques travaillent d'abord pour le sentiment d'accomplissement qu'ils retirent de leur travail.

90. Bien sûr, tout n'est pas si simple. D'autres raisons jouent un rôle dans la motivation des hommes de science. L'argent et le

prestige, par exemple. Quelques scientifiques peuvent appartenir au genre d'individus possédant un insatiable besoin de reconnaissance sociale (voir paragraphe 79), et cela peut constituer le principal mobile de leur travail. Au vrai, la majorité des scientifiques, au même titre que la majorité de la population, sont plus ou moins réceptifs à la publicité et aux techniques de marketing, et ils ont besoin d'argent pour satisfaire leur envie de biens et de services. Ainsi, la science n'est-elle pas une activité de substitution PURE. Mais elle reste pour une large part une activité de substitution.

91. Ajoutons que la science et la technologie constituent un puissant mouvement de masse, et que de nombreux scientifiques satisfont leur besoin de dominer en s'identifiant à ce mouvement de masse (voir paragraphe 83).

92. Ainsi, la science avance comme une aveugle, sans se soucier du véritable bien de l'humanité, ni d'aucun autre critère, soumise seulement aux besoins psychiques des hommes de science, des fonctionnaires et des décideurs des grandes entreprises qui baillent les fonds nécessaires à la recherche.

La nature de la liberté

93. Nous allons maintenant montrer que le complexe industrialo-technologique ne peut pas être amélioré de façon à empêcher la réduction progressive de la liberté humaine. Mais, dans la mesure où le mot de « liberté » peut s'entendre de multiples façons, nous devons d'abord préciser quelle sorte de liberté nous avons en vue.

94. Par « liberté », nous entendons la chance d'accomplir le processus de pouvoir, avec des objectifs authentiques plutôt que les buts artificiels des activités de substitution, et sans l'ingérence,

la manipulation ou la supervision de qui que ce soit, spécialement celle des grandes organisations. Être libre signifie avoir le contrôle (comme individu ou comme membre d'un PETIT groupe) des problèmes vitaux de l'existence : la nourriture, le vêtement, le logement et la défense contre les menaces environnantes. Être libre signifie avoir du pouvoir, non pas pour dominer autrui mais pour contrôler les conditions de notre propre vie. On n'a aucune liberté si qui que ce soit (spécialement les grandes organisations) a du pouvoir sur nous, même s'il l'exerce de façon bienveillante, douce ou permissive. Il est essentiel de ne pas confondre le pouvoir avec la permissivité (voir paragraphe 72).

95. On dit que nous vivons dans une société libre parce qu'un certain nombre de droits nous sont garantis par la Constitution. Mais ces derniers ne sont pas aussi importants qu'ils paraissent. Le degré de liberté personnelle dans une société donnée dépend davantage de la structure économique et technologique de cette société que de ses lois ou de la forme de son gouvernement⁴⁷. La plupart des nations indiennes de Nouvelle-Angleterre étaient des monarchies, et nombre de cités de la Renaissance italienne étaient dominées par des condottieres. Mais ce qu'on peut lire sur ces sociétés nous donne l'impression que la liberté qu'elles offraient à leurs membres était plus grande que celle permise dans notre société. Cela est dû en partie au fait qu'il n'existait alors aucun mécanisme efficace pour imposer la volonté du dirigeant : il n'y avait pas de forces policières modernes et bien organisées, pas de communications à longue distance, pas de caméras de surveillance, pas de dossiers d'information sur la vie privée de l'individu moyen. On pouvait ainsi échapper assez facilement au contrôle.

96. En ce qui regarde nos droits constitutionnels, voyez par exemple le cas de la liberté de presse. Loin de nous de vouloir dénigrer ce droit : c'est un instrument trop utile dans la lutte contre la concentration excessive de pouvoir, puisqu'il permet de

contrôler les hommes politiques en révélant publiquement leurs malversations. Mais la liberté de presse est de peu d'utilité pour le citoyen moyen, en tant qu'individu. Les médias d'information sont généralement entre les mains d'importants consortiums qui sont partie intégrante du système. Toute personne qui a un peu d'argent peut faire imprimer un texte, ou elle peut le répandre à travers des réseaux électroniques comme Internet, ou par d'autres moyens ; mais son message sera noyé dans le flot des informations offertes par les médias, et il n'aura aucun résultat pratique. Les groupes restreints et les individus sont incapables d'influencer la société par des écrits. Prenez par exemple le cas de notre groupe (FC). Si nous n'avions jamais commis d'acte de violence, et que nous ayons soumis le présent texte à un éditeur, ce dernier l'aurait probablement refusé. Au cas où on l'aurait accepté et imprimé, il aurait sans doute attiré l'attention d'un très petit nombre de lecteurs, parce qu'il est plus divertissant de regarder les amusements télévisés que de lire un essai sérieux et mesuré. Et même si notre écrit avait eu de nombreux lecteurs, la plupart d'entre eux l'auraient vite oublié, parce qu'ils se seraient trouvés bientôt submergés sous la masse des informations dont les médias bombardent leur esprit. Afin de présenter notre message avec quelque chance de produire une impression durable sur le public, nous avons dû tuer des gens.

97. Les droits constitutionnels sont utiles jusqu'à un certain point, mais ils ne peuvent pas garantir beaucoup plus que ce qu'on pourrait appeler une conception bourgeoise de la liberté. Selon cette conception, un homme « libre » est essentiellement un rouage de la machine sociale et possède seulement un certain nombre de libertés, définies et limitées. Ces libertés visent davantage à servir les besoins de la machine sociale que ceux de l'individu. Ainsi, dans la conception bourgeoise, l'homme « libre » jouit de la liberté économique, parce qu'elle favorise la croissance et le progrès ; il jouit de la liberté de presse parce que la dénonciation publique des malversations permet de limiter les abus des dirigeants politiques ; il a droit à un jugement équitable

parce que l'emprisonnement arbitraire, à la discrétion des puissants, nuirait au système. Ce fut clairement la position d'un Simon Bolivar. Pour lui, le peuple ne méritait la liberté que pour l'avancement du progrès (du progrès dans la conception bourgeoise du terme). D'autres philosophes bourgeois ont défendu une conception semblable, réduisant la liberté à de simples moyens en vue de fins collectives. Chester C. Tan explique ainsi la philosophie de Hu Han-min, un membre dirigeant du Kuomintang, dans son livre *La Pensée politique chinoise du XX^e siècle* : « Un individu se voit accorder des droits seulement en tant que membre d'une communauté, et parce que celle-ci a besoin de ces droits. Sous le terme de communauté, Hu faisait référence à la nation tout entière. » (p. 202). Et à la page 259, Tan affirme que « selon Carsun Chang (Chang Chun-mai, dirigeant du Parti socialiste d'État en Chine), la liberté devait être utilisée dans l'intérêt de l'État et du peuple dans son ensemble ». Mais quelle sorte de liberté est-ce là, si l'on ne peut s'en servir qu'en fonction des prescriptions d'autrui ? La conception de la liberté que défend FC n'a rien à voir avec celle de Bolivar, de Hu, de Chang ou des autres penseurs bourgeois. Le problème avec de tels théoriciens, c'est qu'ils ont fait du développement et de la mise en pratique de théories sociales leurs activités de substitution propres. Par conséquent, leurs théories visent surtout à satisfaire les besoins de leurs inventeurs, davantage que ceux des gens qui ont la malchance de vivre dans les pays où de telles théories sont mises en application par la force.

98. Un dernier point doit être soulevé dans cette section : le fait qu'un individu PRÉTENDE jouir d'une liberté satisfaisante ne nous autorise pas à conclure que sa liberté est suffisante. La restriction de la liberté s'accomplit partiellement par un contrôle psychique dont les gens ne sont pas conscients. De plus, l'idée qu'ils se font de ce que constitue la liberté est davantage déterminée par les conventions sociales que par les besoins réels des gens. Par exemple, il est probable que de nombreux individus

de gauche du type sursocialisé diraient que la plupart des gens, y compris eux-mêmes, ne sont pas assez socialisés plutôt que trop, et pourtant le gauchiste sursocialisé paye un lourd tribut psychologique en raison même de sa sursocialisation.

Quelques principes historiques

99. Nous devons comprendre l'histoire comme la somme de deux composantes : une composante erratique qui consiste en événements imprévisibles apparaissant de façon irrégulière, selon un modèle qu'on ne saurait décrire ; une composante régulière, qui consiste en tendances qui se répètent dans la longue durée. Nous ne traiterons ici que de la seconde composante.

100. PREMIER PRINCIPE. Quand on provoque un PETIT changement qui affecte une tendance historique de longue durée, les conséquences de ce changement sont alors presque toujours transitoires – et la tendance retournera bientôt à son état premier. (Exemple : l'effet d'une réforme sociale dont la finalité est de se débarrasser de la corruption politique se prolonge rarement au-delà du court terme. Tôt ou tard, les réformateurs relâchent leur vigilance et la corruption revient en catimini. Le niveau de corruption dans une société donnée tend à demeurer constant, ou bien il change lentement avec l'évolution de la société. Normalement, un coup de balai politique ne sera irréversible que s'il s'accompagne d'un important mouvement social ; un PETIT changement dans la société ne suffira pas.) Si un petit changement dans une tendance historique de longue durée semble permanent, la raison en est que ce changement va dans le sens général de la tendance et qu'ainsi, loin de la gêner, il lui donne plus de poids.

101. Le premier principe est presque une tautologie. Si une tendance se trouvait déstabilisée par de petits changements, elle

se déplacerait au hasard plutôt que de suivre une direction donnée ; en d'autres termes, elle ne serait pas une tendance de longue durée.

102. DEUXIÈME PRINCIPE. Quand on provoque un changement assez important pour affecter de façon irréversible une tendance historique de longue durée, ce changement affecte alors l'ensemble de la société. Autrement dit, une société est un système dans lequel les parties sont en interaction, et vous ne pouvez pas changer de façon permanente un élément sans que les autres éléments en soient simultanément affectés.

103. TROISIÈME PRINCIPE. Quand on provoque un changement assez important pour affecter de façon permanente une tendance historique de longue durée, les conséquences pour la société tout entière en sont imprévisibles. (Sauf si des sociétés différentes et variées ont subi un changement identique et que les mêmes conséquences ont été chaque fois observées, auquel cas on pourra prédire de façon empirique qu'une autre société, affectée par ce même changement, connaîtra sans doute des conséquences similaires.)

104. QUATRIÈME PRINCIPE. On ne peut pas bâtir sur du papier un nouveau type de société. En d'autres mots, vous ne pouvez pas construire par avance un modèle social, puis le mettre en application et vous attendre à ce qu'il fonctionne selon vos plans.

105. Les troisième et quatrième principes sont la conséquence de la complexité des sociétés humaines. Un changement dans le comportement humain affectera l'économie d'une société et son environnement physique ; l'économie affectera l'environnement et vice versa, et les changements économiques comme ceux de l'environnement vont à leur tour affecter les conduites humaines de façon complexe et

imprévisible ; et ainsi de suite. Le réseau des causes et des effets est bien trop complexe pour être démêlé et compris.

106. CINQUIÈME PRINCIPE. Les gens ne choisissent pas consciemment et rationnellement la forme de leur société. Les cultures se développent à travers des processus d'évolution sociale qui ne relèvent pas du contrôle rationnel des hommes.

107. Le cinquième principe est la conséquence des quatre précédents.

108. À titre d'illustration : En vertu du premier principe, on dira généralement d'une tentative de réforme sociale qu'elle va soit dans la direction dans laquelle la société se développe (elle ne fait alors qu'accélérer un changement qui se serait produit dans tous les cas), soit qu'elle n'a qu'un effet provisoire, de sorte que la société retombe tôt ou tard dans sa routine. Pour produire un changement durable dans la direction que prennent les principaux aspects d'une société, une réforme ne suffit pas, il faut une révolution. (Une révolution n'implique pas forcément un soulèvement armé ou le renversement du gouvernement.) En vertu du deuxième principe, une révolution ne peut pas changer une société dans un seul de ses aspects, elle la bouleverse dans sa totalité. En vertu du troisième principe, des changements qui n'étaient ni prévus ni souhaités par les révolutionnaires se produisent néanmoins. En vertu du quatrième principe, lorsque des révolutionnaires ou des utopistes élaborent une société nouvelle, le résultat ne correspond pas à ce qui était escompté.

109. La Révolution américaine ne contredit pas ces principes. La « Révolution » américaine n'a pas été une révolution dans le sens que nous donnons à ce mot, mais une guerre d'indépendance, suivie d'une réforme politique aux prolongements nombreux. Les Pères fondateurs n'ont pas changé la direction dans laquelle la société américaine se développait, et ils n'ont pas cherché à le faire. Ils ont seulement débarrassé la

société américaine de la domination britannique qui en retardait l'émancipation. Leurs réformes politiques n'ont modifié aucune tendance fondamentale, elles ont seulement poussé la culture politique américaine dans la direction naturelle qu'elle avait prise. La société anglaise, dont la société américaine est issue, allait depuis longtemps dans la voie de la démocratie représentative. Et avant la guerre d'Indépendance, au sein des assemblées coloniales, les Américains pratiquaient déjà la démocratie représentative à un degré non négligeable. La Constitution créa le système politique en utilisant le modèle du système britannique et des assemblées coloniales. Avec bien sûr des changements majeurs – il est indubitable que les Pères fondateurs franchirent un pas très important. Mais ce pas allait dans la direction qu'avait déjà prise le monde anglophone. La preuve en est que l'Angleterre et toutes ses colonies, peuplées en grande partie de colons de souche britannique, finirent par adopter la démocratie représentative, avec des systèmes assez peu différents du modèle américain. Imaginons que les Pères fondateurs aient pris peur et qu'ils se soient abstenus de signer la Déclaration d'indépendance : notre mode de vie actuel n'en serait pas sensiblement différent. Nos liens avec l'Angleterre seraient peut-être plus étroits, nous aurions un Parlement et un Premier ministre au lieu d'un Congrès et d'un Président. La belle affaire ! On le constate, loin de démentir nos principes, la Révolution américaine en constitue une excellente illustration.

110. Malgré tout, on doit faire preuve de bon sens dans l'application de ces principes. Ils sont présentés dans une langue volontairement imprécise pour laisser toute latitude à l'interprétation, et on pourra y trouver des exceptions. Par conséquent, ces principes ne constituent pas des règles inviolables ; ils forment cependant une méthode empirique, un guide pour la réflexion, pouvant servir d'antidote aux niaiseries sur l'avenir de notre société. On devrait constamment garder à l'esprit ces principes, et si quelqu'un parvient à des conclusions qui les contredisent, il devrait soigneusement reconsidérer son

analyse et ne maintenir ses conclusions que s'il a de bonnes, de solides raisons pour le faire.

Il est impossible de réformer le complexe industrialo-technologique

111. Les principes qui précèdent font comprendre qu'une réforme du système industriel visant à empêcher la réduction de notre liberté est une tâche d'une difficulté insurmontable. Depuis la Révolution industrielle au moins, une tendance constante de la technologie a été de renforcer le système, au prix coûteux de la liberté individuelle et de l'autonomie locale. Aussi, un changement destiné à défendre la liberté contre les atteintes de la technologie irait à l'encontre des tendances profondes du mouvement social. Par conséquent, un tel changement serait passager – rapidement submergé par le flot de l'histoire – ou bien, s'il était assez fort pour devenir permanent, la nature de la société tout entière s'en trouverait modifiée. Ceci en vertu des premier et deuxième principes. De plus, dans la mesure où la société serait affectée d'une manière imprévisible (troisième principe), la situation serait à haut risque. D'importantes modifications en faveur de la liberté seraient combattues parce que les gens comprendraient vite qu'elles affectent gravement le fonctionnement du système. Donc, aucune tentative de réforme ne sera suffisamment audacieuse pour être efficace. Même si l'on mettait en œuvre des transformations assez grandes pour produire un effet durable, on ferait marche arrière dès qu'on en percevrait les effets dévastateurs. Ainsi, seuls des individus décidés à accepter une altération radicale du système, dangereuse autant qu'imprévisible, seront capables d'imposer des changements irréversibles en faveur de la liberté. En d'autres termes, ce seront des révolutionnaires et non pas des réformateurs.

112. Des individus désireux de sauver la liberté sans sacrifier les soi-disant bienfaits de la technologie, ne manqueront pas de proposer des modèles naïfs de société où la liberté irait de pair avec la technologie. Hormis le fait que de telles gens offrent rarement des solutions concrètes permettant de mettre en pratique leurs idées, il s'ensuivrait, en vertu du quatrième principe, que même dans le cas où leur nouvelle société pourrait voir le jour, soit elle s'effondrerait, soit elle aboutirait à des résultats bien différents de ceux attendus.

113. Aussi, même en termes généraux, trouver une façon de modifier la société qui réconcilierait la liberté avec la technique contemporaine, paraît hautement improbable. Dans les sections qui suivent, nous donnerons les raisons plus spécifiques qui nous autorisent à conclure que la liberté et le progrès technologique sont incompatibles.

La restriction de la liberté est inévitable dans la société industrielle

114. Comme nous l'avons expliqué aux paragraphes 65-67 et 70-73, l'homme contemporain se trouve prisonnier d'un réseau de réglementations et de lois, et son sort personnel dépend d'individus éloignés de lui, dont il ne peut pas influencer les décisions. Ceci n'est ni le fruit du hasard ni le résultat de l'arbitraire de quelques bureaucrates haut placés. C'est une conséquence logique et inévitable de toute société technologiquement développée. Pour qu'il puisse fonctionner, le système a L'OBLIGATION de contrôler étroitement le comportement humain. Au travail, les gens doivent faire ce qu'on leur commande, sinon l'anarchie s'installerait dans la production. Les administrations DOIVENT fonctionner selon des règles établies. Laisser aux fonctionnaires subalternes trop de latitude dans l'application des règlements conduirait à bloquer le système

et engendrerait des procès dus aux injustices que cette liberté ne manquerait pas de produire. Il est vrai qu'on peut éliminer certaines entraves à la liberté individuelle, mais GÉNÉRALEMENT PARLANT, la réglementation de notre existence par les grandes organisations est nécessaire au fonctionnement du complexe industrialo-technologique. L'individu moyen en retire un sentiment d'impuissance. Il est cependant probable que les régulations formelles seront de plus en plus remplacées par des contraintes psychiques nous forçant à désirer ce que le système exige de nous. (La propagande, voir note 1 du paragraphe 73, p. 113, les techniques d'apprentissage, les programmes de « santé mentale », etc.)

115. Le système DOIT forcer les gens à se conduire d'une manière toujours plus éloignée du comportement naturel des êtres humains. Par exemple, le système a besoin de scientifiques, de mathématiciens et d'ingénieurs. Il ne peut pas fonctionner sans eux. On exerce ainsi sur les enfants une forte pression pour qu'ils excellent dans ces matières. Il n'est pas naturel qu'un adolescent passe le gros de son temps assis à un bureau, le nez dans ses bouquins. S'il est normal, il veut se confronter au monde réel. Chez les peuples primitifs, les choses qu'on enseigne aux enfants sont généralement en rapport harmonieux avec les besoins humains. Dans les tribus indiennes par exemple, les garçons étaient exercés à des poursuites en plein air – exactement le type d'activité dont les garçons raffolent. Mais dans notre société, les enfants sont forcés d'étudier les matières techniques, ce que la plupart d'entre eux font à contre cœur.

116. À cause de la pression incessante que le système exerce pour modifier les conduites humaines, le nombre d'individus qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'adapter aux exigences sociales est en augmentation : chômeurs professionnels, bandes d'adolescents, sectes religieuses, rebelles anti-étatiques, saboteurs écologistes, marginaux et opposants de toutes sortes.

117. Dans toute société technologiquement développée, le destin de chacun DOIT dépendre de décisions sur lesquelles il n'a personnellement pas grande influence. Une société technologique ne peut pas se morceler en petites communautés autonomes, parce que sa production dépend de la coopération d'un grand nombre de personnes et de machines. Une telle société DOIT avoir un haut niveau d'organisation, et elle DOIT prendre des décisions qui affectent un grand nombre de personnes. Quand une décision touche, disons, un million d'individus, chacun des individus touchés a en moyenne seulement un millionième de voix dans le processus décisionnel. En pratique, les décisions sont prises par des fonctionnaires ou par des cadres ou par des technocrates ; mais quand bien même le public serait appelé à donner son opinion sur une question, le nombre des votants est trop grand pour que la voix d'un seul individu puisse avoir une quelconque importance⁴⁸. Ainsi la plupart des individus sont incapables de peser d'une façon sensible sur les principales décisions qui affectent leur vie. Il n'y a aucun moyen de remédier à ce problème dans une société technologiquement développée. Le système essaye de « régler » ce problème en utilisant la propagande, afin de convaincre le public qu'il VEUT les décisions qui ont été prises en son nom ; mais même si cette « solution » était totalement efficace, et permettait aux gens de se sentir mieux, elle serait dégradante.

118. Les conservateurs et d'autres gens réclament davantage d'« autonomie locale ». Les communautés locales ont jadis eu leur autonomie, mais cette liberté devient de moins en moins possible au fur et à mesure que les communautés sont plus étroitement liées et qu'elles dépendent de services collectifs comme le gaz et l'électricité, des réseaux électroniques, des autoroutes, des communications de masse, de la sécurité sociale, etc. Un autre facteur qui joue contre l'autonomie tient au fait que la technologie utilisée à un endroit a souvent des conséquences sur des gens éloignés. Par exemple, les pesticides ou les produits chimiques utilisés près d'un affluent peuvent contaminer les réserves d'eau à

des kilomètres en aval. Quant à l'effet de serre, il a des conséquences sur la planète entière.

119. Le système n'existe pas et ne peut pas exister pour satisfaire les besoins des hommes. C'est plutôt la conduite humaine qui doit être modifiée, afin de répondre aux besoins du système. Cela n'a rien à voir avec l'idéologie politique ou sociale qui prétend informer la sphère technologique. La responsabilité en incombe à la technologie parce que c'est sa logique qui dirige le système, et non pas une quelconque idéologie⁴⁹. Il est évident que le système répond à de nombreux besoins humains, mais il ne le fait que dans la mesure où il y trouve son avantage. Ce sont les besoins du système qui prévalent, et non pas ceux des hommes. Par exemple, le système nourrit les gens parce qu'il ne pourrait pas fonctionner si les individus avaient faim ; il répond aux besoins psychologiques seulement s'il peut le faire à SON AVANTAGE, parce qu'il ne pourrait pas fonctionner si trop de gens devenaient déprimés ou se révoltaient. Mais pour de bonnes raisons, pratiques et fondées, le système doit constamment faire pression sur les individus pour qu'ils adaptent leur comportement à ses volontés. Trop de déchets s'accumulent ? Le gouvernement, les médias, le système éducatif, les écologistes, tout un chacun nous inondent d'une masse de propagande en faveur du recyclage. On manque de personnel technique ? Un chœur de voix exhorte les enfants à étudier les sciences. Personne ne se demande s'il est humain de forcer des adolescents à passer le plus clair de leur temps à potasser des matières que la plupart d'entre eux détestent. Quand des ouvriers spécialisés se retrouvent au chômage à cause du progrès technique et qu'ils doivent entreprendre une « nouvelle formation », on ne cherche pas à savoir s'il est humiliant pour eux d'être déplacés de cette façon. On tient simplement pour acquis que tout le monde doit se plier aux impératifs de la technologie, et pour de bonnes raisons : si les désirs des hommes passaient avant les nécessités techniques, cela créerait des problèmes économiques, le chômage, la pénurie ou pire. Dans notre société, les critères de « santé mentale » reposent en partie sur la façon

dont un individu répond aux demandes du système, et s'il peut le faire sans être stressé.

120. Les efforts pour redonner un sens à la vie et promouvoir l'autonomie à l'intérieur du système sont risibles. Par exemple, au lieu que chaque ouvrier assemble sur une chaîne une partie d'un ensemble, une usine a décidé que chacun fabriquerait tout l'ensemble, et cela était censé donner un sens à leur travail et leur procurer un sentiment d'accomplissement. Quelques entreprises ont tenté de laisser à leurs employés davantage d'autonomie dans le travail, mais pour des raisons pratiques cela ne peut être fait que sur une petite échelle, et dans tous les cas les employés n'ont jamais eu le contrôle des buts ultimes – leurs efforts « autonomes » ne s'appliquant jamais à des objectifs qu'ils auraient eux-mêmes choisis mais seulement à ceux de leurs patrons, à savoir le bien-être et la croissance de l'entreprise. Toute entreprise qui laisserait ses employés agir autrement fermerait rapidement ses portes. De même, dans n'importe quelle entreprise d'un système socialiste, les travailleurs doivent diriger leurs efforts en vue de la réalisation des objectifs de l'entreprise, sinon cette dernière ne remplira pas son rôle dans l'ensemble du système. Une fois encore, pour des raisons purement techniques, la plupart des individus ou des groupes restreints ne peuvent guère avoir d'autonomie dans la société industrielle. Même le propriétaire d'une petite entreprise ne jouit que d'une liberté limitée. En plus des nécessaires réglementations administratives, il doit tenir compte des impératifs de l'économie et se conformer à ses exigences. Par exemple, dès qu'une nouvelle technologie est inventée, qu'il le veuille ou non, le dirigeant d'une petite entreprise sera obligé de l'utiliser, s'il veut rester compétitif.

**Les « mauvais » côtés de la technologie sont inséparables des
« bons »**

121. Une raison supplémentaire pour laquelle la société industrielle ne peut pas être réformée afin de laisser aux individus davantage de liberté tient au fait que la technologie moderne se présente comme un système unifié dans lequel toutes les parties sont interdépendantes. On ne peut pas se débarrasser des « mauvais » côtés et ne garder que les « bons ». Prenez le cas de la médecine contemporaine. Les avancées en médecine dépendent des progrès en chimie, en physique, en biologie, en informatique, et dans d'autres domaines. Les traitements médicaux sophistiqués demandent un équipement technique haut de gamme et onéreux, qui n'est accessible que dans une société riche, orientée vers le développement technologique. Il est clair qu'on ne peut avoir de progrès médical en dehors de l'ensemble technologique et de tout ce qui l'accompagne.

122. Même si le progrès médical pouvait continuer hors de la sphère de la technologie, il amènerait certains problèmes avec lui. Imaginons par exemple que l'on découvre un remède au diabète. Les gens affligés d'une hérédité diabétique deviendraient capables de vivre et de se reproduire comme n'importe qui d'autre. La sélection naturelle à l'égard des gènes produisant le diabète cesserait et ces gènes se répandraient parmi la population. (C'est peut-être déjà le cas, dans la mesure où le diabète, même s'il est incurable, peut néanmoins être contrôlé par des injections d'insuline.) La même chose arrivera avec d'autres maladies auxquelles la population est sujette en raison de la dégradation génétique. La seule solution risque d'être une sorte de politique eugénique ou une application plus étendue de l'ingénierie biologique aux groupes humains, afin que l'homme futur ne soit plus une création de la nature, ou du hasard, ou de Dieu (en fonction de vos croyances religieuses ou philosophiques), mais un produit industriel.

123. Si vous pensez que l'État tentaculaire intervient trop AUJOURD'HUI dans votre existence, attendez demain, quand le gouvernement commencera à réglementer la constitution

génétique de vos enfants. Une telle réglementation suivra inmanquablement l'application de l'ingénierie biologique aux hommes, parce que l'absence de réglementation dans ce domaine serait un désastre⁵⁰.

124. La réponse habituelle à ce type de préoccupation consiste à invoquer « l'éthique médicale ». Mais aucun code éthique ne saurait protéger la liberté face au progrès médical ; cela ne fera au contraire qu'empirer. Un code éthique applicable à l'ingénierie biologique servira concrètement à réguler la constitution génétique des êtres humains. Quelqu'un (issu probablement de la classe supérieure) décidera que telle ou telle application de biotechnologie sera « morale » et que telle autre ne le sera pas, en sorte que ces gens imposeront effectivement leurs propres valeurs à la constitution génétique de l'ensemble de la population. Même si un code moral était choisi sur une base complètement démocratique, la majorité imposerait ses valeurs à toute minorité ayant une conception différente à propos de l'utilisation « morale » de l'ingénierie biologique. Le seul code éthique protégeant vraiment la liberté serait celui qui interdirait TOUTE intervention génétique sur les êtres humains, et vous pouvez être sûrs qu'un tel code ne sera jamais appliqué dans une société technologique. Un code réduisant l'ingénierie génétique à un rôle secondaire ne fera pas long feu, parce que les tentations qu'offre le pouvoir immense des biotechnologies sont irrésistibles. Ceci est encore plus vrai dans la mesure où la majorité des gens considèreront les applications de la biotechnologie comme nettement bénéfiques (élimination des maladies mentales et physiques, possibilité pour les individus d'acquérir les moyens de fonctionner dans le monde contemporain). Il est certain qu'on va faire un usage considérable de l'ingénierie génétique, mais seulement dans la direction compatible avec les besoins du complexe industrialo-technologique⁵¹.

La technologie est une force sociale plus puissante que le désir de liberté

125. Il est impossible de créer un compromis DURABLE entre la technologie et la liberté, parce que la technologie représente, et de beaucoup, une force sociale plus puissante, qui ne cesse par des compromis RÉPÉTÉS d'empiéter sur la liberté. Imaginons le cas de deux voisins, dont chacun possède au départ la même superficie de terre, mais dont l'un est plus puissant que l'autre. Le fort exige une parcelle du terrain de l'autre ; le faible refuse. Le premier dit : « D'accord, faisons un compromis ; vous me donnez seulement la moitié de ce que je réclame. » Le faible n'a guère d'autre solution que de céder. Quelque temps plus tard, le puissant voisin réclame une nouvelle parcelle, ce qui entraîne un nouveau compromis, et ainsi de suite. En imposant au plus faible une série de compromis, le fort finit par gagner toute la terre de l'autre. Il en va de même dans le conflit qui oppose la technologie et la liberté.

126. Qu'on nous permette d'expliquer pourquoi la technologie est une force sociale plus puissante que le désir de liberté.

127. Un progrès technologique qui ne paraît pas tout d'abord une entrave à la liberté finit souvent par la menacer sérieusement. Prenons le cas des véhicules motorisés. Un piéton pouvait aller jadis où bon lui semblait, marcher à son rythme sans souci du code de la route, et sans dépendre de l'infra structure technique. Quand les automobiles virent le jour, elles parurent apporter davantage de liberté à l'homme. Le piéton n'y perdait pas sa liberté ; personne n'était obligé d'acheter une voiture ; et pour celui qui en achetait une, cela lui permettait de se déplacer plus vite et plus loin que les piétons. Mais l'introduction de la circulation automobile a changé la société à un tel point qu'elle restreint aujourd'hui la liberté de déplacement de l'homme.

Lorsque le nombre des voitures augmenta, il devint nécessaire de réglementer leur utilisation. En voiture, et spécialement dans les zones urbaines, on ne peut pas se promener où l'on veut, à la vitesse qu'on veut ; la conduite de chacun doit se modeler sur la circulation générale et se conformer au code. Chacun se trouve tenu à diverses obligations : la vignette auto, le permis de conduire, la carte grise, l'assurance auto, le contrôle de sécurité du véhicule, le remboursement mensuel du prêt automobile. Aux États-Unis, on n'a pas d'autre option que de posséder une voiture. Depuis l'invention de l'automobile, la configuration urbaine a changé ; la plupart des gens travaillent loin de leur résidence ; les centres d'achat et les lieux de divertissement sont aussi éloignés. En conséquence, la voiture est devenue une OBLIGATION. Si l'on s'y refuse, on est réduit aux transports en commun, auquel cas on a encore moins de contrôle sur ses propres déplacements qu'avec une voiture. La liberté même du piéton est aujourd'hui restreinte. En ville, il doit sans cesse s'arrêter aux feux rouges qui servent à la circulation des véhicules. À la campagne, le nombre des automobiles rend à la fois dangereux et déplaisant la marche sur les bas-côtés d'une grande route. (Remarquez ce point important que nous venons d'illustrer avec l'exemple des véhicules motorisés : lorsqu'un nouveau produit de la technique est introduit sur le marché comme une option qu'on peut choisir ou refuser, le produit ne DEMEURE pas forcément optionnel. Dans de nombreux cas, la nouvelle technologie modifie la société à un tel degré que les gens sont finalement OBLIGÉS de s'en servir.)

128. En même temps que le progrès technologique DANS SON ENSEMBLE restreint continuellement notre espace de liberté, chaque avancée technique CONSIDÉRÉE SÉPARÉMENT apparaît désirable. L'électricité, les canalisations, les communications à longue distance..., quelles objections pourraient-elles soulever, de même que les innombrables améliorations techniques qui caractérisent la société contemporaine ? Il aurait été absurde de s'opposer à l'introduction

du téléphone, par exemple, qui offre de nombreux avantages et aucun inconvénient. Et pourtant, comme nous l'avons dit aux paragraphes 59-76, tous ces progrès considérés dans leur ensemble ont donné naissance à un monde dans lequel le destin des hommes n'est plus dans leurs propres mains, ni dans celles de leurs voisins ou de leurs amis, mais entre celles des hommes politiques, des cadres d'entreprise, des bureaucrates et des technocrates anonymes sur lesquels, en tant qu'individus, ils n'ont aucun contrôle⁵². Le même processus se poursuivra à l'avenir. Prenez l'exemple de l'ingénierie biologique. Peu de gens s'opposeront à l'introduction d'une technique génétique permettant d'éliminer une maladie héréditaire. Cela ne conduit à aucun inconvénient prévisible et peut prévenir de nombreuses souffrances. Pourtant, un grand nombre de progrès génétiques pris ensemble transformeront l'être humain en un produit industriel et l'homme ne sera plus une création du hasard (ou de Dieu, ou de ce que vous voudrez, en fonction de vos croyances religieuses).

129. Une autre raison pour laquelle la technologie est une force sociale si puissante tient au fait que, dans le contexte d'une société donnée, le progrès technologique avance dans une seule direction ; il ne revient jamais sur ses pas. Lorsqu'une fois on a introduit une innovation technique, les gens en deviennent si dépendants qu'ils ne peuvent s'en passer, à moins qu'on ne la remplace par une autre invention encore plus performante. Non seulement les gens deviennent dépendants d'un nouvel objet technique à titre individuel, mais de plus le système développe la même dépendance à titre collectif. (Pensez à ce que deviendrait le système aujourd'hui si les ordinateurs étaient supprimés par exemple.) Ainsi, le système ne peut avancer que dans un seul sens, vers une emprise croissante de la technologie. La technique oblige sans cesse la liberté à reculer, sans qu'elle ait jamais elle-même à le faire – à moins qu'on soit à la veille du renversement de tout le système technologique.

130. La technologie avance à grands pas et menace la liberté en divers endroits au même moment (surpopulation, règles et réglementations, dépendance accrue des individus à l'égard des grandes organisations, propagande et autres techniques psychologiques, ingénierie biologique, invasion de la vie privée grâce à des systèmes de surveillance et des ordinateurs, etc.). Empêcher simplement l'UNE de ces menaces à la liberté exigerait une lutte sociale longue et difficile. Les combattre séparément serait inefficace. On ne peut espérer le succès qu'en combattant le système technologique dans sa totalité, c'est-à-dire par une révolution et non par une réforme.

131. Lorsqu'un conflit émerge entre la technique et la liberté, les technocrates (nous désignons sous ce terme tous ceux qui accomplissent une tâche spécialisée exigeant une formation spécifique) manifestent un tel attachement à leur travail qu'ils choisissent presque toujours la technique. C'est évident dans le cas des scientifiques, mais on le constate ailleurs : les éducateurs, les groupes humanitaires, les mouvements associatifs n'hésitent pas à utiliser la propagande ou d'autres outils psychologiques pour parvenir à leurs fins édifiantes. Lorsqu'elles trouvent cela profitable, les entreprises ou les agences gouvernementales ne se font pas scrupule de recueillir des informations sur les particuliers, sans se préoccuper de leur vie privée. Le FBI et les autres agences de surveillance comme l'ATF [Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms] se heurtent souvent à des problèmes, en raison des droits que la Constitution accorde aux prévenus comme aux individus innocents. C'est pourquoi ils font ce qu'ils peuvent, légalement et à l'occasion illégalement, pour limiter ces droits ou bien les contourner. La plupart de ces éducateurs, de ces fonctionnaires ou de ces hommes de loi croient à la liberté, à la vie privée et aux droits constitutionnels, mais lorsque ces derniers entrent en conflit avec leur travail, ils pensent généralement que leur travail doit l'emporter.

132. C'est un fait reconnu que les gens travaillent mieux et avec plus de persévérance lorsqu'ils attendent une récompense que quand ils essaient d'éviter une punition ou des conséquences négatives. Les scientifiques et les autres technocrates sont surtout motivés par les récompenses que leur apporte leur travail. Mais ceux qui s'opposent aux empiètements de la technologie travaillent pour éviter des conséquences négatives ; par conséquent, seule une minorité s'est attelée sérieusement à cette tâche décourageante. Si les réformateurs obtenaient ne serait-ce qu'une victoire symbolique leur permettant de croire qu'une défense a été mise sur pied pour prévenir les futures incursions de la technologie, la plupart d'entre eux relâcheraient leur effort pour se consacrer à des tâches plus agréables. Pendant ce temps, les scientifiques continueraient leur travail dans leurs laboratoires, et à ce train la technologie avancerait en dépit des entraves, faisant peser toujours plus de surveillance sur les individus et les rendant toujours plus dépendants du système.

133. Aucun pacte social, qu'il prenne la forme de lois, d'institutions, de coutumes ou de code moral, ne peut fournir une protection permanente contre la technologie. L'histoire nous montre que toutes les conventions sociales sont provisoires ; elles se modifient ou finissent par se rompre. Au contraire, les avancées technologiques sont permanentes à l'intérieur d'une civilisation donnée. Imaginons par exemple qu'il soit possible d'arriver à une sorte de moratoire interdisant d'appliquer les méthodes de l'ingénierie génétique aux êtres humains, ou de les utiliser au détriment de la liberté et de la dignité humaine. La technologie n'en resterait pas moins aux aguets. Tôt ou tard, ce pacte social serait rompu, et probablement plus tôt que plus tard, étant donné la vitesse du changement dans notre société. Alors l'ingénierie biologique commencera à envahir notre espace de liberté, et cette invasion sera irréversible (à moins d'un effondrement de la civilisation technologique elle-même). Toute illusion sur la possibilité de parvenir à stabiliser la situation grâce à un moratoire devrait d'ailleurs disparaître au vu de ce qui se

passé actuellement avec la législation sur l'environnement. Il y a quelques années, on croyait posséder des remparts contre QUELQUES-UNES des pires atteintes à l'environnement. Le vent politique n'a pas plus tôt tourné que ces remparts commencent à céder.

134. Pour toutes les raisons qui précèdent, la technologie s'avère une force sociale plus puissante que le désir de liberté. Mais cette affirmation demande un important correctif. Il semble que dans les prochaines décennies le complexe industrialo-technologique connaîtra des résistances, non seulement en raison des problèmes économiques et environnementaux, mais aussi en raison des difficultés dans le comportement des gens (folie, rébellion, hostilité, toute une gamme de difficultés psychologiques et sociales). Nous espérons que les difficultés que le système va connaître entraîneront son effondrement, ou du moins l'affaibliront suffisamment pour qu'une révolution devienne possible. Si une révolution contre le système se déclenche, et si elle triomphe, alors seulement le désir de liberté l'aura emporté sur la technologie.

135. Au paragraphe 125, nous nous sommes servis de l'analogie du voisin faible qui se trouve peu à peu destitué par un voisin plus fort s'emparant de toute sa terre par une série de compromis. Imaginons maintenant que le voisin fort devienne malade au point qu'il ne puisse plus se défendre. Le faible peut alors l'obliger à lui restituer ses terres ou le tuer. S'il laisse la vie à l'homme fort, et se contente d'exiger son dû, il agit comme un fou car, sitôt que le fort ira mieux, il récupérera toute la terre à son profit. Pour l'homme faible, la seule attitude sensée consiste à tuer l'ennemi pendant qu'il en a l'occasion. De même, nous devons détruire le système industriel pendant qu'il manifeste des signes de maladie. Si nous acceptons des compromis et que nous le laissons se rétablir, il finira par emporter toute notre liberté.

Des problèmes sociaux moins complexes se sont révélés insolubles

136. S'il reste encore quelqu'un pour imaginer qu'on puisse réformer le système de façon à protéger la liberté contre les empiètements de la technologie, qu'il considère la maladresse avec laquelle notre société s'est attelée, la plupart du temps sans succès, à d'autres problèmes sociaux plus simples et plus directs. Entre autres choses, le système s'est révélé incapable de mettre un terme à la dégradation de l'environnement, à la corruption politique, au trafic de drogue ou aux violences domestiques.

137. Prenez l'exemple des problèmes de l'environnement. Le conflit des valeurs est ici direct : les expédients économiques à court terme contre la protection des ressources naturelles pour nos petits-enfants⁵³. Mais sur cette question on n'obtient des gens en place qu'un tas de balivernes et de dissimulations au lieu d'une ligne d'action claire et cohérente. Ainsi, on multiplie les problèmes écologiques avec lesquels nos petits-enfants auront à vivre. Les tentatives de résolution de ces questions se réduisent à des batailles et à des compromis entre diverses factions, dont certaines sont en position de force avant de se trouver dominées à leur tour. La ligne de combat se déplace au gré des mouvances de l'opinion publique. Il ne s'agit pas d'un processus rationnel susceptible de conduire à temps à une solution positive du problème. Les grands problèmes sociaux, s'ils peuvent trouver une solution, ne le font jamais ou rarement par l'intermédiaire d'un plan rationnel et détaillé. Ils y parviennent par un processus dans lequel des groupes variés, en compétition, et poursuivant leurs intérêts particuliers (généralement à court terme)⁵⁴, arrivent (surtout par hasard) à un modus vivendi plus ou moins permanent. En fait, les principes que nous avons exposés aux paragraphes 100-106 permettent de douter qu'on puisse JAMAIS parvenir à une solution au moyen de plans sociaux, rationnels et à long terme.

138. Il apparaît ainsi clairement que le genre humain ne possède, au mieux, qu'une capacité limitée pour résoudre des problèmes sociaux assez banals. Comment peut-il alors appréhender le problème autrement complexe et difficile de la conciliation entre la liberté et la technologie ? La technologie présente des avantages matériels évidents, tandis que la liberté est une abstraction chargée de sens différents selon les individus, dont on dissimule facilement la perte à coups de propagande et de discours fantaisistes.

139. Remarquez de surcroît cette différence essentielle : il est possible que nos problèmes d'environnement (par exemple) puissent être un jour réglés grâce à un plan rationnel et détaillé ; mais si c'est le cas, ce sera uniquement parce que le système aura intérêt à les résoudre. Mais il n'est PAS conforme à l'intérêt du système de sauvegarder la liberté ou l'autonomie des groupes restreints. Au contraire, il est impératif pour lui de contrôler au maximum les comportements des hommes⁵⁵. Ainsi, tandis que des considérations pratiques peuvent obliger en fin de compte le système à utiliser à l'égard des problèmes de l'environnement une approche rationnelle et prudente, d'autres considérations tout aussi pratiques peuvent le forcer à réglementer la conduite humaine d'une façon encore plus stricte (de préférence par des moyens indirects qui dissimuleront les empiètements à la liberté). Ce n'est pas là une simple opinion. D'éminents chercheurs en sciences sociales comme James Q. Wilson ont insisté sur la nécessité de « socialiser » les gens d'une manière plus efficace.

Il est plus facile de faire la révolution que de réformer

140. Nous espérons avoir convaincu le lecteur qu'il est impossible de réformer le système de façon à concilier technologie et liberté. La seule façon de s'en sortir consiste à se défaire du complexe industrialo-technologique. Cela implique une

révolution, pas forcément un soulèvement armé, mais certainement une transformation radicale, de fond en comble, de la nature de la société.

141. Les gens ont tendance à croire que parce qu'une révolution implique un changement beaucoup plus grand qu'une réforme, la première est plus difficile à déclencher que la seconde. En réalité, sous certaines conditions, il est beaucoup plus facile de mener à bien une révolution qu'une simple réforme. La raison en est qu'un mouvement révolutionnaire peut inspirer un engagement très fort, ce que ne saurait faire une réforme. Cette dernière se propose surtout de résoudre un problème social particulier. Un soulèvement révolutionnaire se propose de régler tous les problèmes d'un coup et de créer un monde nouveau ; il présente le type d'idéal pour lequel les gens sont prêts à prendre des risques et à faire de grands sacrifices. Pour toutes ces raisons, il sera plus facile de renverser l'ensemble du système technologique que de chercher à imposer des restrictions efficaces et permanentes à chaque développement ou à chaque application d'un nouvel élément de la technologie, comme l'ingénierie biologique par exemple. Peu de gens se passionneront pour la mise en place et le maintien de contrôles sur les technobiologies ; mais, si les circonstances s'y prêtent, un grand nombre de gens pourraient s'engager avec passion dans une révolution contre le complexe industrialo-technologique. Comme nous l'avons remarqué au paragraphe 132, les réformateurs visant à limiter certains aspects de la technologie travaillent pour éviter des conséquences négatives. Mais les révolutionnaires agissent pour gagner une formidable récompense – le triomphe de leur idéal révolutionnaire. C'est pourquoi ils s'engagent davantage et avec plus d'assiduité que les réformateurs ne le font.

142. Une réforme se trouve toujours limitée par la crainte de conséquences douloureuses si le changement est mené trop loin. Mais une fois que la fièvre révolutionnaire s'est emparée d'une société, les gens sont prêts à accepter des souffrances sans

nombre pour le bien de la révolution. On le voit clairement dans le cas de la Révolution française et de la Révolution russe. Peut-être que, dans des cas semblables, seule une minorité de la population se dévoue vraiment à la cause révolutionnaire, mais cette minorité est suffisamment nombreuse et active pour devenir la force motrice de la société. Nous reviendrons à la révolution aux paragraphes 180-205.

Le contrôle du comportement humain

143. Depuis l'aube de la civilisation, les sociétés complexes ont dû exercer des pressions sur les êtres humains en vue d'assurer le fonctionnement de l'organisation sociale. Le type de pression diffère considérablement d'une société à l'autre. Quelques contraintes sont de nature physique (malnutrition, excès de travail, pollution de l'environnement), d'autres sont psychologiques (bruit, surpeuplement, comportements se moulant étroitement sur le modèle exigé par la société). Jusqu'à une date récente, la nature humaine est restée approximativement identique, ou du moins elle n'a varié qu'à l'intérieur de certaines limites. En conséquence, les sociétés n'ont pu faire pression sur leurs membres que jusqu'à un certain point seulement. Quand les limites de l'endurance humaine étaient passées, les choses commençaient à se gâter : la révolte ou le crime, la corruption ou l'absentéisme, la dépression ou d'autres réactions pathologiques, un taux de mortalité élevé ou une natalité en déclin, ou bien encore d'autres types de réaction se produisaient, conduisant soit à l'effondrement, soit à un dysfonctionnement si radical de la société qu'il aboutissait à son remplacement (rapide ou graduel, par conquête, usure ou évolution)⁵⁶.

144. Ainsi, la nature humaine a jadis constitué un frein au développement des sociétés. On pouvait pousser les gens jusqu'à un certain point, mais pas au-delà. Les choses sont peut-être en

train de changer aujourd'hui, parce que la technologie contemporaine s'est donné les moyens de modifier les êtres humains.

145. Imaginez une société imposant à ses membres des conditions qui les rendent terriblement malheureux, puis qui leur offre des drogues pour les soulager de leur misère. De la science-fiction ? C'est déjà le cas, jusqu'à un certain point, dans notre société. C'est un fait connu que le taux de dépression pathologique a grandement augmenté pendant les dernières décennies. Nous pensons que cela est dû au blocage du processus de pouvoir, comme nous l'avons expliqué aux paragraphes 59-76. Mais même si nous faisons erreur, l'augmentation du taux de dépression est certainement la conséquence de QUELQUES facteurs qui existent dans la société contemporaine. Plutôt que de modifier les conditions qui causent la dépression, la société moderne offre aux gens des antidépresseurs. Le but des ces médicaments est de modifier l'état intérieur d'un sujet de façon à ce qu'il accepte des conditions sociales qu'il jugerait sans cela inacceptables. (Nous n'oublions pas que la dépression est souvent d'origine génétique. Nous faisons référence ici aux cas pour lesquels l'environnement social joue un rôle prépondérant.)

146. Les substances chimiques agissant sur le cerveau ne sont qu'un exemple des nouvelles méthodes de contrôle du comportement humain que la société contemporaine est en train de mettre au point. Arrêtons-nous sur quelques autres.

147. Pour commencer, on trouve les techniques de surveillance. La plupart des magasins utilisent aujourd'hui des caméras vidéo ; de nombreuses compagnies se servent d'ordinateurs pour recueillir et traiter des masses de données sur les individus. Les renseignements obtenus par ce moyen augmentent considérablement la contrainte physique (c'est-à-dire l'application de la loi)⁵⁷. On trouve aussi les méthodes de propagande, dont les médias se font les véhicules efficaces. Des

techniques adéquates ont été développées pour gagner des élections, vendre des produits, influencer l'opinion publique. L'industrie du spectacle est utilisée par le système comme un véritable instrument psychologique, même lorsqu'elle nous inonde de violence et de pornographie. Ces divertissements offrent à l'homme moderne une échappatoire importante. Tout en regardant la télévision, des films vidéo, etc., il oublie son anxiété, son angoisse, sa frustration, son insatisfaction. Lorsque les indigènes des sociétés primitives avaient accompli leurs tâches, ils étaient heureux de s'asseoir et de palabrer pendant des heures, parce qu'ils vivaient en paix avec eux-mêmes et avec le monde. Mais la plupart de nos contemporains doivent être sans cesse occupés ou divertis, sinon ils s'ennuient, c'est-à-dire qu'ils deviennent agités, anxieux et irritables.

148. D'autres techniques agissent plus en profondeur que les précédentes. L'éducation n'est plus une simple affaire se réduisant à botter le derrière d'un enfant lorsqu'il ne sait pas ses leçons et à lui tapoter la joue lorsqu'il les a bien apprises. Elle est devenue une technique scientifique de contrôle du développement de l'enfant. Les centres d'apprentissage Sylvan, par exemple, ont obtenu de bons résultats pour motiver les enfants, et l'on utilise aussi des méthodes psychologiques dans de nombreuses écoles traditionnelles, avec un succès plus ou moins grand. Les « techniques parentales » qu'on enseigne aux parents ont pour but de contraindre l'enfant à accepter les valeurs fondamentales du système, et à se conduire selon ses normes. Les programmes de « santé mentale », les méthodes d'« intervention », la psychothérapie et le reste ont pour finalité apparente le mieux-être de l'individu ; mais en pratique ils servent surtout de moyen pour inciter les gens à penser et à se conduire en fonction des exigences du système. (Il n'y a ici aucune contradiction ; un individu que ses attitudes ou son comportement conduisent à s'opposer au système se heurte à une puissance trop forte pour qu'il espère la vaincre ou l'éviter. Il risque donc de souffrir du stress, de la frustration, du sentiment de l'échec. Il fera plus

aisément son chemin s'il pense et agit en accord avec les exigences communes. Vu sous cet angle, lorsque le système impose un lavage de cerveau à quelqu'un pour qu'il se conforme aux normes, c'est un service qu'il lui rend.) La violence envers les enfants, dans ses manifestations les plus grossières et les plus évidentes, est désapprouvée par toutes les cultures ou presque. Faire souffrir un enfant sans raison, ou pour des raisons insignifiantes, révulse la plupart des humains. Mais de nombreux psychologues interprètent la notion de « violence » d'une façon très large. La fessée, lorsqu'elle fait partie d'un arsenal cohérent et rationnel de mesures disciplinaires, est-elle une forme de violence ? Le problème sera finalement résolu lorsqu'on saura si cette méthode aide un enfant à se conformer aux exigences du système ou non. En pratique, le mot « violence » est interprété de façon à englober toute méthode éducative entraînant une conduite qui dérange le système. C'est pourquoi, en dehors de la prévention des cruautés gratuites et évidentes, les programmes cherchant à sensibiliser à la « violence envers les enfants » visent à contrôler les comportements humains au seul bénéfice du système.

149. On peut prévoir que les recherches futures permettront d'augmenter l'efficacité des méthodes psychologiques dont la finalité est le contrôle du comportement humain. Nous pensons néanmoins que ces techniques ne suffiront pas à assujettir les hommes au type de société que la technologie est en train de créer. On devra en venir à des moyens biologiques. Nous avons déjà mentionné l'usage de médicaments à cette fin. La neurologie peut aussi apporter sa contribution à la modification de l'esprit humain. L'ingénierie biologique appliquée aux hommes commence à se développer sous forme de « thérapeutique génétique », et il n'y a aucune raison de croire que de telles méthodes ne seront pas utilisées pour modifier les éléments physiques pouvant affecter le fonctionnement mental.

150. Comme nous l'avons dit au paragraphe 134, la société industrielle paraît entrer dans une période de stress profond, dû

pour une part aux problèmes liés aux comportements humains, et pour une autre part aux difficultés économiques et environnementales. Et une grande proportion de ces dernières résulte de la façon dont les êtres humains se conduisent. La folie, la faible estime de soi, la dépression, l'hostilité, la rébellion ; les enfants qui refusent l'apprentissage, les gangs de jeunes, l'utilisation illégale de drogues, le viol, la violence envers les enfants, les autres crimes – sexualité à risque, grossesses adolescentes, démographie galopante, corruption politique, haines raciales, rivalités ethniques, aigreurs dans les conflits idéologiques (par exemple, à propos de l'avortement), extrémisme politique, terrorisme, sabotage, groupes anti-étatiques, groupes promouvant la haine : tout cela menace la survie du système. Celui-ci sera par conséquent FORCÉ d'utiliser tous les moyens à sa disposition pour contrôler le comportement des gens.

151. La fracture sociale que nous connaissons aujourd'hui n'est certainement pas le fruit du hasard. Elle ne peut être que la conséquence des conditions d'existence que le système impose aux gens. (Nous avons montré que la plus grave de ces conditions était le blocage du processus de pouvoir.) Si le système parvient à survivre en imposant suffisamment de contrôle aux conduites humaines, une nouvelle étape dans l'histoire des hommes sera franchie. Tandis qu'auparavant les frontières de l'endurance imposaient des limites au développement des sociétés (comme nous l'avons expliqué aux paragraphes 143 et 144), le complexe industrialo-technologique sera capable désormais d'aller au-delà en modifiant les êtres humains, que ce soit par des méthodes psychologiques, des techniques biologiques, ou par les deux. À l'avenir, les systèmes sociaux ne s'adapteront pas aux besoins des êtres humains, ce sont les êtres humains qui seront adaptés aux besoins du système⁵⁸.

152. L'introduction du contrôle technologique du comportement ne s'accompagnera sans doute pas d'arrière-pensées totalitaires, ni même d'un désir conscient de restreindre la

liberté humaine⁵⁹. Chaque nouvelle étape dans le verrouillage de l'esprit des hommes sera vue comme une réponse rationnelle à un problème auquel la société sera confrontée ; on prétextera la prévention de l'alcoolisme, la réduction du taux de criminalité ou l'incitation des jeunes à l'étude de la science et de la technique. Dans de nombreux cas, la justification sera même de type humanitaire. Par exemple, lorsqu'un psychiatre prescrit un antidépresseur à un patient atteint de dépression, c'est pour son bien. Il serait inhumain de priver de ce médicament quelqu'un qui en a besoin. Quand des parents envoient leurs enfants se faire manipuler au centre d'apprentissage Sylvan pour qu'ils développent plus d'enthousiasme à l'égard des études, ils le font également dans l'intérêt futur de leurs rejetons. Parmi ces parents, certains auraient peut-être souhaité que leur enfant n'ait pas besoin de ce supplément de formation pour trouver du travail, ni qu'il subisse un lavage de cerveau pour devenir un obsédé d'ordinateur. Mais que peuvent-ils faire ? Ils ne vont pas changer la société, et leur enfant ne trouvera peut-être pas de travail s'il ne possède pas certaines qualifications. Alors, ils l'envoient au centre Sylvan.

153. On voit que le contrôle des comportements ne sera pas le fruit d'une décision prise par les autorités mais qu'il accompagnera le procès d'évolution sociale (une évolution RAPIDE cependant). On ne pourra pas résister à ce mouvement parce que chaque avancée, considérée en elle-même, apparaîtra bénéfique, ou du moins parce que les maux corrélatifs de chaque avancée paraîtront moindres que ceux qui résulteraient d'une absence d'intervention (voir paragraphe 127). Ainsi, la propagande est fréquemment utilisée à de bonnes fins, pour décourager la violence envers les enfants ou la haine entre les races par exemple (voir note 1 du paragraphe 73, p. 113). L'éducation sexuelle est évidemment utile, et pourtant le résultat en est (lorsque cette éducation est efficace) que la formation des attitudes sexuelles est retirée à la famille pour passer sous le contrôle de l'État, par l'intermédiaire de l'école publique.

154. Imaginons qu'on découvre un caractère biologique qui renforce la probabilité qu'un enfant devienne criminel ; imaginons aussi qu'on invente une sorte de thérapie génétique qui permette de le supprimer⁶⁰. Naturellement, la plupart des parents dont les enfants possèdent ce caractère désireront qu'ils suivent cette thérapie. Agir autrement serait inhumain, d'autant plus que l'enfant aurait une existence misérable si son éducation devait le mener à la criminalité. Mais plusieurs communautés, sinon la plupart des sociétés primitives, possèdent un taux de criminalité plus bas que le nôtre, même s'ils n'ont ni moyen technique sophistiqué pour éduquer ni système de répression très punitif. Dans la mesure où nous n'avons aucune raison de croire que l'instinct prédateur est plus développé chez nos contemporains que chez les primitifs, le haut taux de criminalité que connaît notre société doit provenir des pressions que la vie moderne fait peser sur les gens, pressions auxquelles de nombreux individus ne pourront ou ne voudront pas se soumettre. Ainsi, un traitement dont la finalité est de supprimer les dispositions criminelles constitue, au moins en partie, une manière de remodeler les gens de façon à ce qu'ils répondent aux exigences du système.

155. Notre société tend à définir comme « malade » toute manière de penser ou d'agir qui lui occasionne des difficultés. Et cela s'explique par le fait que, quand un individu ne s'adapte pas au système, cela lui cause des souffrances, en même temps que cela fait problème pour le système. C'est pourquoi la manipulation d'un individu en vue de l'assujettir au système est interprétée comme la « guérison » d'une « maladie », et par conséquent comme quelque chose de bien.

156. Au paragraphe 127, nous avons montré que si l'utilisation d'un nouvel élément de technologie est optionnel AU DÉBUT, il ne le RESTE pas forcément, parce que la nouvelle technologie tend à modifier la société au point de rendre difficile sinon impossible le fonctionnement individuel sans l'aide de cet élément. Ceci est également vrai de la technique comportementale

appliquée aux hommes. Dans un monde où la plupart des enfants suivent un programme dont la finalité est d'augmenter leur désir d'apprendre, chaque parent sera presque obligé d'y inscrire son enfant, parce que, s'il ne le fait pas, l'enfant risque, toute proportion gardée, de devenir un cancre en grandissant, et par là même de ne pas trouver de travail. Imaginez encore qu'on découvre un traitement biologique qui, sans effets secondaires négatifs, réduirait grandement le stress psychique dont tant de personnes souffrent dans notre culture. Si une majorité de gens se décidaient à le suivre, le taux de stress dans la société déclinerait, et le système pourrait à ce moment-là augmenter les pressions anxiogènes. En fait, cela semble être déjà le cas avec l'un des meilleurs instruments psychologiques pour abaisser le stress (ou y échapper temporairement), à savoir les divertissements de masse (voir paragraphe 147). Personne n'est « forcé » de s'y intéresser : aucune loi n'oblige à regarder la télévision, à écouter la radio ou à lire des magazines. Pourtant les divertissements de masse sont une échappatoire qui réduit le stress, et la plupart d'entre nous en sommes devenus dépendants. Tout le monde se plaint de la débilite de la télévision, mais presque tout le monde la regarde. Quelques individus s'en sont désaccoutumés, mais exceptionnel serait l'homme qui ne consommerait AUCUN produit de l'industrie du spectacle. (Pourtant, jusqu'à une date récente dans l'histoire de l'humanité, la plupart des gens vivaient paisiblement, sans autres divertissements que ceux que la communauté créait pour ses membres.) Sans l'industrie du spectacle, le système n'aurait jamais réussi à faire peser sur nous autant de contraintes stressantes.

157. Si la société industrielle survit, il est probable que la technologie finira par inventer quelque chose proche du contrôle total des comportements humains. On a montré de façon indubitable que le comportement humain et la pensée possédaient une base biologique. Comme l'ont prouvé certaines recherches, des sensations comme la faim, le plaisir, la colère et la peur peuvent être déclenchées ou arrêtées par la stimulation électrique

de centres nerveux appropriés. Des souvenirs peuvent disparaître à la suite de lésions cérébrales, ou ils peuvent être réactivés par stimulation électrique. À l'aide d'agents psychotropes, on peut produire des hallucinations ou modifier l'humeur d'un individu. On peut croire à l'âme immatérielle, mais si elle existe, elle a certainement moins de puissance que les mécanismes biologiques du comportement humain. Car si tel n'était pas le cas, les chercheurs n'auraient pas pu si facilement manipuler les sentiments et les conduites humaines avec des drogues et des courants électriques.

158. Dans le but de contrôler les gens, les gouvernements ne peuvent implanter des électrodes à demeure dans la tête de chaque citoyen. Mais le fait que les sentiments et les pensées soient tellement réceptifs aux modifications biologiques prouve que le problème du contrôle des conduites humaines se ramène à une simple question technique. C'est une question de neurones, d'hormones et de molécules complexes ; le genre de questions auxquelles les scientifiques pourraient s'attaquer. Étant donné les résultats étonnants auxquels notre société est parvenue dans la résolution de problèmes techniques, il est hautement probable que de grands progrès vont être faits dans le domaine de la maîtrise comportementale.

159. La résistance du public empêchera-t-elle l'introduction du contrôle technique des comportements humains ? Cela serait le cas, si on voulait introduire un tel contrôle en une seule fois. Mais dans la mesure où le contrôle technologique ne se mettra en place qu'à l'occasion d'une longue suite de petites avancées, il n'y aura aucune résistance publique, rationnelle et efficace. (Voir paragraphes 127, 132, 153.)

160. À l'intention de ceux qui pensent que tout cela fleure bon la science-fiction, nous rappelons que la science-fiction d'hier est devenue la réalité d'aujourd'hui. La Révolution industrielle a radicalement modifié l'environnement de l'homme et sa manière

de vivre, et l'on peut seulement craindre, considérant que la technologie se trouve de plus en plus appliquée au physique comme au psychique des gens, que l'homme ne se trouve aussi radicalement transformé que son environnement et son mode de vie.

Le genre humain se trouve à un carrefour

161. N'allons point plus avant. Une chose est de développer en laboratoire une série de techniques biologiques et psychologiques pour manipuler le comportement humain, une autre est d'intégrer adéquatement ces techniques dans un système social. Le second problème est plus difficile à résoudre que le premier. Par exemple, alors que les méthodes de la psychologie de l'éducation fonctionnent sans problème dans les écoles expérimentales où elles sont testées, il n'est pas évident qu'on puisse les appliquer efficacement à l'ensemble du réseau scolaire. Nous connaissons tous la situation du système éducatif. Les enseignants perdent trop de temps à confisquer les couteaux et les revolvers des élèves pour pouvoir leur imposer les dernières techniques qui feront d'eux des « obsédés » d'ordinateur. Ainsi, en dépit de tous les progrès techniques dans le domaine des comportements, le système n'a jusqu'à présent guère obtenu de résultats dans le contrôle des êtres humains. Les gens dont la conduite est à peu près contrôlée par le système appartiennent à la catégorie dite « bourgeoise ». Mais ceux qui d'une manière ou d'une autre se révoltent contre le système deviennent chaque jour plus nombreux : chômeurs professionnels, gangs de jeunes, sectes religieuses, groupes sataniques, nazis, écologistes radicaux, milices armées, etc.

162. Le système est actuellement engagé dans une lutte désespérée pour venir à bout de quelques problèmes qui menacent sa survie, parmi lesquels ceux concernant le comportement

humain sont les plus graves. S'il réussit à acquérir suffisamment vite la maîtrise des comportements déviants, il a une chance de s'en tirer. Sinon, il s'effondrera. Nous pensons que la question sera tranchée dans les prochaines décennies, disons entre les quarante et cent années à venir.

163. Imaginons que le système survive à la crise des prochaines décennies. D'ici là, il aura à résoudre, ou du moins à maîtriser, les problèmes principaux auxquels il se trouve confronté, en particulier celui de la « socialisation » des êtres humains. En d'autres termes, il s'agira de rendre les gens suffisamment dociles pour que leur conduite cesse d'être une menace pour le système. Une fois cette tâche accomplie, il ne semble pas qu'il puisse y avoir d'autres obstacles au développement technologique ; et le système pourra s'approcher de ce qui est son but ultime, à savoir une maîtrise totale de la planète Terre, y compris celle des hommes et des principaux organismes vivants. Le système peut se transformer en une organisation globale et monolithique, ou il peut se morceler, donnant naissance à un certain nombre d'organisations qui coexisteront dans des relations à la fois coopératives et compétitives, comme de nos jours l'État, les entreprises et les grandes organisations, qui sont à la fois en situation de rivalité et de collaboration les uns avec les autres. La liberté humaine aura disparu, parce que les individus et les petits groupes n'auront plus aucun pouvoir face aux grandes organisations, fortes d'une mégatechnologie et d'un arsenal de moyens biologiques et psychologiques pour manipuler les gens, en plus des instruments de surveillance et de contrainte physique. Le pouvoir effectif sera entre les mains d'une poignée d'individus qui jouiront eux-mêmes d'une liberté restreinte parce que leur conduite se trouvera tout aussi réglementée ; comme aujourd'hui nos politiciens et nos chefs d'entreprise ne peuvent se maintenir au sommet que dans la mesure où leur conduite ne va pas au-delà d'étroites limites.

164. N'allez pas imaginer que le système va arrêter de développer des techniques nouvelles pour contrôler la nature et les hommes, une fois qu'il aura triomphé de la crise des décennies à venir et que l'accroissement de la surveillance ne sera plus nécessaire à sa survie. Tout au contraire, une fois passé le cap des temps difficiles, le système augmentera plus rapidement son emprise sur les hommes et sur la nature, parce qu'il ne sera plus empêtré dans des problèmes du genre de ceux qu'il connaît actuellement. La survie n'est pas la raison majeure qui motive cette surveillance accrue. Comme nous l'avons expliqué aux paragraphes 87-90, les technocrates et les scientifiques accomplissent leur travail comme une activité de substitution ; c'est-à-dire qu'ils satisfont leurs désirs de pouvoir en résolvant des problèmes techniques. Ils continueront à travailler avec cet enthousiasme débordant ; et parmi les questions les plus passionnantes qu'ils auront à régler, on retrouvera celles relatives au fonctionnement du corps et de l'esprit humain, et la façon d'intervenir dans leur développement. Pour le plus grand bien de l'humanité, naturellement.

165. Mais imaginons d'un autre côté que le stress des prochaines décennies soit trop fort pour le système. S'il s'écroule, on assistera à une période de chaos, « temps de troubles » tel que l'histoire en a connu à différentes époques du passé. Il est impossible de prédire quelle sera l'issue d'une telle période, mais dans tous les cas le genre humain y trouvera une seconde chance. Le plus grand danger serait de voir se reconstituer le système industriel quelques années après son effondrement. Il y aura sans doute beaucoup de gens (spécialement ceux qui sont assoiffés de pouvoir) qui voudront remettre les industries sur pied.

166. Par conséquent, deux tâches se présentent à ceux qui haïssent la servitude à laquelle le système industriel réduit les hommes. Premièrement, nous devons travailler à élever le niveau de stress à l'intérieur du système, de façon à augmenter les chances de le voir exploser, ou de façon à l'affaiblir suffisamment

pour qu'une révolution devienne possible. Deuxièmement, il importe de développer et de propager une idéologie s'opposant à la technologie et à la société industrielle, aussitôt que le système sera suffisamment affaibli. Cette idéologie permettra, dès que la société industrielle s'effondrera, de réduire à néant les restes de la technique, pour que le système ne puisse jamais se remettre en route. Les usines devront être détruites, les livres techniques brûlés, etc.

La souffrance humaine

167. Le système industriel ne s'effondrera pas simplement sous les coups d'une révolution. Il ne deviendra vulnérable aux assauts révolutionnaires que si les contradictions internes liées à son développement lui créent d'abord de sérieuses difficultés. C'est pourquoi son écroulement arrivera spontanément, ou lors d'un processus dans lequel la spontanéité sera relayée par l'action révolutionnaire. Si l'écroulement se produit de façon soudaine, beaucoup de gens périront, puisque la population du globe est si nombreuse qu'elle ne peut se nourrir sans technologie avancée. Même si l'effondrement se produit graduellement et qu'on parvient à réduire la population par déclin de la natalité plutôt que par augmentation de la mortalité, le processus de désindustrialisation sera probablement très chaotique et s'accompagnera de nombreuses souffrances. Il serait naïf de croire que la technologie puisse être supprimée sans heurt, selon un plan graduel, car les technophiles s'opposeront avec obstination à chaque étape. Dans ces conditions, est-il inhumain de travailler à l'effondrement du système ? Peut-être bien, mais ce n'est pas certain. Premièrement, les révolutionnaires ne pourront pas détruire le système, à moins qu'il ne soit lui-même déjà suffisamment endommagé pour que, de toute façon, il se trouve au bord de la ruine ; et plus le système s'accroît, plus les conséquences de son écroulement seront désastreuses ; aussi, en

précipitant sa chute, les révolutionnaires parviendront peut-être à limiter l'étendue du désastre.

168. Deuxièmement, il faut mettre en balance les inconvénients de la lutte et de la mort avec ceux de la perte de la liberté et de la dignité. Pour beaucoup d'entre nous, la liberté et la dignité importent plus que vivre longtemps ou qu'éviter la souffrance physique. De plus, comme nous devons tous mourir un jour, il vaut mieux mourir en combattant pour sa survie ou pour une cause que mener une existence longue, mais creuse et sans but.

169. Troisièmement, il n'est pas garanti que la survie du système mènera à de moindres souffrances que son écroulement. Le système a déjà causé, et il continue de causer, d'immenses souffrances sur toute la planète. D'anciennes cultures, qui pendant des siècles avaient permis à leurs membres d'entretenir des relations harmonieuses les uns avec les autres et avec la nature, ont été brisées par leur contact avec la société industrielle ; il en a résulté une panoplie complète de misères sociales, psychologiques, économiques et écologiques. L'un des effets de l'irruption de la technique industrielle sur l'ensemble de la planète a été que les mécanismes traditionnels assurant la croissance des populations se sont trouvés faussés. De là une explosion démographique, avec tout ce que cela implique. On peut ajouter à cela la misère psychique si commune dans les pays supposément heureux de l'Occident (voir paragraphes 44, 45). Personne ne peut prédire les conséquences de la diminution de la couche d'ozone, de l'effet de serre ou des problèmes écologiques qu'on ne peut pas encore prévoir. Et, comme la prolifération nucléaire l'a montré, personne ne peut empêcher des dictateurs ou des dirigeants irresponsables du tiers-monde d'acquérir les technologies nouvelles. Qui peut dire ce que l'Irak ou la Corée du Nord feront avec l'ingénierie biologique ?

170. « Pas de panique », répondront les technophiles ; « la science va vous régler ça ! Nous allons vaincre la famine, éliminer les souffrances psychiques, rendre tout le monde heureux et bien portant ! » Y a pas de doute ! Ils tenaient déjà le même discours il y a deux cents ans. La Révolution industrielle devait soi-disant supprimer le paupérisme, apporter le bonheur, etc. Nous avons sous les yeux un résultat passablement différent. En ce qui concerne la compréhension des problèmes sociaux, les technocrates font preuve d'une naïveté crasse, ou bien ils se leurrent eux-mêmes. Ils n'ont aucune conscience du fait (ou ils préfèrent l'ignorer) que lorsqu'on introduit dans une société d'importants changements, même quand ils paraissent bénéfiques, on provoque une série de mutations impossibles à prévoir (paragraphe 103). D'où l'éclatement de cette société. C'est pourquoi il est hautement probable que, dans leur désir de mettre un terme à la pauvreté, à la maladie, de fabriquer des êtres heureux et soumis, et ainsi de suite, les technocrates donneront naissance à des systèmes sociaux extrêmement instables, probablement plus que ceux d'aujourd'hui. Par exemple, les scientifiques se vantent de pouvoir éradiquer la famine par l'introduction de denrées nouvelles, produites par manipulation génétique. Mais cela entraînera une nouvelle croissance de la population mondiale, et l'on sait que la surpopulation engendre le stress et l'agression. Il ne s'agit que d'un exemple parmi les problèmes PRÉVISIBLES qui sont à venir. Nous insistons sur le fait que, comme l'expérience passée l'a démontré, le progrès technique conduira à des problèmes supplémentaires qui ne SONT PAS prévisibles (paragraphe 103). En fait, depuis la Révolution industrielle, la technologie n'a cessé de créer de nouveaux problèmes pour la société, beaucoup plus rapidement qu'elle n'a résolu les anciens. C'est pourquoi les technocrates auront besoin d'une longue, d'une difficile période d'essais et d'erreurs avant de maîtriser les problèmes de leur meilleur des mondes (s'ils y arrivent jamais). Les souffrances ne manqueront pas en attendant. Ainsi, il n'est pas certain que la survie de la société industrielle entraînera moins de peines que l'effondrement

du système. La technologie a conduit le genre humain dans une impasse dont il ne pourra pas sortir aisément.

L'avenir

171. Mais supposons maintenant que la société industrielle se prolonge au-delà des prochaines décennies et que les problèmes du système puissent être maîtrisés pour qu'il fonctionne sans heurt. De quel type de système hériterons-nous ? Nous considérerons plusieurs cas.

172. Imaginons d'abord que les chercheurs en électronique soient parvenus à développer des machines intelligentes capables de tout faire mieux que les hommes. Dans ce cas, tout le travail sera en principe fait par des machines puissantes et fortement organisées, qui demanderont aux humains de fournir peu d'efforts. Deux cas de figure peuvent alors se présenter. Soit on permettra à ces machines de prendre leurs décisions elles-mêmes, sans supervision humaine, soit les hommes en garderont le contrôle.

173. Si on laisse les machines prendre seules les décisions, on ne peut rien prédire des résultats, parce qu'il est impossible de savoir comment ces machines réagiront. Nous voulons seulement souligner le fait que le sort du genre humain dépendra d'elles. On répondra que les hommes ne seront jamais assez fous pour abandonner tout pouvoir à des machines. Mais nous ne voulons pas dire que les êtres humains laisseront le pouvoir aux machines de leur plein gré, ni que ces dernières s'en empareront par un acte volontaire. Nous pensons plutôt que les hommes pourraient, à la suite de dérives, se retrouver dans une telle dépendance à l'égard des machines qu'ils n'auront d'autre choix que d'entériner les décisions de ces dernières. Au fur et à mesure que la société et les problèmes qui se posent à elle deviendront plus complexes, et que les machines seront plus intelligentes, les gens accepteront

davantage qu'elles prennent les décisions à leur place, pour la bonne raison que les décisions des machines seront plus efficaces que celles des hommes. Arrivera peut-être un moment où les décisions nécessaires au maintien du système seront si complexes que les humains ne seront plus assez intelligents pour les prendre eux-mêmes. À ce stade, les machines auront effectivement le pouvoir. Les gens ne pourront même pas les arrêter parce qu'ils en seront tellement dépendants que cela équivaldrait à la mort.

174. Dans une autre perspective, les hommes pourraient garder le contrôle des machines. Dans ce cas, l'individu moyen pourra maîtriser certaines machines à usage privé, comme sa voiture ou son ordinateur personnel, mais la maîtrise des systèmes complexes de machines sera entre les mains d'une petite élite – comme c'est le cas aujourd'hui, à deux différences près. À cause du progrès technique, cette élite aura un plus grand pouvoir sur les masses ; et parce que le travail humain ne sera plus nécessaire, les masses seront un fardeau pesant sur le système. Si la caste au pouvoir est sans pitié, elle pourra très bien décider d'exterminer des quantités de gens. Si elle fait preuve d'humanité, elle utilisera la propagande, ou d'autres méthodes, psychologiques et biologiques, pour réduire le taux des naissances jusqu'à extinction de la masse de l'humanité afin de ne laisser sur terre que les élites. Ou si l'élite se compose de libéraux au cœur mou, elle pourra décider de jouer envers le reste de l'humanité le rôle de bons pasteurs. Elle s'arrangera pour que les besoins physiques de chacun soient satisfaits, pour que les enfants soient élevés dans un environnement psychologique sain, pour que tout le monde s'occupe à un passe-temps salubre, et pour que les mécontents suivent un « traitement » pour soigner leur « problème ». Naturellement, l'existence sera tellement creuse que les gens devront être conditionnés, par la biologie ou la psychologie, soit à supprimer les besoins liés au processus de pouvoir, soit à « sublimer » leur instinct de pouvoir dans d'innocents passe-temps. Ces humains reconditionnés seront peut-être heureux dans

une telle société, mais ils ne seront certainement pas libres. Ils auront été réduits à l'état d'animaux domestiques.

175. Mais supposons maintenant que les ingénieurs électroniciens ne parviennent pas à développer l'intelligence artificielle, et qu'on ait donc encore besoin du travail humain. Même dans ce cas, les machines seront toujours plus responsables des tâches les plus simples, créant davantage de chômage parmi la main-d'œuvre non spécialisée. (C'est déjà le cas aujourd'hui. Beaucoup de gens ont de plus en plus de mal à trouver du travail, parce que, pour des raisons intellectuelles ou psychologiques, ils sont incapables d'acquiescer le niveau de formation qui les rendrait utiles au système.) Des demandes toujours plus grandes pèseront sur ceux qui auront un emploi : il leur faudra une formation plus complète, davantage d'habileté ; ils devront être encore plus fiables, plus conformes et plus dociles, parce qu'ils ressembleront toujours plus aux cellules d'un gigantesque organisme. Leurs tâches seront davantage spécialisées ; et leur travail n'aura plus guère de rapport avec le monde réel parce qu'il ne couvrira qu'une infime portion de réalité. Le système sera forcé d'utiliser tous les moyens à sa disposition, psychologiques ou biologiques, pour conditionner les gens à être dociles, à développer les habiletés requises, à « sublimer » leur instinct de pouvoir dans des tâches parcellaires. Quand nous disons que les individus d'une telle société devront être dociles, cela demande à être nuancé. La société peut trouver intérêt à la compétition, pour autant qu'elle se cantonne à des domaines utiles au système. On peut imaginer une société future dans laquelle les positions de prestige et de pouvoir feront l'objet de compétition. Mais seule une minorité parviendra au sommet, là où se tient le pouvoir réel (voir la fin du paragraphe 163). Nous jugeons répugnante cette société dans laquelle un individu satisfait son besoin de pouvoir en mettant à l'écart un grand nombre de gens, et en les dépossédant de LEURS chances de pouvoir.

176. On peut envisager des scénarios mêlant plusieurs des possibilités que nous venons de discuter. Par exemple, il se pourrait que la plupart des travaux comprenant des enjeux pratiques et réels soient accomplis par des machines, tandis que les hommes seraient occupés à des choses triviales. On a avancé qu'un large développement du secteur des services pourrait fournir de l'emploi aux humains. Ainsi, des gens passeraient leur temps à cirer les chaussures des autres, à en conduire d'autres en taxi, à faire des travaux manuels pour les autres, à servir de domestiques aux autres, etc. Cela nous paraît une fin parfaitement méprisable pour le genre humain, et on peut douter que beaucoup de gens retirent de la satisfaction de ces tâches sans intérêt. Ils chercheront d'autres débouchés, plus stimulants (la drogue, le crime, les sectes, les groupes extrémistes), à moins qu'on ne les conditionne biologiquement ou psychiquement à s'adapter à cette existence.

177. Inutile d'ajouter que les scénarios précédents n'épuisent pas tous les cas de figure. Ils indiquent seulement les dénouements qui nous paraissent les plus probables. Mais tous les scénarios plausibles seront du même tonneau que ceux que nous venons de décrire. Il est hautement probable que si le complexe industrialo-technologique survit aux quarante ou cent prochaines années, il aura d'ici là développé certaines caractéristiques générales : les individus (du moins ceux du modèle « bourgeois », qui sont intégrés dans le système et le font marcher, et qui par conséquent ont le pouvoir) dépendront plus que jamais de larges organisations ; ils seront davantage « socialisés » et leurs qualités physiques et mentales seront dans une large mesure (peut-être presque totalement) plutôt le produit du conditionnement que celui du hasard (ou de la volonté de Dieu, ou de ce que vous voudrez). Les espaces naturels qui survivront seront transformés en îlots pour la recherche et placés sous la direction et le contrôle des scientifiques (ce ne sera donc plus une nature authentique). Sur le long terme (disons dans quelques siècles), il est probable que ni le genre humain ni aucun autre organisme important n'aura

la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, parce qu'une fois qu'on commence à modifier les êtres en trafiquant leurs gènes, il n'y a pas de raison de s'arrêter en chemin. Ainsi, les modifications continueront certainement jusqu'à ce que l'homme et les autres êtres vivants se trouvent totalement modifiés.

178. Quelque autre cas qui puisse advenir, il est certain que la technologie est en train de fabriquer pour les hommes un nouvel environnement physique et social, radicalement différent de la gamme des possibilités que la sélection naturelle a offerte jusqu'à présent à l'adaptation du genre humain. Soit l'homme s'ajustera à ce nouvel environnement par un conditionnement artificiel, soit il s'y adaptera à l'occasion d'un long et douloureux procès de sélection naturelle. La première hypothèse est plus probable que la seconde.

179. Il serait mieux de se débarrasser de tout ce système pourri et d'en assumer les conséquences.

La stratégie

180. Les technocrates nous entraînent à leur suite dans une aventure irresponsable, en direction de l'inconnu. Si de nombreuses personnes entrevoient certaines conséquences du progrès technologique, elles les acceptent passivement parce qu'elles pensent que cela est inévitable. Mais nous (FC), nous sommes convaincu que ce n'est pas inévitable. Nous croyons qu'on peut y mettre un terme et nous donnerons maintenant quelques indications sur la manière d'y parvenir.

181. Comme nous l'avons dit au paragraphe 166, les deux tâches principales pour le présent consistent à augmenter le stress et l'instabilité dans la société industrielle, et à développer et répandre une idéologie hostile à la technologie et au système

industriel. Quand le système sera suffisamment stressé et déstabilisé, une révolution contre la technologie deviendra possible. Le modèle ressemblera à ce qui s'est passé pendant les Révolutions française et russe. Pendant les décennies qui ont précédé leur révolution, la société française et la société russe ont montré des signes grandissants de stress et de faiblesse. En même temps, se développèrent des idéologies proposant une nouvelle vision du monde, sensiblement différente de l'ancienne. En Russie, les révolutionnaires travaillèrent sans relâche à la ruine du régime tsariste. Alors, quand l'ancien régime se trouva confronté à des contraintes supplémentaires suffisamment graves (la crise financière en France, la défaite militaire en Russie), la révolution put en venir à bout. Ce que nous proposons va un peu dans cette direction.

182. On nous objectera que les Révolutions française et russe échouèrent. Mais la plupart des révolutions ont un double but. L'un est de renverser une forme ancienne de société, l'autre d'en construire une nouvelle sur le modèle proposé par les révolutionnaires. Les révolutionnaires russes et français ne parvinrent (heureusement !) pas à mettre sur pied la société nouvelle dont ils rêvaient, mais ils réussirent à mettre à bas l'ancien régime. Nous n'avons aucune illusion sur la possibilité de créer une nouvelle forme de société qui serait idéale. Notre but se limite à la destruction de la forme actuelle de société.

183. Afin de recueillir l'adhésion, une idéologie doit cependant présenter un idéal positif en même temps qu'un négatif ; elle doit être POUR une chose en même temps qu'elle est CONTRE une autre. L'idéal positif que nous proposons est la Nature. C'est-à-dire la nature à l'état LIBRE : les éléments du fonctionnement de la Terre et des êtres vivants qui échappent au contrôle humain et n'entretiennent pas de rapport avec les hommes. Nous incluons dans cette notion de nature libre la nature humaine, et plus précisément les aspects du comportement de l'individu qui échappent à la réglementation de la société

organisée et qui sont le fruit du hasard, ou de la libre volonté, ou de Dieu (selon vos opinions religieuses ou philosophiques).

184. Plusieurs raisons font que la nature peut constituer un contre-idéal parfait à la technologie. La nature (ce qui est hors du pouvoir du système) est en totale opposition avec la technologie (qui vise à étendre indéfiniment le pouvoir du système). Presque tout le monde s'accordera pour célébrer la beauté de la nature ; elle provoque certainement l'enthousiasme des gens. Les écologistes radicaux proposent DÉJÀ une idéologie qui exalte la nature et qui s'oppose à la technologie⁶¹. Pour sauvegarder la nature, point n'est besoin d'une utopie chimérique ou d'un ordre social différent. La nature prend soin d'elle-même : elle est une création spontanée qui a existé bien avant qu'il y ait des hommes ; et pendant d'innombrables siècles, des sociétés humaines fort différentes ont coexisté avec elle, sans lui causer de dommages irréparables. Ce n'est qu'avec la Révolution industrielle que le contact des hommes avec la nature a eu des effets dévastateurs. Pour la libérer de notre emprise, il n'est pas nécessaire d'inventer un système social particulier, il suffit de se débarrasser de la société industrielle. On vous accorde que cela ne réglera pas tous les problèmes. La société industrielle a déjà causé de grands dommages à la nature et les plaies seront longues à se cicatriser. D'ailleurs, même les sociétés pré-industrielles peuvent faire des dégâts dans la nature. Quoi qu'il en soit, se défaire de la société industrielle constituera un grand pas en avant. Cela libérera la nature des contraintes majeures que nous lui imposons et lui permettra de guérir. Cela mettra un terme à l'emprise constante que les sociétés organisées exercent sur elle (y compris la nature humaine). Quel que soit le type de société qui existera après la chute du système industriel, la plupart des gens se rapprocheront de la nature, parce qu'en l'absence d'une technologie avancée, ils NE POURRONT PAS vivre autrement. Pour se nourrir, ils devront redevenir agriculteurs, bergers, pêcheurs ou chasseurs, etc. Et d'une manière générale, l'autonomie locale devrait augmenter, parce que le manque de technologie avancée et de

communications rapides limitera le contrôle du gouvernement ou des grandes organisations.

185. Quant aux conséquences négatives de l'élimination de la société industrielle, dites-vous qu'on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Pour gagner une chose, on doit en sacrifier une autre.

186. La plupart des gens n'aiment guère les conflits psychologiques. C'est pourquoi ils évitent de réfléchir à certains problèmes épineux, et ils aiment qu'on les leur présente dans des termes simples et tranchés : CECI est entièrement bien, CELA est entièrement mal. Par conséquent, l'idéologie révolutionnaire devrait être développée à deux niveaux.

187. Au niveau le plus complexe, elle devra s'adresser aux individus intelligents, réfléchis et rationnels. L'objectif sera de créer un noyau de gens qui s'opposeront au système industriel sur une base rationnelle et approfondie, avec une compréhension des problèmes et des ambiguïtés qui s'y trouvent rattachés, et une connaissance du prix qu'il faudra payer pour se débarrasser du système. Il est essentiel d'attirer des personnes de ce type, parce qu'elles peuvent influencer les autres en raison même de leurs compétences. La communication avec de tels gens devra impliquer un maximum de rationalité. Les faits ne devront jamais être volontairement déformés, et les excès de langage seront bannis. Cela ne veut pas dire qu'on ne devra pas faire appel aux émotions mais, si c'est le cas, on évitera soigneusement de transformer la vérité ou de faire quoi que ce soit pouvant nuire à la respectabilité intellectuelle de l'idéologie.

188. Au second niveau, l'idéologie devra être répandue sous une forme simplifiée permettant à la majorité qui ne réfléchit pas de comprendre le conflit technologie-nature dans des termes clairs. Mais même à ce niveau, il ne faudrait pas traduire l'idéologie dans une langue trop démagogique qui aliénerait les

individus réfléchis et rationnels. La propagande vulgaire et excessive peut produire de bons résultats à court terme ; mais il est plus avantageux à long terme de s'assurer la loyauté d'un petit nombre de personnes dévouées et intelligentes que de soulever les passions d'une foule versatile et sans cervelle, qui changera d'opinion dès qu'un autre arrivera avec de nouveaux tours de passe-passe. Néanmoins, la propagande capable de soulever les foules pourra être utile quand le système sera à la veille de s'effondrer, et que différentes idéologies rivaliseront pour prendre le pouvoir, à la suite de la disparition de l'ancienne conception du monde.

189. Avant cette lutte finale, les révolutionnaires ne devront pas s'attendre à avoir la majorité de leur côté. L'histoire est faite par des minorités actives et décidées, non par la majorité qui a rarement une idée claire et cohérente de ce qu'elle veut vraiment. En attendant la poussée finale qui déclenchera la révolution⁶², la tâche des révolutionnaires consistera moins à gagner l'appui superficiel de la majorité qu'à forger un petit noyau de gens prêts à s'engager totalement. Quant à la majorité, il suffira de lui faire prendre conscience qu'il existe une nouvelle idéologie, et de le lui rappeler fréquemment. Il est bien sûr souhaitable de recevoir le soutien de la majorité, si cela peut se faire sans affaiblir le noyau de ceux qui sont sincèrement dévoués à la cause.

190. Tous les conflits sociaux peuvent déstabiliser le système, mais on devra faire attention à ne pas soutenir n'importe lequel. Dans la société industrielle, la ligne de conflit devra se situer entre les masses et l'élite au pouvoir (les politiciens, les scientifiques, les cadres supérieurs, les hauts fonctionnaires, etc.). Elle ne devra PAS se trouver entre le peuple et les révolutionnaires. Par exemple, une mauvaise stratégie pour ces derniers consisterait à critiquer les habitudes de consommation des Américains. L'Américain moyen devra plutôt être dépeint comme une victime de la publicité et de l'industrie du marketing, qui le forcent à acheter un tas de saloperies dont il n'a pas besoin

et qui sont une piètre compensation à la perte de sa liberté. Les deux options s'appuient sur des observations ; il s'agit de choisir la meilleure attitude entre blâmer l'industrie publicitaire qui manipule le public et blâmer le public qui tolère qu'on le manipule. En règle générale, une bonne stratégie évitera de reporter le blâme sur le public.

191. On y regardera à deux fois avant d'attiser d'autres conflits sociaux que celui de l'élite au pouvoir (qui a la haute main sur la technologie) et du grand public (sur lequel la technologie exerce son emprise). D'abord, d'autres conflits risquent de faire perdre de vue le conflit essentiel (entre l'élite au pouvoir et les gens ordinaires, entre la technologie et la nature) ; ensuite, des conflits différents risquent d'encourager la technologisation, parce que chaque camp voudra se servir du pouvoir de la technologie pour marquer des points contre ses adversaires. On le voit clairement dans les rivalités entre nations. C'est aussi le cas dans les conflits ethniques à l'intérieur d'une même entité nationale. Aux États-Unis par exemple, de nombreux dirigeants noirs visent à augmenter le pouvoir des Afro-Américains en faisant infiltrer les hautes sphères de la technocratie par des gens de leur race. Ils militent pour qu'il y ait de nombreux noirs parmi les hauts fonctionnaires, les scientifiques, les cadres d'entreprise. En ce sens, ils aident le système à absorber la sous-culture noire américaine. Généralement parlant, on ne devra soutenir que les conflits sociaux qui rentrent dans le cadre des conflits principaux, celui de l'élite et du peuple, celui de la technologie et de la nature.

192. Dans tous les cas, le bon moyen de décourager les conflits ethniques ne consiste PAS à militer pour les droits des minorités (voir paragraphes 21, 29). Tout au contraire, les révolutionnaires devront insister sur le fait que, bien que les minorités se trouvent relativement désavantagées, ce désavantage a une importance secondaire. Le véritable ennemi est le complexe

industrialo-technologique, et les différences ethniques ne comptent pas dans la lutte contre le système.

193. La sorte de révolution que nous avons en vue n'implique pas nécessairement de soulèvement armé contre le gouvernement, quel qu'il soit. Elle peut ou non s'accompagner de violence physique, mais elle ne sera pas une révolution POLITIQUE. La cible sera technologique et économique, mais pas politique⁶³.

194. Les révolutionnaires devront même ÉVITER de prendre le pouvoir politique, que ce soit par des moyens légaux ou illégaux, jusqu'au moment où le système industriel aura atteint son point de rupture et où son échec sera patent pour une majorité de gens. Imaginons, par exemple, qu'à l'occasion d'une élection un parti écologiste emporte la majorité des sièges au Congrès américain. Pour ne pas trahir ou édulcorer leur idéologie, les nouveaux représentants devront prendre des mesures sévères pour transformer la croissance économique en un mouvement de décroissance. À l'homme de la rue, les résultats paraîtront désastreux : cela entraînera un chômage énorme, une pénurie de marchandises, etc. Même si les effets négatifs les plus importants peuvent être évités au moyen d'une politique supérieurement habile, les gens devront néanmoins renoncer aux superfluités auxquelles ils sont habitués. L'insatisfaction augmentera, le parti écologiste perdra les élections, et les révolutionnaires connaîtront un important revers de fortune. C'est la raison pour laquelle ils ne devraient pas chercher le pouvoir avant que le système soit dans un tel borborygme que toutes les difficultés seront vues comme la conséquence des échecs du système industriel et non pas celle des options politiques des révolutionnaires. La révolution contre la technologie devra être faite par des gens non compromis avec le système ; en somme, il faut que cette révolution vienne des masses plutôt que de l'élite.

195. La révolution doit être internationale et se dérouler dans le monde entier. Elle ne peut pas se faire sur une base nationale. Chaque fois que quelqu'un émet l'idée que les États-Unis, par exemple, devraient mettre un frein au progrès technologique ou à la croissance économique, les gens s'excitent et commencent à hurler que si nous ne restons pas compétitifs au niveau technologique, les Japonais nous dépasseront. Nom d'un robot ! La planète quittera son orbite si les Japonais parviennent à vendre plus d'automobiles que nous ! (Le nationalisme est un bon avocat de la technologie.) Plus sérieusement, on prétend que si les nations relativement démocratiques du globe se font doubler au niveau technologique, tandis que des dictatures perverses comme la Chine, le Vietnam ou la Corée du Nord progressent sans arrêt, la race des dictateurs finira par dominer le monde. C'est pourquoi le système industriel devra être attaqué partout à la fois, dans la mesure du possible. On ne peut certes donner aucune assurance que le système industriel puisse être détruit en même temps sur l'ensemble de la planète ; on peut même envisager que des tentatives pour le renverser aboutiront, au contraire, à sa reprise en main par des dictateurs. C'est un risque qu'il faudra courir. Et cela en vaut la peine, dans la mesure où la différence entre un système industriel de type « démocratique » et un autre contrôlé par un tyran est minime, comparée à la différence entre une société industrielle et une autre sans industrie⁶⁴. On pourrait même soutenir qu'un système industriel contrôlé par un dictateur est préférable, parce qu'il sera si inefficace (comme les exemples l'ont montré) que les chances pour qu'il s'effondre seront plus nombreuses. Cuba en est la preuve.

196. Les révolutionnaires pourraient favoriser les mesures tendant à unifier l'économie de la planète. Les traités de libre-échange comme le GATT ou NAFTA font probablement tort à l'environnement sur le court terme, mais ils peuvent devenir avantageux sur une plus longue période, parce qu'ils favorisent l'interdépendance économique des nations. Il sera plus facile de détruire le système industriel sur une base générale si l'économie

mondiale se trouve tellement interdépendante que l'effondrement d'un pays clé provoquera l'effondrement de toutes les nations industrielles.

197. Quelques personnes affirment que l'homme moderne a trop de pouvoir, trop de contrôle sur la nature ; ils veulent que le genre humain adopte une attitude plus modérée. Au mieux, ces gens ne s'expriment pas clairement, parce qu'ils ne parviennent pas à distinguer entre le pouvoir des GRANDES ORGANISATIONS et le pouvoir des INDIVIDUS et des GROUPE RESTREINTS. C'est une erreur de se faire l'avocat de l'impuissance et de la passivité, parce que les gens ont BESOIN de pouvoir. L'homme moderne, en tant qu'entité collective – c'est-à-dire en tant que système industriel – possède sur la nature un pouvoir immense, et nous (FC) regardons cela comme un mal. Mais nos contemporains, INDIVIDUELLEMENT ou comme membres de PETITS GROUPE, ont beaucoup moins de pouvoir que les hommes primitifs. Généralement parlant, le vaste pouvoir de « l'homme moderne » sur la nature n'est pas le fait d'individus ou de groupes restreints, mais celui des grandes organisations. Dans la mesure où l'individu moyen d'aujourd'hui peut avoir accès à la puissance de la technologie, il ne l'utilise qu'à l'intérieur d'étroites limites et sous la supervision et le contrôle du système. (Vous devez obtenir un permis pour tout, et le permis s'accompagne de lois et de règlements.) L'individu n'a d'autre pouvoir technique que celui que le système accepte de lui accorder. Mince est son pouvoir INDIVIDUEL sur la nature.

198. Les INDIVIDUS des sociétés archaïques et les PETITS GROUPE possédaient en fait un pouvoir considérable sur la nature ; ou il serait plus exact de dire un pouvoir À L'INTÉRIEUR de la nature. Quand l'homme primitif avait besoin de se nourrir, il savait où trouver des plantes comestibles et comment les préparer, comment suivre le gibier à la trace et le capturer avec les armes qu'il avait fabriquées. Il savait se protéger de la chaleur, du froid, de la pluie, des bêtes féroces, etc. Mais

l'homme primitif n'a causé qu'un mince dommage à la nature, parce que le pouvoir COLLECTIF des sociétés archaïques était négligeable en comparaison du pouvoir COLLECTIF des sociétés industrielles.

199. Plutôt que de se faire l'avocat de l'impuissance et de la passivité, on devrait exiger le démantèlement du SYSTÈME INDUSTRIEL, ce qui ACCROÎTRA d'autant le pouvoir et la liberté des INDIVIDUS et des PETITS GROUPES.

200. La destruction du système industriel doit être le SEUL but des révolutionnaires, jusqu'à sa ruine complète. D'autres objectifs gaspilleraient l'attention et l'énergie qui doivent être consacrées à cette tâche. D'une façon plus essentielle, si les révolutionnaires se permettent d'avoir un autre objectif que la destruction de la technologie, ils seront tentés d'utiliser cette dernière pour atteindre le second but qu'ils se seront fixé. S'ils succombent à cette tentation, ils retomberont dans le piège technologique, parce que la technologie contemporaine se présente comme un système unifié et étroitement organisé, et que pour en conserver CERTAINS éléments, on est obligé de les garder PRESQUE TOUS, et on finit par ne sacrifier la technologie qu'au niveau des apparences.

201. Imaginons que les révolutionnaires prennent la « justice sociale » comme objectif. La nature humaine étant ce qu'elle est, l'égalité sociale n'arrivera pas spontanément ; il faudra lui prêter main-forte. Pour ce faire, les révolutionnaires devront maintenir la surveillance et une organisation centralisatrice. À cette fin, il leur faudra des moyens de transport rapides, des communications à longue distance, et donc la technique appropriée. Pour nourrir et vêtir les défavorisés, ils compteront sur la technologie agricole et manufacturière. Et ainsi de suite. Par conséquent, le désir de justice sociale les forcera à conserver la majeure partie du système technologique. Nous ne sommes pas opposés à l'égalité

sociale, mais elle ne doit pas entraver l'effort pour se débarrasser du système technologique.

202. La cause des révolutionnaires serait sans espoir s'ils s'attaquaient au système sans QUELQUES moyens technologiques. Faute de mieux, ils devront utiliser les médias pour répandre leur message. Mais ils devront se servir de la technologie moderne dans UN seul but : la lutte contre le système technologique.

203. Imaginez un ivrogne assis devant un fût de bon vin et qui se tiendrait ces propos : « Le vin n'est pas mauvais, si on le consomme avec modération. On dit même qu'un peu de vin vous conserve en bonne santé. Après tout, si j'en buvais une toute petite gorgée, ça ne me ferait pas de mal... » Bref, vous voyez comment ça va finir. N'oubliez jamais que le genre humain est devant la technologie comme l'ivrogne devant son tonneau.

204. Les révolutionnaires devraient avoir un maximum d'enfants. La science nous apprend que les attitudes sociales sont en grande partie héritées. Personne ne prétend qu'une attitude est la conséquence directe de la constitution génétique d'un individu, mais il est évident que les traits de caractère sont partiellement innés et que certains d'entre eux, dans notre contexte social, prédisposent un individu à se conduire de telle ou telle façon. On a soulevé des objections contre ces découvertes, mais elles sont de peu de valeur et motivées par des raisons idéologiques. Dans tous les cas, on s'accorde pour dire que les enfants reproduisent en moyenne les comportements parentaux. Pour nous, peu importe que les attitudes soient innées ou acquises. Dans les deux cas, elles SONT transmises.

205. Le problème est que beaucoup de ceux qui sont enclins à se révolter contre le système industriel sont aussi conscients des problèmes démographiques, raison pour laquelle ils choisissent d'avoir peu ou pas d'enfants. Agissant ainsi, ils abandonnent le

monde à ceux qui soutiennent, ou du moins qui acceptent, le système industriel. Pour que la prochaine génération de révolutionnaires soit nombreuse, celle d'aujourd'hui doit se reproduire abondamment. Ce n'est pas cela qui aggravera la situation démographique. Et le problème le plus important est de se défaire du système industriel, parce qu'une fois cela accompli, la population mondiale va obligatoirement décroître (voir paragraphe 167) ; tandis que si le système survit, il continuera à développer de nouvelles méthodes de production alimentaire permettant une croissance presque infinie de la population mondiale.

206. En ce qui a trait à la stratégie révolutionnaire, les seuls points sur lesquels nous voulons insister sont que le but unique et primordial doit être la destruction de la technologie moderne, et qu'aucun autre but ne doit interférer avec celui-là. Pour tout le reste, les révolutionnaires devront garder une attitude empirique. Si l'expérience prouve que quelques-unes des recommandations des paragraphes précédents ne produisent pas de bons résultats, ces recommandations devront être écartées.

Les deux sortes de technologie

207. Un argument qu'on ne manquera pas d'objecter à notre projet révolutionnaire est qu'il est voué à l'échec, parce que (dira-t-on) la technologie a toujours progressé tout au long de l'histoire, et jamais le contraire. D'où le fait qu'une régression technologique serait chose impossible. Mais ce raisonnement est faux.

208. Nous distinguons deux sortes de technologie, la technologie à petite échelle d'une part, et la technologie dépendante des organisations de l'autre. La première est celle dont on peut se servir dans les communautés d'importance moyenne, sans assistance extérieure. La seconde dépend totalement

d'organisations sociales à grande échelle. On ne connaît pas de cas de régression en ce qui concerne la technologie à petite échelle. Mais, en ce qui concerne l'autre, elle PEUT régresser lorsque l'organisation sociale dont elle dépend s'écroule. Exemple : après la chute de l'Empire romain, la technologie romaine domestique a survécu, parce que n'importe quel artisan de village intelligent était capable de construire, disons, une pompe à eau, n'importe quel forgeron pouvait forger le fer selon les techniques romaines, et ainsi de suite. Mais la technologie romaine dépendante de l'organisation de l'Empire a BEL ET BIEN régressé. Les aqueducs cessèrent d'être entretenus et on ne les reconstruisit jamais. La technique de construction des routes se perdit ; celle des thermes et des égouts fut oubliée, ce qui explique que les villes européennes attendirent si longtemps avant de retrouver un système sanitaire aussi perfectionné que celui de la Rome antique.

209. La raison pour laquelle la technologie a semblé en progrès constant tient au fait que la plupart des techniques ont appartenu au premier type jusqu'à une période relativement récente, c'est-à-dire un ou deux siècles avant la Révolution industrielle. Mais la majeure partie de la technologie développée depuis la Révolution industrielle relève du deuxième type. Prenez l'exemple du réfrigérateur. Sans les pièces fabriquées en usine ou les facilités qu'offrent les magasins d'outillage spécialisé, un groupe d'artisans locaux serait dans l'incapacité de construire un réfrigérateur. S'ils y parvenaient par hasard, l'appareil ne pourrait fonctionner sans électricité. Ils devraient donc faire un barrage et construire un générateur. Ce dernier appareil exige beaucoup de fil de cuivre. Mais peut-on en produire en si grande quantité sans une machinerie sophistiquée ? Et où trouver le gaz permettant la réfrigération ? Il sera plus simple de construire une glacière, ou de préserver la nourriture en la séchant ou en la couvrant, comme cela se pratiquait avant l'invention du réfrigérateur.

210. Il est donc évident que si le système industriel s'écroulait, la technique de réfrigération serait bientôt perdue. On peut dire la même chose de toute technologie du second type. Et une fois que ces techniques seront oubliées pendant une génération ou plus, cela prendra des siècles pour les reconstruire, comme ce fut le cas lorsqu'elles apparurent pour la première fois. Les livres traitant des techniques de survie seront peu nombreux et dispersés. Pour bâtir une société industrielle à partir de rien et sans aide extérieure, il faudra procéder par étapes : on aura besoin d'outils qui fabriqueront des outils, qui feront à leur tour d'autres outils, etc. Cela demandera un long processus de croissance économique et de progrès dans l'organisation sociale. Même en l'absence d'une idéologie hostile à la technologie, il n'est pas certain que les hommes voudront rebâtir la société industrielle. L'enthousiasme pour le « progrès » est un phénomène spécifique à notre société qui n'est apparu qu'aux environs du XVII^e siècle.

211. Il existe pendant le haut Moyen Âge quatre civilisations principales sur un même pied d'avancement : l'Europe, le monde islamique, l'Inde et l'Extrême-Orient (la Chine, le Japon, la Corée). Trois de ces quatre civilisations ont continué à vivre dans une stabilité relative, l'Europe seule faisant une percée. Personne ne comprend exactement les raisons du démarrage de l'Europe à cette époque ; les historiens ont proposé des explications, mais ce ne sont que des hypothèses. Dans tous les cas, il est clair qu'un développement rapide menant à une société orientée vers la technique ne peut se produire que dans des conditions spécifiques. Aussi il n'y a aucune raison de croire qu'une régression à long terme de la technologie ne puisse pas se produire.

212. La société FINIRA-T-ELLE par prendre de nouveau une forme industrielle ? Peut-être, mais il est inutile de s'en inquiéter dans la mesure où nul ne peut prédire ou contrôler les événements qui se dérouleront dans cinq cents ou mille ans. Ces

questions devront être réglées par les gens qui vivront à cette époque.

Le gauchisme représente un danger

213. À cause de leur besoin de révolte et d'embrigadement dans un mouvement, les gauchistes et ceux qui ont un profil psychologique semblable ne sont guère attirés par un groupe activiste ou révolutionnaire dont les buts ou les participants ne sont pas initialement de gauche. L'arrivée de la gauche dans un mouvement qui ne l'est pas peut très bien transformer ce dernier, et donner à ses objectifs une coloration gauchiste.

214. Pour éviter cet inconvénient, un mouvement qui exalte la nature et s'oppose à la technologie doit résolument s'opposer à la gauche et se garder de toute collaboration avec elle. Sur le long terme, l'idéal des gauchistes est incompatible avec le retour à la nature, la liberté humaine et l'élimination de la technologie moderne. Le gauchiste est en faveur du collectivisme ; il veut unifier le monde entier (la nature et les hommes). Ceci implique la gestion de la nature et de la vie humaine par une société organisée, et ne peut se faire sans technologie développée. On ne saurait avoir un monde unifié sans les transports et les communications rapides ; on ne peut forcer les gens à s'aimer les uns les autres sans des méthodes psychologiques raffinées ; on ne saurait créer une « société planifiée » sans la base technologique afférente. Surtout, le gauchisme a sa source dans le besoin de pouvoir, et ses adhérents recherchent le pouvoir sur une base collective, par identification à un mouvement de masse ou à une organisation. Il est peu probable que les gauchistes abandonnent jamais la technologie, parce que cette dernière constitue une source de pouvoir collectif sans prix.

215. L'anarchiste⁶⁵ cherche également le pouvoir, mais il le fait sur une base individuelle ou sur celle d'un groupe restreint. Il désire que les individus et les petits groupes aient le contrôle des conditions de leur existence. S'il s'oppose à la technologie, c'est parce qu'elle met les petits groupes sous la dépendance des grandes organisations.

216. Quelques gauchistes paraissent s'opposer à la technologie, et ils le feront aussi longtemps qu'ils seront en dehors du système et qu'ils ne le contrôleront pas. Mais si le gauchisme dominait la société, et que ses militants pouvaient utiliser la technologie pour leurs propres fins, on les verrait s'enthousiasmer pour elle et en promouvoir le développement. En agissant ainsi, ils ne feraient que reproduire un comportement que les gauchistes ont manifesté à plusieurs reprises dans le passé. En Russie, tant que les bolcheviks étaient en dehors du gouvernement, ils se sont opposés à la censure et à la police secrète ; ils étaient en faveur de l'autodétermination des minorités nationales, et ainsi de suite. Sitôt qu'ils ont pris le pouvoir, ils ont imposé une censure plus stricte et créé une police secrète plus féroce que celles du tsarisme ; quant aux minorités nationales, elles ont subi leur joug au moins autant que celui des tsars. Aux États-Unis, il y a une vingtaine d'années, lorsque le gauchisme était minoritaire dans les universités, les professeurs gauchistes étaient tous en faveur de la liberté d'expression ; mais aujourd'hui, dans les universités où ils sont devenus dominants, ils ont prouvé qu'ils étaient prêts à interdire toute opinion sauf la leur. (C'est ce qu'on appelle le « politiquement correct ».) La même chose se produira avec la technologie : s'ils parviennent à la contrôler, ils s'en serviront pour opprimer les autres.

217. Lors des précédentes révolutions, les gauchistes les plus « assoiffés de pouvoir » ont toujours, dans un premier temps, coopéré aussi bien avec les révolutionnaires non gauchistes qu'avec les anarchistes libertaires, pour ensuite les tromper et s'emparer du pouvoir pour eux-mêmes. Robespierre agit ainsi

pendant la Révolution française, les bolcheviks pendant la Révolution russe, les communistes espagnols en 1938, et Castro et sa bande pendant la Révolution cubaine. Étant donné le contentieux historique du gauchisme, il serait aujourd'hui pour le moins irresponsable que des révolutionnaires non gauchistes s'associent à de telles gens.

218. Divers penseurs ont souligné que le gauchisme était une sorte de religion. Il ne représente pas une religion au sens strict du mot dans la mesure où sa doctrine ne postule pas l'existence d'un être surnaturel. Mais, pour le militant, il remplit une fonction psychologique équivalente à celle de la religion pour certains croyants. Le gauchiste a BESOIN de croire au gauchisme ; cela joue un rôle essentiel dans son économie psychique. Les faits ou le raisonnement ne modifient pas sa croyance ; il est convaincu que la position de gauche est moralement Bonne (avec une majuscule), et qu'il n'a pas seulement le droit mais le devoir d'imposer la morale gauchiste à tout un chacun. (De nombreuses personnes que nous désignons ici comme gauchistes refuseraient certainement cette appellation, et ne parleraient pas de leurs croyances en termes de gauche. Si nous utilisons ce mot, c'est faute d'une meilleure étiquette pour désigner la gamme de valeurs similaires qu'on rencontre dans les mouvements féministe, gay, politiquement correct, etc. et parce que ces mouvements possèdent de multiples affinités avec l'ancienne gauche. Voir paragraphes 227-230.)

219. Le gauchisme est une force totalitaire. Partout où il est en position de pouvoir, il tend à envahir chaque recoin de la vie privée et oblige chaque pensée à entrer dans son moule. Cela est partiellement dû à son caractère quasi religieux ; tout ce qui s'oppose à la doxa gauchiste est PÉCHÉ. Plus important, le gauchisme est une force totalitaire en raison du désir de pouvoir de ses militants. L'individu de gauche cherche à satisfaire ce désir en s'identifiant à un mouvement social, et il tente d'accomplir le processus de pouvoir en militant pour le développement et le

succès des idéaux de ce mouvement (voir paragraphe 83). Mais quel que soit le succès du mouvement, le gauchiste n'est jamais content, parce que son militantisme est une activité de substitution (voir paragraphe 41). En d'autres mots, la motivation réelle du gauchiste n'est pas d'atteindre les objectifs officiels du mouvement ; il est davantage motivé par la volonté de puissance qu'il satisfait dans la lutte pour le triomphe de ses idées⁶⁶. En conséquence, le militant n'est jamais content lorsqu'il a atteint certains objectifs ; la satisfaction du processus de pouvoir le conduit à s'en fixer de nouveaux. Il réclame l'égalité des chances pour les minorités. Lorsqu'il l'a obtenue, il exige que dans chaque profession les minorités soient embauchées au prorata de leur pourcentage dans la société civile. Aussi longtemps que quelqu'un conservera dans un coin de sa cervelle une mauvaise pensée à l'égard de la moindre minorité, le gauchiste devra le rééduquer. Car les minorités ethniques ne lui suffisent pas ; il veut interdire les mauvaises pensées à l'égard des homosexuels, des handicapés, des gros, des vieux, des moches, etc., etc. Il ne suffit pas que le public soit informé des méfaits du tabac ; il faut qu'une mise en garde soit accolée à chaque paquet de cigarettes. Prochaine étape, la publicité pour le tabac doit être limitée, sinon même interdite. Le militant ne sera satisfait que le jour où le tabac sera déclaré illégal. Ensuite viendra le tour de l'alcool, puis de la bouffe dégueulasse, etc. Les activistes gauchistes ont combattu pour empêcher les violences inacceptables envers les enfants, et pour de bonnes raisons. Mais maintenant, ils veulent supprimer les gifles. Quand ils y seront parvenus, ils voudront bannir autre chose qu'ils jugeront malsain, puis une autre chose, et puis encore une autre. Ils ne seront contents que lorsqu'ils auront la haute main sur toutes les pratiques éducatives. Après quoi, ils s'empareront d'une autre cause.

220. Si vous demandiez aux gauchistes de faire la liste de TOUTES les choses qui vont mal dans la société, et si vous accédiez à TOUTES leurs demandes, on peut prévoir sans risque d'erreur qu'en moins de deux ans la majorité d'entre eux

trouveraient de nouveaux motifs de récrimination, quelque nouvelle « injustice » à redresser ; parce que, encore une fois, le gauchiste est moins motivé par la détresse qu'engendrent les maux de la société que par le besoin de satisfaire son instinct de pouvoir en imposant ses vues aux autres.

221. En raison de leur haut degré de socialisation, qui fait peser sur leurs pensées et sur leurs actions une censure constante, de nombreux gauchistes du type sursocialisé ne recherchent pas le pouvoir de la même façon que les autres. Pour eux, le désir de pouvoir ne peut avoir qu'une issue morale, à savoir la lutte pour obliger les autres à se soumettre à leur moralisme.

222. Les gauchistes, et plus précisément ceux du type sursocialisé, sont de vrais croyants, au sens où Eric Hoffer emploie le terme dans son essai *Le Vrai Croyant*. Mais tous les vrais croyants ne relèvent pas du même type psychologique que les gauchistes. On peut penser qu'un adepte du nazisme par exemple diffère psychologiquement d'un militant gauchiste. À cause de leur propension à se dévouer d'une manière absolue à une cause unique, les vrais croyants constituent un élément utile, peut-être indispensable, à tout mouvement révolutionnaire. Cela soulève un problème pour lequel nous devons admettre que nous ne possédons pas de solution. Nous ignorons comment brider l'énergie d'un vrai croyant pour qu'elle profite à une révolution contre la technologie. Ce que nous pouvons dire pour le moment, c'est qu'aucun vrai croyant ne peut constituer une recrue fiable, à moins qu'il n'embrasse totalement la cause de la destruction de la technologie. S'il est partagé entre deux idéaux, il souhaitera peut-être mettre la technique au service de son autre idéal (voir paragraphes 220-221).

223. Quelques lecteurs penseront : « Ces remarques sur le gauchisme ne sont que foutaises. Je connais John et Jane qui se disent gauchistes, et ils n'affichent pas toutes ces tendances totalitaires. » Il est vrai que de nombreuses personnes de gauche,

peut-être la majorité, sont des gens fréquentables, respectueux (jusqu'à un certain point) des valeurs d'autrui, et qu'ils ne désirent pas user de contrainte pour atteindre leurs objectifs. Nos remarques sur les gauchistes ne s'appliquent pas également à chacun d'entre eux ; mais elles cernent les principaux caractères du gauchisme en tant que mouvement. Et le caractère général d'un mouvement n'est pas forcément déterminé par la proportion des différents individus qui le composent.

224. Les gens qui parviennent aux postes de commande dans les mouvements de gauche appartiennent en général au type « assoiffé de pouvoir », parce que ceux qui manifestent des prédispositions pour le commandement sont aussi ceux qui se démèneront le plus pour l'obtenir. Une fois que de telles gens ont pris la tête du mouvement, on rencontre de nombreux gauchistes de tempérament plus amène pour désapprouver dans leur for intérieur bien des actions de leurs chefs, mais cela ne suffit pas pour qu'ils s'y opposent. Ils ont BESOIN de croire dans le mouvement ; et parce qu'ils ne peuvent renoncer à leur foi, ils se rangent du côté de leurs dirigeants. Il est vrai que certains individus de gauche ont le courage de s'opposer aux tendances totalitaires qui apparaissent ; mais ils perdent la plupart du temps, parce que ceux du type « assoiffé de pouvoir » sont mieux organisés, qu'ils sont sans pitié et cyniques, et qu'ils se sont assuré un appui solide à la base.

225. Ces phénomènes sont apparus clairement en Russie et dans les pays où la gauche a pris le pouvoir. De même, avant l'effondrement du communisme en URSS, les gauchistes de l'Ouest critiquaient rarement ce pays. Quand on les poussait dans leurs retranchements, ils admettaient que l'URSS avait commis des erreurs ; mais ils tentaient chaque fois de blanchir les communistes, et finissaient inmanquablement par rappeler les crimes de l'Occident. Ils ont constamment critiqué la résistance militaire que l'Ouest a opposée aux agressions communistes. Partout dans le monde, les individus de sensibilité gauchiste ont

vigoureusement protesté contre l'intervention armée des Américains au Vietnam, mais les clameurs se sont tues lorsque l'URSS a envahi l'Afghanistan. Non qu'ils aient approuvé l'action des Soviétiques ; mais leur foi gauchiste leur interdisait de s'opposer au communisme. Aujourd'hui, dans les universités où le « politiquement correct » est devenu l'idéologie dominante, même s'il y a sans doute de nombreux individus pour désapprouver intérieurement la suppression des libertés universitaires, on se garde bien de dénoncer la censure qui règne.

226. Ainsi, le fait que de nombreux gauchistes sont individuellement des gens modérés et tolérants n'empêche aucunement le gauchisme comme mouvement de manifester des tendances totalitaires.

227. Notre analyse du gauchisme recèle une faiblesse. Jusqu'à présent, nous n'avons pas dit clairement ce que nous mettons sous le terme « gauchisme ». Il est difficile de préciser davantage. Aujourd'hui, le gauchisme se trouve morcelé en une multitude de mouvements sociaux. Pourtant, tous les activistes ne sont pas des gauchistes, et quelques mouvements protestataires (par exemple les environnementalistes radicaux) acceptent à la fois des gauchistes et d'autres qui ne le sont pas, et qui feraient mieux de ne pas s'associer aux premiers. Des variétés de gauchisme se fondent graduellement dans des groupements non gauchistes, et nous serions bien embarrassés de dire si tel individu se trouve ou non dans la mouvance de gauche. Notre définition du gauchisme, si nous en avons une, ressort de l'analyse que nous avons proposée dans ce texte ; nous pouvons seulement conseiller au lecteur de faire preuve de jugement pour décider qui mérite l'étiquette de gauchiste.

228. Il peut néanmoins être utile de présenter quelques signes permettant de diagnostiquer le gauchisme. Ces critères ne sauraient être appliqués d'une manière absolue et systématique. Quelques individus peuvent posséder les signes sans être

gauchistes et quelques gauchistes peuvent ne pas avoir tous les signes. De nouveau, faites preuve de discernement.

229. Le gauchiste marque une préférence pour le collectivisme à grande échelle. Il insiste sur le devoir qui s'impose à l'individu de servir la société, et sur l'obligation de la société de prendre en charge l'individu. Il a l'individualisme en horreur. Quand il parle, on dirait qu'il prêche. Il est généralement en faveur du contrôle des armes à feu, pour l'éducation sexuelle et les autres méthodes éducatives « avancées » : la planification sociale, la « discrimination positive », le multiculturalisme. Il tend à s'identifier aux victimes. Il est généralement contre la compétition et contre la violence, mais il ne manquera pas d'excuses pour justifier la violence de gauche. Il utilise à profusion la langue de bois, et ses phrases sont émaillées de termes comme « racisme », « sexisme », « homophobie », « capitalisme », « impérialisme », « néocolonialisme », « génocide », « changement social », « justice sociale », « responsabilité sociale ». Peut-être le meilleur signe permettant de repérer un gauchiste se trouve-t-il dans sa tendance à sympathiser avec les mouvements suivants : féminisme, gays et lesbiennes, droits des minorités, droits des handicapés, défense des animaux, « politiquement correct ». Quiconque fraternise avec L'ENSEMBLE de ces mouvements est presque certainement un gauchiste⁶⁷.

230. Les gauchistes les plus redoutables, c'est-à-dire ceux qui ont le goût du pouvoir chevillé au corps, ont un comportement qui se caractérise par l'arrogance ou par une approche idéologique dogmatique. Cependant, les plus dangereux des gauchistes sont quelques individus du type sursocialisé, qui évitent d'exaspérer les autres par une agressivité intempestive et se gardent d'exhiber constamment leurs bons sentiments ; ceux-là travaillent dans l'ombre et sans opposition à la promotion des valeurs du collectivisme, ou de méthodes de socialisation des enfants basées sur une psychologie « avancée », ou pour la

soumission des individus à l'égard du système, etc. Ces crypto-gauchistes (comme on pourrait les appeler) s'apparentent à des individus du type « bourgeois » en ce qui concerne les pratiques, mais ils en diffèrent au niveau de la motivation, de l'idéologie et du psychisme. Le bourgeois ordinaire veut que le système contrôle les gens pour protéger son mode d'existence à lui, ou il le souhaite simplement parce qu'il est conformiste. Le crypto-gauchiste favorise le contrôle des individus par le système parce qu'il est un vrai croyant de la religion collectiviste. Il se différencie du modèle gauchiste sursocialisé par le fait que son instinct de révolte est plus faible et qu'il est enfermé dans sa socialisation. Il se sépare également du modèle bourgeois par le fait qu'on trouve en lui un manque fondamental l'obligeant à se dévouer pour une cause et à se fondre dans une collectivité. Peut-être aussi que son instinct de pouvoir (bien sublimé) est plus fort que celui du bourgeois moyen.

Remarques finales

231. Tout au long de ce texte, nous avons développé des thèses imprécises, et d'autres qui auraient mérité des nuances ou des restrictions ; et quelques-unes de nos affirmations sont peut-être franchement erronées. Faute d'information suffisante, et pressé par la nécessité d'être bref, il nous a été impossible de formuler nos hypothèses de façon plus précise et d'y adjoindre les réserves qui s'imposaient. Sans oublier le fait que, dans ce type d'analyse, le jugement intuitif a sa part, et qu'il conduit parfois à des erreurs. Aussi, nous ne prétendons pas que ce texte soit autre chose qu'une approximation de la vérité.

232. Malgré tout, nous pensons raisonnablement que les principaux traits du tableau que nous avons brossé sont à peu près exacts. Nous avons dépeint le gauchisme dans sa version contemporaine comme un phénomène spécifique à notre époque,

et comme un symptôme du blocage du processus de pouvoir. Peut-être nous sommes-nous trompé. On rencontre depuis longtemps des gens du type sursocialisé qui essayent de satisfaire leur instinct de pouvoir en imposant leur moralisme aux autres. Mais nous PENSONS que le rôle décisif joué par le sentiment d'infériorité, la faible estime de soi, l'impuissance, l'identification aux victimes de la part de gens privilégiés, est typique du gauchisme contemporain. On rencontre déjà dans le socialisme du XIX^e siècle des gens qui, bien que n'étant pas eux-mêmes des victimes, ont adopté une position victimaire, comme ce fut aussi le cas au début du christianisme ; mais, dans la mesure où nous pouvons le savoir, les symptômes d'amour-propre blessé, d'impuissance, etc., n'étaient pas aussi prononcés alors qu'ils le sont dans le gauchisme d'aujourd'hui. Mais nous n'avons pas les moyens d'affirmer de manière certaine que des mouvements semblables n'ont jamais existé par le passé. C'est une question non négligeable, qui mériterait de retenir l'attention des historiens.

32 Nous défendons ici l'idée que la plupart, sinon TOUS les individus du type « fonceur » ou « concurrent impitoyable », souffrent du sentiment d'infériorité.

33 Pendant l'ère victorienne, de nombreuses personnes ont souffert de graves désordres psychologiques résultant du refoulement (réussi ou non) de leur instinct sexuel. C'est sur ce type d'individus que Freud a fondé ses théories. Aujourd'hui, la cible du procès de socialisation s'est déplacée de la sexualité à l'agressivité.

34 Cela ne s'applique pas nécessairement aux écoles d'ingénieurs ou aux sciences pures.

35 On rencontre encore dans les couches moyenne et supérieure des individus qui s'opposent à certaines de ces valeurs, mais ils ne le font pas ouvertement. Leur résistance est très rarement couverte par les médias. Dans notre société, le mouvement dominant de la propagande va dans le sens des valeurs établies. La principale raison pour laquelle ces valeurs sont devenues, pour ainsi dire, les valeurs officielles de notre société, est qu'elles sont utiles au système industriel. La violence se trouve condamnée parce qu'elle gêne le fonctionnement du système. Le racisme est condamné parce que les conflits ethniques nuisent également à son fonctionnement, tandis que la discrimination gâche les talents des individus appartenant à des groupes minoritaires que le système pourrait utiliser. Un « remède » doit être trouvé à la pauvreté parce que les classes défavorisées créent des problèmes au système et que le contact avec les plus démunis porte atteinte au moral des autres classes. Les femmes sont encouragées à faire carrière parce que leurs talents peuvent être utiles au système et, plus important, parce que, lorsqu'elles ont un emploi régulier, elles s'intègrent mieux au système et s'attachent davantage à lui qu'à leur famille. Cela facilite l'affaiblissement des solidarités familiales. (Les dirigeants du système prétendent qu'ils veulent renforcer la famille ; mais ce qu'ils veulent vraiment dire, c'est qu'ils désirent que la famille devienne un instrument efficace dans la socialisation de l'enfant, en accord avec les besoins du système. Dans les paragraphes 51 et 52, nous montrons que le système ne peut pas se permettre de laisser se développer la puissance ou l'autonomie de la famille ou des groupes restreints.)

36 On peut soutenir que la majorité des gens refusent de prendre des décisions personnelles et qu'ils souhaitent que leurs dirigeants pensent à leur place. Il y a là-dedans une part de vérité. Les êtres humains aiment décider dans les affaires de petite importance ; mais prendre des décisions lorsqu'il s'agit de choix difficiles et fondamentaux, demande de se confronter à des conflits psychologiques, et la plupart des gens y répugnent. De là le fait qu'ils préfèrent se reposer sur autrui dans les choix difficiles. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'ils aiment qu'on leur impose des décisions sans qu'ils aient droit de regard. La plupart des gens ont un tempérament de suiveurs, et non de chefs, mais ils veulent avoir un accès libre et direct à leurs dirigeants ; ils souhaitent pouvoir influencer ces derniers et, même dans le cas de décisions difficiles, veulent avoir leur mot à dire. À ce niveau du moins, ils ont besoin d'autonomie.

37 Certains de ces symptômes se retrouvent chez les animaux en cage. On peut expliquer de la façon suivante comment ces symptômes se rapportent à l'insatisfaction du processus de pouvoir : la connaissance intuitive de la nature humaine nous apprend en effet que l'absence d'objectif dont la réalisation exige un effort conduit à l'ennui, et que l'ennui, s'il se prolonge, mène souvent à la dépression. L'échec dans la réalisation des objectifs conduit à la frustration et diminue l'estime de soi. La frustration provoque la colère, la colère mène à l'agression, des conjoints ou des enfants la plupart du temps. Une frustration qui se prolonge conduit à la dépression, et cette dernière engendre culpabilité, insomnies, troubles alimentaires, sentiments auto-punitifs. Ceux qui sont enclins à la dépression recherchent un antidote dans le plaisir ; de là l'hédonisme insatiable et les excès sexuels, avec la gamme de perversions qui sert à en renouveler l'intensité. L'ennui aussi tend à déclencher une recherche effrénée de plaisir dans la mesure où, faute d'autres buts, les gens se servent du plaisir comme d'une fin. Voir le diagramme ci-après.